BIBLIOTH[illegible]
Ottaw[illegible]

Coll. spec.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/mmoiresdemlema02feuq

MEMOIRES

DE M. LE MARQUIS

DE FEUQUIERE,

LIEUTENANT GENERAL

DES ARME'ES DU ROI.

TOME SECOND.

MEMOIRES
DE M. LE MARQUIS
DE FEUQUIERE,
LIEUTENANT GENERAL
DES ARMÉES DU ROI;

Contenans ses Maximes sur la Guerre, & l'application des Exemples aux Maximes.

NOUVELLE EDITION,

Revûë, & corrigée sur l'Original; augmentée de plusieurs additions considérables; ensemble d'une Vie de l'Auteur donnée par M. le Comte de Feuquiere son frere, & enrichie de Plans & de Cartes.

TOME SECOND.

A LONDRES,

Chez PIERRE DUNOYER, Libraire à l'Enseigne d'Erasme, dans le Strand.

M. DCC. XXXVI.

BIBLIOTHECA Ottaviensis

U
17
.F4
1736
n.2

MEMOIRES
DE
M. LE MARQUIS
DE FEUQUIERE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XLV.

Des différentes espéces de Guerre.

IL y a cinq espéces de Guerre, qui se doivent faire différemment les unes des autres ; la défensive ; l'offensive ; celle qui se fait entre Puissances égales ; celle de secours, qui se fait hors de l'Etat, pour secourir un Prince allié, ou pour se joindre à un Prince foible, qu'un plus puis-

sant voudroit attaquer, & la Guerre civile.

CHAPITRE XLVI.

De la Guerre défensive.

IL seroit bien difficile de prescrire, par des maximes générales, la maniére de soûtenir cette guerre. Elle ést toute dans la prudence & l'esprit de prévoïance de celui qui la conduit.

On peut dire seulement qu'elle a été tout-à-fait imprévûë, ou qu'elle n'a pas été prévûë assez-tôt, ou que la perte d'une bataille ou de quelque Place considérable l'a renduë telle, quoiqu'elle eût eu un autre commencement.

Au premier cas, le peu de troupes qu'on a sur pied doit être ménagé; l'Infanterie jettée selon la quantité des Places qu'on a à garder, dans celle que l'on peut croire qui doit être le plus indispensablement attaquée, abandonnant ainsi à l'ennemi celle qui dans la suite de la Guerre pourroit être ou plus facilement econquise, ou qu'il pourra

le plus difficilement conſerver ; & la Cavalerie miſe en Campagne, pourtant toujours en état d'avoir ſa retraite ſûre ; & cela afin d'incommoder les fourages & les convois de l'ennemi, & d'empêcher que les petits partis ne s'écartent trop de ſon Armée, & ne jettent trop facilement la terreur dans le dedans du païs.

Le plat païs ne doit point être ménagé. Il en faut retirer dans les meilleures Places tout ce que l'on peut en ôter, & conſumer, même par le feu, tous les grains & fourages qu'on ne peut mettre en lieu ſur, afin de diminuer par-là la ſubſiſtance aiſée de l'Armée ennemie. Les beſtiaux doivent être auſſi renvoïés dans les lieux les plus éloignés de l'ennemi, & autant qu'il ſe peut, couverts de grandes rivieres, où ils trouveront plus de ſûreté, & une ſubſiſtance plus aiſée.

Que ſi cette guerre n'a pas été abſolument imprévûë ; & que l'on ait eu au moins quelques mois pour s'y préparer, il faut avoir emploïé ce tems à lever des troupes, à aſſembler

des munitions de Guerre, à réparer les fortifications des Places, dont la conſervation eſt la plus néceſſaire, ſoit pour donner une occupation ſérieuſe & de durée aux forces de l'ennemi, ſoit pour la conſervation des meilleures contrées du païs, ſoit pour ſe garder une entrée libre au ſecours des dehors, ou même une entrée dans le païs ennemi, qui force l'aſſaillant à former un Corps en arriére, pour empêcher qu'on ne faſſe de grandes courſes dans ſon propre païs, & qu'on ne batte ſes convois.

Tout ce qui vient d'être dit, regarde les précautions du dedans. Celles du dehors conſiſtent en négociations pour des ſecours des Puiſſances voiſines, pour des levées étrangeres, & même pour des diverſions éloignées. La jalouſie que l'on prend ordinairement d'un Conquérant donne aſſez de facilité pour ſe lier contre lui: & pourvû qu'on ne ſoit pas accablé d'abord, on peut trouver des moïens de rétablir ſes affaires.

J'ai dit que cette nature de Guer-

re dans sa conduite, consistoit entiérement dans la capacité du Général qui la soûtient. Son application particuliére doit être à ne se point commettre, à multiplier de petits avantages, à resserrer son ennemi dans ses fourages, & l'obliger à ne les faire ordinairement qu'avec de grosses escortes, à battre ou écorner ses convois, à lui rendre le passage des riviéres & des défilés difficile, à le tenir ensemble; s'il veut attaquer quelque Place, y jetter quelques petits secours avant qu'il l'ait investie, pour ranimer le peuple & la garnison; enfin à ne chercher dans ce commencement qu'à se faire respecter de son ennemi, par son activité & sa vigilance, à le rendre circonspect dans ses marches, & même dans son Camp, & qu'à gagner du tems, & lui en faire perdre.

Avec tous ces soins, un Général habile ranimera les cœurs de ses Troupes & du païs, & donnera à son Prince le tems de rétablir ses affaires, pour balancer dans la suite le succès, & changer la nature de

cette Guerre toujours triste à celui qui est forcé de la soûtenir.

La troisiéme espéce de Guerre défensive dont nous avons parlé au commencement de ce Chapitre, qui est celle qui est venuë par des malheurs, est la plus difficile à soûtenir, parce qu'elle peut l'être devenuë par plusieurs raisons, dont les plus dangereuses, par les conséquences & les suites, sont celles d'avoir des fautes à reprocher au Général dans les tems qui ont précédé l'action, & qui regardent la prudence ou la prévoïance, ou celles qui regardent son courage. Ces deux cas faisant également un mauvais effet sur l'esprit des Peuples & des Troupes, le Prince en doit une satisfaction entiére aux Troupes & à son Etat, en éloignant de la tête de son Armée, un homme qui a perdu la confiance des Troupes, soit par les marques d'incapacité qu'il aura données, soit par manque de courage.

La présence d'un Général à qui il est arrivé un malheur, par le caprice seul de la fortune, ne fait point de

peine aux Troupes ; au contraire, elles se joignent d'interêt à leur Général, & concourent avec émulation & plaisir au recouvrement de sa gloire, parce qu'elle leur est commune.

Mais pour celui à qui on peut imputer la perte d'une Bataille, soit pour s'être mal posté, soit pour avoir fait une mauvaise disposition, soit pour s'être mal conduit pendant l'action, soit pour avoir donné des marques de peu de courage, il ne doit en aucune maniére être ménagé personnellement de son Prince, QUI NE DOIT POINT EXIGER DE SES TROUPES de recevoir à leur tête un homme qui a perdu leur confiance. Les conséquences en sont trop dangereuses.

En ce cas, le Prince doit faire choix d'un nouveau Général, de qui la réputation se soit trouvée entiére dans l'occasion malheureuse, s'il s'y est trouvé ; ou même d'un Général qu'on aura négligé de faire servir, & auquel on aura préféré ce Général sans courage & mal-habile ; ou d'un Prince de son sang s'il en est

besoin ; ou même se porter en personne à la tête de son Armée, si son âge ou ses autres affaires le permettent; sinon il doit s'approcher au moins de son Armée battuë, pour la ranimer, & la faire plus promptement pourvoir des choses qui lui sont nécessaires pour la remettre en état, ou de se présenter à l'ennemi, ou de s'opposer à ses progrès.

La discussion des moïens pour réüssir à ce dernier parti mérite une attention bien sérieuse, sur laquelle il est difficile de rien dire qui soit une régle certaine, la conduite à tenir dépendant absolument de la constitution du païs.

Ou il est ouvert, ou dégarni de Places fortes, ou il y en a quelques-unes, ou c'est un païs serré & coupé de riviéres. S'il est ouvert & dégarni de Places fortes, il faut l'abandonner à l'ennemi, & se retirer loin de lui à couvert des bonnes Places ou des riviéres, parce que ce païs abandonné ne fournira que des subsistances abondantes, sans établissement solide pour la continuation de la Guerre.

Si l'ennemi les consomme pendant la Campagne, il n'y pourra subsister pendant l'hiver; s'il travaille à fortifier quelques-unes des Villes qu'il aura occupées, il donnera le tems de rétablir l'Armée; & comme dans la suite, cette Ville qu'il aura fortifiée à la hâte lui deviendra importante, à cause qu'il aura pensé à en faire le dépôt de ses vivres & munitions de guerre, il sera obligé d'y tenir une forte Garnison, ce qu'il ne pourra faire qu'en s'affoiblissant, ou de la couvrir continuellement de son Armée, ce qui lui ôtera le moïen de s'en éloigner.

Si dans ce païs il se trouve quelque Place qu'on puisse soûtenir, & qui ne puisse être enlevée que par un Siége dans les formes, il ne faut pas manquer d'y jetter un Corps d'Infanterie, & de faire consumer à ce Siége tout le plus de tems qu'il se pourra, afin de trouver par-là celui du rétablissement de l'Armée battuë.

Que si ce païs est serré & coupé de riviéres, il faut disputer à l'ennemi tous les défilés & passages desdites rivieres; mais cela doit être fait

avec circonſpection, & de maniére qu'on n'engage point une affaire générale, juſqu'à ce que par pluſieurs petits avantages, on ait remis le cœur aux Troupes battuës, & regagné un peu d'égalité de forces, ſoit par les hommes qu'on aura fait perdre à l'ennemi dans ces petites affaires, ſoit par des ſecours qu'on aura fait joindre à l'Armée.

Comme il arrive ſouvent qu'un Prince a la Guerre à ſoûtenir de plus d'un côté de ſon Etat, & qu'il ne ſe trouve pourtant pas triſtement réduit à la neceſſité de la défenſive par tout; il me paroît utile de dire ici un mot de cette nature de guerre défenſive, qui l'eſt par choix d'un côté, pendant que dans les autres païs le Prince ſoûtient une autre eſpece de guerre.

Celle-ci ſe doit faire avec bien des circonſpections. Le deſſein de la défenſive doit être caché à l'ennemi, autant qu'il eſt poſſible. Il ne faut pas lui laiſſer pénétrer ce projet aſſez-tôt, pour qu'il ait le tems de ſe préparer à une Guerre offenſive, qu'il ſeroit le maître de ne commencer

que lorſqu'il le jugeroit convenable, pour troubler le projet de la Campagne du côté que l'on auroit projetté l'offenſive. Et cela, parce qu'il rendroit aiſément la Campagne deſagréable par tout, par la néceſſité où l'on ſe trouveroit de ſe dégarnir de Troupes dans le païs où l'on auroit réſolu d'être le plus en force; & que le tems qu'il faudroit que les Troupes emploïaſſent en marches, pour ſoûtenir le païs fortement attaqué, étant pris ſur celui de l'action de la Campagne, il ſe trouveroit qu'on auroit perdu celui d'agir offenſivement du côté où l'on avoit réſolu de le faire, & que les Troupes arriveroient trop tard & fatiguées dans le païs où l'on auroit réſolu de reſter ſur la défenſive.

Ainſi donc je tiens que le projet de cette eſpéce de Guerre mérite autant de réflexion & de capacité qu'aucune autre, par l'attention qu'il faut avoir à bien examiner tout ce que l'ennemi peut entreprendre, & de quelle conſéquence pour la ſuite de la Guerre peuvent être ſes entrepriſes, avant que de ſe porter par

choix à cette nature de défenſive ; qui tout au moins peut troubler tout le projet formé pour la Campagne.

Cette eſpéce de Guerre défenſive par choix ne ſe doit jamais faire, que du côté où l'on eſt ſûr de réduire l'ennemi à paſſer une riviére difficile, ou un païs ſerré & coupé de défilés, pour pouvoir pénétrer dans le païs; & lorſque l'on a ſur cette riviére une Place forte & bien munie, que l'on ſçaura être un objet indiſpenſable, par l'attaque de laquelle il faudra que l'ennemi commence, & devant laquelle on pourra préſumer qu'il perdra un tems aſſez conſidérable, pour avoir celui de la ſecourir ou de le combattre.

Car quand le païs ne ſera pas ainſi conſtitué, qu'il ſera dégarni de Places fortes & ouvert, & que l'ennemi y pourra entrer par où il lui plaira, il eſt certain que cette Guerre défenſive par choix ſera toûjours fort périlleuſe pour le Prince, & fort difficile à ſoutenir au Général, qui en ſera chargé avec un Corps inférieur à celui de l'ennemi.

CHAPITRE XLVII.

De la Guerre offensive.

LA Guerre offensive doit être méditée long-tems. Le secret avant qu'elle éclate, le projet & l'ordre dans les entreprises, dès qu'elle aura éclaté, sont les deux parties qui en rendent le succès heureux. Elle doit avoir été méditée long-tems, parce que, quelque habile que soit le Prince & son Conseil, il est toujours fort à craindre, qu'il ne lui soit échapé quelques-unes des précautions qu'il faut prendre. Elles sont infinies tant à l'égard du dehors que du dedans.

Les précautions au dehors sont les alliances & les sûretés pour n'être point troublé dans l'expédition méditée; les levées étrangeres, soit d'hommes ou de chevaux, & les achats de munitions de Guerre, si on ne les a pas dans son païs, soit pour augmenter celles qu'on a, soit pour les ôter à l'ennemi.

Les précautions au dedans sont la sûreté des frontiéres éloignées, la

levée secrete des Troupes nouvelles, ou l'augmentation des vieilles, la fourniture des magasins de guerre & de bouche, la construction des chariots d'Artillerie & de Vivres, la levée de leurs chevaux, qu'il faut faire faire autant qu'il est possible chez les voisins, tant pour leur ôter lesdits chevaux, que pour garder ceux de votre propre païs, pour l'usage de votre Cavalerie, & pour les équipages particuliers des Officiers.

Le secret avant que l'entreprise éclate, est absolument nécessaire, non seulement pour n'être point troublé du côté des frontiéres éloignées, mais aussi afin que l'ennemi qu'on veut attaquer, ne puisse pas démêler par où on veut commencer la Guerre. Il est nécessaire pour cela, que les dépôts de Vivres & d'Artillerie soient à une portée qui donne également jalousie à plusieurs Places de vos ennemis, afin de les obliger, en partageant leurs forces, de n'avoir lesdites Places qu'à demi-garnies.

L'ordre dans les entreprises est encore nécessaire à suivre, pour plu-

ſieurs raiſons principales, qui dépendent de l'arrangement qu'on ſe ſera fait pour l'adminiſtration des vivres & munitions de Guerre ſuivant la nature du païs que l'on veut attaquer. Ce païs ſera ou bordé de Places fortes, ou ouvert à vos Armées, ou coupé de riviéres, ou chargé de montagnes ou de bois, & coupé de défilés ; ou païs de plaines, ou mêlé de toutes ces differentes choſes. Toutes ces différences emportent après elles de différens projets, & un ordre différent dans l'exécution.

Si le païs eſt bordé de Places fortes, il faut attaquer le quartier qui y donne une entrée libre, & qui porte avec plus de facilité vers la Capitale, à qui il faut, autant qu'il eſt poſſible, être en état au commencement de la Guerre, de faire voir l'Armée, afin d'y jetter la terreur, & tâcher par là d'obliger l'ennemi de dégarnir quelques-unes des Places de la frontiére, pour raſſûrer le cœur du païs.

Il faut enſuite retomber ſur les Places qui auront été dégarnies, pour ouvrir davantage le païs atta-

qué; faire apporter dans ces Places, après leur priſe, tous les dépôts qui étoient dans les votres, & faire ainſi la Guerre avec plus de commodité.

En ce cas, l'Armée doit être beaucoup plus forte en Infanterie qu'en Cavalerie. On doit avoir pris des meſures pour avoir fait lever de l'Infanterie nouvelle, dès que le deſſein aura éclaté, qui jettée d'abord dans les Places conquiſes, & mêlée avec une partie de la vieille, qu'on aura tirée de l'Armée, ſe formera & ſe mettra en état de ſervir en Campagne l'année ſuivante; l'expérience nous apprenant que les nouvelles levées doivent être fort ménagées dans les commencemens, & expoſées tout le moins qu'il ſe peut, aux grandes fatigues de la Guerre de Campagne, où la conſommation des hommes nouvellement ſortis du repos & de leurs maiſons eſt trop grande.

Que ſi le païs eſt ouvert, il faut être fort en Cavalerie, afin de pénétrer avec plus de diligence juſques dans ſon centre, & de pouvoir faire des détachemens pour conduire les convois

convois en sûreté ; suffisant en ce cas de mettre seulement de l'Infanterie dans les Châteaux ou petites Villes, qui assure les chemins des convois.

Lorsqu'on aura pénétré le plus avant qu'on l'aura pû faire commodément, il faut camper l'Armée en lieu sain & commode pour les fourages, & même en lieu avantageux par son assiette, afin de pouvoir de-là faire des détachemens considérables, pour réduire par la terreur des Armes les extrémités du païs, où l'on ne pourroit pas, avec sûreté & commodité pour les vivres, se porter avec l'Armée entiére.

C'est au Général à se conduire avec douceur ou rigueur, pour l'entiére conquête du païs attaqué, suivant la connoissance qu'il aura de l'esprit des peuples ausquels il aura à faire, y en aïant que la douceur du Conquérant gagne, & fait demeurer en repos, y en aïant aussi en qui la rigueur fait le même effet. Il est de sa prudence de bien examiner ces deux moïens ; mais pourtant de n'avoir recours à celui de la

rigueur, que lorſque celui de la douceur & de la clémence paroît abſolument inutile.

Si ce païs eſt coupé de riviéres, on doit obſerver ſi elles entrent dans votre païs, ou ſi elles en ſortent; ſi elles traverſent le païs qu'on veut conquérir; ſi elles ſont profondes, navigables & larges.

Si elles entrent dans votre païs, & que près de votre frontiére, l'ennemi ait une Place forte & grande, & qu'à l'entrée de votre païs ſur cette même riviére, on n'y en ait point; c'eſt par cette Place qu'il faut commencer, afin que, ſi dans la ſuite la conſtitution de la Guerre venoit à changer, vous ne laiſſiez pas à votre ennemi une Place où il pût aſſembler de grands magazins, & les faire entrer chez vous avec commodité pour la ſubſiſtance de ſes Armées, & pour le tranſport de ſes munitions de guerre.

Si au contraire, les riviéres ſortent de votre païs, & que l'ennemi y ait auſſi une Place, ou grande par ſon habitation, ou forte; il eſt d'une conſéquence infinie de s'en rendre

le maître pour en faire une Place d'Armes, ou un dépôt commode pour porter la Guerre bien avant dans le païs ennemi.

Si les riviéres traversent le païs ennemi, & qu'elles soient grandes, il faut compter que la conquête n'en peut pas être si rapide; & en ce cas ma pensée est, que l'on doit s'appliquer, avant la déclaration de la Guerre, à faire écrire des gens sçavans pour avoir des Manifestes prêts, contenans des raisons véritables, s'il se peut, ou au moins apparentes de prétendus droits sur quelques parties, ou sur la totalité du païs que l'on veut conquérir.

Ces Manifestes doivent être publiés à propos. Ils ne font pas un effet solide sur les esprits des Princes, qui doivent prendre jalousie de votre agrandissement; mais il arrive souvent qu'ils font effet sur les Peuples qu'on attaque, & que cela peut disposer leurs esprits à conserver une fidélité moins entiére à leurs Princes, & leur servir de raison & de prétexte pour ne pas souffrir avec fermeté la ruine du plat-païs,

& même celle des Villes.

Dans cette conſtitution de païs, il ne faut rien laiſſer derriére ſoi, & étendre d'abord ſa conquête juſqu'à cette riviére qui traverſe le païs, des bords de laquelle il faut ſe rendre maître, en cas qu'il y ait quelque Ville qui ſoit de votre côté. Que ſi elle n'eſt pas forte, elle doit être fortifiée avec diligence, afin de pouvoir s'y établir ſi ſolidement, qu'on ne puiſſe pas vous en chaſſer; & en ce cas auſſi, il eſt très-important de traiter avec une extrême douceur ces nouveaux ſujets, & ne leur donner aucune raiſon de ſe plaindre, ſoit du manquement de diſcipline, ſoit par aucun changement dans leurs priviléges, ſoit par des levées d'argent. Il faut qu'ils trouvent du calme, & même de l'avantage à s'être ſoûmis avec facilité.

De cette nouvelle barriére qu'on ſe ſera faite, ſi les conjonctures le permettent, on ſe portera dans la ſuite en avant, ſi non il doit être de la ſage politique d'affecter de la modération, & de cacher ſon eſprit

de Conquérant, de couvrir ſon ambition de toutes les raiſons dont on ſe ſera ſervi dans ſon Manifeſte, & en traînant la Guerre en longueur & en négociations, faire en ſorte par un Traité de garder la conquête, ou au moins une partie; auquel cas, il faut faire tous ſes efforts pour que les bornes en ſoient portées juſqu'à cette riviére, où il faut avoir de toute néceſſité une Ville, d'où par les ſuites, on ſe redonne une nouvelle entrée dans le païs.

Je ne ſuis point d'avis qu'à l'imitation de ces derniers tems, après la Paix concluë, on s'applique à conſtruire de nouvelles Places. Cela réveille trop la jalouſie des voiſins, & les met dans une continuelle attention à ſe parer des nouveaux projets qu'on pourroit former. * Cette politique engage même le Prince à une trop grande dépenſe, tant pour la conſtruction de ces Places, que pour l'Artillerie dont il les faut garnir, l'entretien de leurs Garniſons & Etats-Majors *.

Il me paroît qu'il doit ſuffire d'en avoir une, dont l'habitation ſoit

grande, afin qu'elle puiſſe contenir une nombreuſe garniſon, & de grands magazins de toute eſpéce.

Il faut ſe contenter, ſi le hazard vous donne la poſſeſſion d'une Ville ſituée ſur la riviére, de la fortifier, & même de l'agrandir avec application, & y garder toujours une forte garniſon, qui paroiſſe plûtôt une ſage précaution pour conſerver ce que l'on a acquis de nouveau, qu'un deſſein d'entreprendre plus avant.

Si le païs eſt chargé de montagnes & de bois, il eſt par conſéquent rempli de défilés. En ce cas l'Armée avec laquelle on veut conquérir, doit être ſans comparaiſon plus forte en Infanterie qu'en Cavalerie, & ſuivie d'un plus grand nombre de Pionniers, qu'on prendra d'abord parmi ſes propres ſujets, par le moïen deſquels on ouvrira les défilés autant qu'il ſera poſſible; on rendra les chemins de communication bons & larges; on fortifiera d'eſpace en eſpace des poſtes pour aſſurer les convois; on fera de grands abatis dans les bois pour élargir les chemins, & on s'appliquera à conduire tous les

travaux vers quelques Villes ou Places qui ſoient dans une ſituation plus ouverte, où on puiſſe faire les dépôts qu'il convient avancer.

Que ſi c'eſt un païs de plaines, on n'y ſçauroit avoir trop de Cavalerie. C'eſt elle qui ſoumettra le païs, & qui empêchera l'ennemi de ſe communiquer. Il ne faut, en ce cas-là, d'Infanterie, que pour conſerver les grandes Villes qu'on ſoûmettra. Mais comme il arrive rarement que les païs ne ſoient pas mêlés, ce ſera la connoiſſance précédente qu'en aura le Prince qui veut conquérir, qui lui fera prendre des meſures juſtes pour conduire ſon entrepriſe à une fin heureuſe, en compoſant ſon Armée, comme il lui conviendra.

Toutes les conſidérations ci-deſſus ſont du nombre de celles qui doivent avoir été faites d'avance. Il reſte préſentement à examiner l'entrepriſe, par rapport aux forces de l'ennemi qu'on attaque, au prompt ſecours qu'il peut avoir de ſes voiſins, & à ſes finances.

S'il a été ſurpris par l'entrée de vos Troupes dans ſon païs, il faut uſer

d'une grande diligence pour se placer le plus avant qu'il sera possible ; de maniére qu'on empêche qu'il ne rassemble les Troupes qu'il aura en divers endroits de son Etat ; & en cas que l'ennemi puisse se rassembler, à la faveur de quelque riviére, il faut, autant que la prudence le permettra, passer cette riviére, & combattre l'ennemi avant qu'il ait rassemblé ses Troupes, dans la présomption où je suis que l'Armée qui veut conquérir, est de beaucoup supérieure à celle qu'on attaque.

Une bataille dans un commencement de guerre donnée à propos en décide presque toujours le succès. Ainsi il ne faut point hésiter à la donner, si l'ennemi, par quelque mouvement pour mettre ses forces ensemble, se met à portée de risquer un événement.

Si au contraire il sépare ses forces, & ne songe qu'à gagner du tems, soit pour lever des Troupes chez lui, soit pour tirer des secours étrangers, il faut s'attacher à une entreprise aisée à garder, après sa conquête, s'y renfermer dans de bonnes lignes de circon-

circonvallation ; & dès qu'elles seront faites, n'y laisser que ce qu'il faut d'Infanterie pour prendre commodément la Place, & s'avancer avec le reste de l'Armée dans le païs, à portée pourtant de protéger le Siége, autant que la prudence le peut permettre, par rapport au lieu où seront les forces de l'ennemi, qu'il faut toujours avoir devant soi, afin de n'avoir aucune inquiétude pour le Siége.

Il seroit infini d'étendre cette matiére jusqu'à dire tout ce qui se peut faire. Les avantages de cette disposition résident tous dans les fautes, que dans un commencement d'une Guerre imprévûë, un ennemi peut faire; dans la capacité d'un Général qui sçait en profiter; & dans celle des Officiers Généraux, à qui il commet l'exécution de ses desseins particuliers.

Si l'ennemi peut être promptement secouru, il faut avoir examiné d'avance par quel nombre, & par quelle nature de Troupes il peut l'être, afin qu'après les secours arrivés, on ne cesse pas d'être tou-

jours ſupérieur, ſans quoi l'entrepriſe de cette Guerre paſſeroit toujours avec raiſon pour témeraire & imprudente.

L'état des affaires du Prince qu'on veut attaquer, par rapport aux Finances, mérite encore de la conſidération. S'il eſt pauvre, tout eſt aiſé à entreprendre contre lui. En ce cas, il faut ménager ſes ſujets, les corrompre, les lui débaucher, autant qu'il eſt poſſible de le faire, par douceur, ou les mettre hors d'état de pouvoir aſſiſter leur Prince.

S'il eſt riche, il le peut être de deux maniéres, ou par les tréſors qu'il aura amaſſés, ou par les facultés de ſes ſujets, qui pourront le mettre en état d'aſſembler promptement des forces conſidérables.

S'il eſt riche par les tréſors qu'il aura amaſſés, il ne le peut être que de deux maniéres, ou pour avoir vêcu d'épargne dans la ſuite d'une longue Paix, ou par des levées extraordinaires & nouvelles, qu'il aura faites ſur ſes Peuples dans des tems où elles n'étoient pas abſolument néceſſaires à faire.

Si ſes tréſors viennent du premier de ces deux moïens, il ne les aura acquis qu'en négligeant de ſoudoïer un Corps conſidérable de Troupes, de réparer les fortifications de ſes Places, & d'entretenir ſes magazins de guerre & de bouche. En ce cas, il faut l'attaquer vivement, & former pluſieurs entrepriſes à la fois, parce qu'on le trouvera également dépourvû par tout.

S'il s'eſt ſervi du ſecond moïen pour amaſſer de l'argent, il aura joint aux négligences qu'on vient de dire, la haine & l'éloignement du cœur de ſes ſujets; auquel cas, les principaux en doivent être corrompus, ſoit par l'argent qu'on leur donnera, ſoit par les établiſſemens qu'on leur procurera; & le Peuple doit être traité avec douceur, déchargé des impoſitions qui lui avoient été les plus odieuſes, & ménagé par des eſprits doux, qui s'appliqueront à lui faire gouter la tranquillité & l'aiſance du nouveau gouvernement.

Si la richeſſe du Prince réſide en celle de ſes ſujets, elle ne ſera ve-

nuë, ou que par la douceur de ſon gouvernement, ou que par la facilité que la ſituation du païs leur aura procurée, à faire avec leurs voiſins un commerce lucratif.

Si leurs facultés viennent de la douceur du gouvernement, elle les aura plongés dans la moleſſe & l'oiſiveté ; auquel cas ils peuvent bien aider leur Prince de leur argent, mais non pas de leurs corps, peu accoûtumés aux travaux de la Guerre. En ce cas-là, il faudra laiſſer en repos ceux qui ne fourniront point d'argent à leur Prince ; mais traiter avec rigueur ceux qui lui ouvriront leurs bourſes, & qui prendront les armes.

Si c'eſt des fruits de leur commerce qu'ils ſoient devenus pécunieux, ils auront ſûrement l'eſprit porté à conſerver ce qu'ils auront amaſſé, & difficilement le Prince en pourra tirer des ſecours d'argent auſſi prompts, qu'il ſera néceſſaire dans une occaſion preſſante. En ce cas, il ne faut point dans les capitulations, refuſer aux nouveaux ſujets qu'on aura conquis, aucune aſſûrance

qui regarde la ſûreté & la facilité dans leur commerce; mais s'appliquer au contraire à empêcher qu'ils y puiſſent remarquer aucune diminution.

Il eſt preſque ſûr parmi les hommes, que leur intérêt particulier eſt celui qui les fait agir; & il eſt bien rare que dans le fond, ce ſoit l'amour pour la Perſonne du Prince, qui les attache à ſon ſervice, principalement lorſque les mœurs & les coûtumes de vos Peuples ne ſont pas entiérement diſſemblables de celles de ces nouveaux ſujets, ou qu'au moins ſi elles le ſont, vous ne les contraignez pas de prendre vos uſages, & de quitter les leurs.

Voilà en général ce qui ſe peut dire ſur les maximes de la Guerre offenſive. Le particulier ſe trouvera dans la ſuite de ce diſcours, où l'on entrera dans le détail de toutes les différentes opérations de la Guerre.

CHAPITRE XLVIII.

De la Guerre entre Puiſſances égales.

CEtte eſpéce de Guerre, qui eſt celle à laquelle les voiſins ne prennent point d'intérêt, tant que les Parties n'ont point de trop grands avantages les unes ſur les autres, ne doit jamais être de durée pour en retirer quelque avantage.

Il faut toujours être prêt à écouter les Propoſitions d'accommodement, pour peu qu'on y profite, de crainte que quelque puiſſant voiſin ne s'en veuille mêler. Du reſte l'on ne peut rien preſcrire de juſte ſur la conduite d'une pareille Guerre. Elle eſt, pour les régles, conforme à toutes les autres.

On peut ſeulement poſer pour maxime conſtante dans la préſente eſpéce, que le Général le plus vif & le plus pénétrant l'emporte toujours à la longue, ſur celui qui ne poſſéde pas ces qualités au même degré, parce qu'il multiplie tellement les petits avantages par ſon

activité & sa pénétration, qu'à la fin ces succès legers lui en procurent un grand & décisif.

On n'entrera donc dans aucun détail sur cette espéce de Guerre, qu'en disant que pourvû que le Général soit continuellement attentif à se procurer la supériorité par de petits avantages, il arrivera toujours à son but, qui est celui de la ruine de l'Armée ennemie ; auquel cas il changera la nature de cette Guerre, & en fera une offensive; ce qui doit être le grand objet de son Prince.

CHAPITRE XLIX.

De la Guerre de secours.

Un Prince secourt ses voisins à cause des Alliances & des engagemens qu'il a avec eux, ou pour les empêcher de succomber sous la puissance d'un Conquérant.

Si c'est en vertu des Traités précédens, il les doit religieusement observer, en fournissant le nombre des Troupes prescrites, & même en offrant de l'augmenter, s'il en est

requis, ou en attaquant lui-même l'ennemi commun, s'il eſt en état de le pouvoir faire. Si c'eſt pour les empêcher de ſuccomber ſous une Puiſſance qui, après ſa conquête, pourroit lui donner de l'ombrage, il a en ce cas, pluſieurs meſures à garder pour ſes intérêts particuliers.

Les principales ſont à l'égard des voiſins qu'il ſecourt. Il doit exiger d'eux quelques Places de ſûreté, de peur qu'ils ne faſſent leur Paix à ſon inſçû, ou à ſon préjudice, ſuppoſé que ſon Etat ſoit contigu à celui qui eſt attaqué.

Que ſi, comme il arrive fort ſouvent, la jalouſie que l'on aura ſujet de prendre d'un Prince inquiet & ambitieux, a formé les Alliances dans leſquelles on eſt entré, & qu'on ſe trouve hors de portée de joindre ſes Troupes à celles de l'Etat attaqué, il faut, en ce cas-là, le ſecourir ; ou par argent qu'on lui fournira, ſoit pour faire des Troupes, ſoit pour acheter des munitions deGuerre & de bouche ; ou en fourniſſant même ces munitions en nature ; ou par des diverſions dans le païs de

l'Attaquant, qui le forcent à diviſer ſes armées, & l'empêchent de pouſſer ſes conquêtes avec trop de rapidité.

Voici la maxime générale dans cette eſpéce de Guerre. Ou votre Allié attaqué eſt plus puiſſant que vous, ou il l'eſt moins.

S'il eſt plus puiſſant, il faut obſerver dans les Traités que l'on fait avec lui une proportion dans le nombre de Troupes que l'on s'engage de lui fournir, avec la ſupériorité de ſa puiſſance ſur la vôtre, & un engagement réciproque pour les ſecours mutuels; de maniére, par exemple, que ſi l'on s'engage à lui fournir un nombre de Troupes en cas qu'il ſoit attaqué, en cas que vous le ſoïez vous-même, le nombre de celles qu'il s'engagera de vous fournir ſoit plus conſidérable, que celui auquel votre Traité avec lui vous engage.

Que ſi au contraire votre Allié étoit moins puiſſant que vous, il faut tâcher dans le Traité d'obtenir quelque Place de ſûreté, afin d'éviter qu'il ne faſſe avec l'ennemi commun un Traité à votre inſçû, & ne

ſacrifie à ſon intérêt particulier le Corps de Troupes qu'on lui auroit envoïé. On peut auſſi, en ce cas, ſtipuler dans le Traité des ſecours d'autre nature que ceux d'hommes, comme d'argent, de vivres, & de munitions de Guerre.

Le Général que le Prince choiſit pour le commandement d'un Corps auxiliaire, doit être ſage & prévoïant. Sage, pour maintenir la diſcipline dans ſon Corps, & que le Prince Allié ne faſſe point de plaintes contre lui: & prévoïant, pour que ſes Troupes ne tombent point dans aucun beſoin pour leur ſubſiſtance, qu'elles ne ſoient expoſées au péril de la Guerre, qu'avec proportion de ſes forces avec celles du Prince Allié; & enfin, pour qu'il ne ſe paſſe rien à ſon inſçû dans le cabinet du Prince Allié, qui puiſſe être préjudiciable à ſon Maître.

CHAPITRE L.

De la Guerre Civile.

LA Guerre civile eſt toûjours malheureuſe pour le Prince qui la ſoûtient. Elle peut avoir différentes origines; la dureté du gouvernement, tant Politique qu'Eccleſiaſtique, les factions & l'ambition des Grands dans une minorité, ou ſous un regne foible, & les intelligences d'un ennemi attentif à ſuſciter des affaires au dedans, à un voiſin qui le veut attaquer, ou contre lequel il eſt en Guerre.

Celle qui a pour origine la dureté du gouvernement, eſt la plus dangereuſe, parce que tout le Corps de l'Etat eſt également aliéné, & que l'émotion eſt ſouvent générale.

Le Prince qui ne devroit en accuſer que lui-même, n'a de reſſource pour calmer les eſprits irrités, que d'abandonner ceux à qui il commettoit le ſoin du détail des affaires,

Il doit ſouffrir qu'ils ſoient accuſés des fautes qu'il leur aura peut-

être ordonné de faire, les éloigner de ses Conseils, & les punir même sévérement, de peur que les séditieux ne se chargent de ce soin, ce qu'il doit prévenir avec application & diligence. Par-là il détourne la haine personnelle que l'on pourroit avoir conçûë contre lui, & donne à ceux qui lui sont restés fidéles, un moïen sûr d'agir par des discours sur les esprits des révoltés, & de faire tomber toute la haine sur ceux qui ne la méritent peut-être, que pour avoir obéï trop réguliérement aux ordres de leur Maître.

Celle qui a la Religion pour origine, est plus impétueuse que la premiere, parce que les cerveaux sont gâtés, & la revolte soûtenuë par une espéce de gens à qui il n'en coûte que des discours; mais aussi elle est moins générale, parce que le Prince y peut toûjours opposer le parti contraire pour les sentimens de Religion. * En cas même que ce remede ne pût être assez efficace, celui d'accorder une liberté de conscience lui est sûr. *

Il faut appaiser cette espéce de

Guerre avec toute la douceur & la dextérité poſſible, ſans y emploïer les Miniſtres Eccleſiaſtiques du parti contraire à celui des revoltés, au moins tant que la revolte dure.

Il ne faut ſe ſervir de la force & des ſupplices qu'à l'extrêmité, parce que le Prince s'affoiblit lui-même en ſe privant du nombre de ſes Sujets, & qu'en un mot, il lui eſt plus politiquement eſſentiel d'avoir des Sujets fidéles, que des Sujets oppoſés ſur des ſentimens de Religion, tant qu'ils vivent paiſiblement entr'eux, & fidélement envers lui.

Dans une minorité, ou ſous un regne foible, il eſt fort ordinaire que l'ambition & l'intérêt particulier cauſe des factions parmi les Grands. Celles qui naiſſent dans une minorité peuvent être prévûës par les ſages diſpoſitions du Prince prédéceſſeur, qui ſe ſentant près de mourir, peut donner une forme de gouvernement, qui ſatisfaſſe au moins la plus grande partie de ſon Etat, lequel, en ce cas-là, ſe trouvera exempt de troubles, pourvû que le choix qu'il aura fait des perſonnes

qui devront composer le Conseil de son successeur mineur, soit de gens équitables & expérimentés au gouvernement, & exempts d'avarice & d'ambition, qui seules peuvent causer la désunion entre les Membres de ce Conseil. En ce cas, la foiblesse du gouvernement ne dure qu'autant que la minorité du Prince, pourvû qu'à sa majorité il sçache marquer qu'il veut gouverner par lui-même.

Les Guerres civiles qui se forment sous un regne foible, sont sans nombre, & renaissent à mesure qu'elles finissent, parce que c'est le Prince même qui en est l'origine. Il éléve mal-à-propos les Sujets indignes; cela éloigne de lui les gens de mérite : il accable mal-à-propos les Grands; cela les irrite, les unit entr'eux, & les force à prendre des mesures contre l'oppression. Il surcharge les peuples avec excès & sans raisons plausibles; ils en murmurent d'abord, & deviennent susceptibles de sédition dès qu'il se montre un Chef. Tous ces malheurs durent autant que la vie d'un Prince foible.

La troisiéme espéce de Guerre civile est la plus aisée à calmer, parce que cette émotion n'est jamais générale.

Si elle est suscitée par les intelligences des ennemis avec quelqu'un des Grands de l'Etat, il faut, à la premiere fumée de ce feu, porter toutes ses forces contre le séditieux, & l'accabler par toutes sortes de moïens, avant qu'il ait eu le tems de se mettre en état de résister.

Si les intelligences de l'ennemi ne sont point soûtenuës par un Chef puissant, cette émotion populaire, sans ordre & sans conduite, se doit appaiser par le châtiment sévére des plus mutins qu'on observera de faire en différens lieux, afin de partager les exemples du châtiment, ausquels il faut faire succéder ceux de la clémence, & se contenter à l'égard du reste des séditieux, d'une levée extraordinaire d'argent qui sera emploïée, ou à fortifier quelques postes, qui tiennent à l'avenir en respect ceux qui voudront remuer, * ou à d'autres besoins de l'Etat, mais toûjours à quelque usage utile, & qui paroisse. *

En un mot, cette derniere eſpéce de Guerre ſe prévient aiſément, quand le Prince & les gens dont il ſe ſert, tant dans ſon Conſeil, que dans les Provinces de ſon Etat, ſont attentifs ſur la conduite des particuliers, principalement de ceux qui peuvent avoir de juſtes ſujets de mécontentement, ou qui ont des intérêts ou des alliances avec les voiſins de l'Etat.

REMARQUES SUR LES Chapitres précédens.

Je renfermerai toutes mes réflexions ſur les ſix Chapitres précédens dans une même Remarque, parce qu'en faiſant obſerver les fautes qui ont été faites dans le cours des Guerres que j'ai vûës, ou de notre part, ou de celle de nos ennemis, je ferai ſentir que ces fautes ont été les véritables raiſons qui ont changé les eſpéces de Guerres, & les ont dans la ſuite renduës différentes de ce qu'elles étoient dans leur origine.

Ma premiere réflexion tombera ſur la Guerre offenſive commencée

en

en 1667. Lorſque le Roi déclara la Guerre à l'Eſpagne pour les droits de la Reine ſur le Brabant, Sa Majeſté fit publier des Manifeſtes, pour établir la juſtice des prétentions de cette Princeſſe.

Cela étoit bien penſé, & pouvoit faire un bon effet ſur les eſprits des Peuples que l'on vouloit conquérir par la force des armes; mais il auroit été des maximes de la politique d'un Prince qui veut entreprendre une Guerre, d'avoir fait préceder la publication de ſes Manifeſtes & la déclaration de la Guerre par une levée conſidérable d'Infanterie, puiſqu'il étoit raiſonnable de penſer qu'il en faudroit beaucoup, pour garder les grandes Villes que l'on vouloit conquérir.

Cette levée étoit d'autant plus facile à faire ſans éclat, que les hommes étoient fort communs en France dans ce tems-là, & que le Roi n'avoit qu'à faire païer les ſoldats effectifs qu'un Capitaine avoit levés d'une revûë de Commiſſaire à l'autre, pour avoir les Compagnies auſſi fortes qu'il l'auroit voulu; après

quoi, à l'ouverture de la Guerre, on auroit facilement dédoublé les Compagnies pour la bonté du service, & pour avoir un plus grand nombre d'Officiers.

Il falloit aussi faire agir les Armées plus efficacement. Les Espagnols avoient fort peu de troupes, leurs places étoient en fort mauvais état & dégarnies de munitions de Guerre. Le Roi étoit maître de la Campagne. Il falloit donc porter l'Armée devant Bruxelles. Cette Capitale hors d'état de soûtenir un siégé, auroit ouvert ses portes. Les autres grosses Villes sans défense en auroient fait de même. La réduction de Bruxelles & des Villes qui l'environnent, emportoit celle des Tribunaux & des Bourses. Qu'est-ce qu'auroient pû faire les Troupes qui se seroient enfermées dans les Places de Guerre, que de les rendre toutes les unes après les autres? Ainsi la conquête de tous les Païs-Bas n'auroit pas plus coûté de tems au Roi, que ce dont il se rendit le maître.

Je sçai qu'on me peut objecter

la difficulté des vivres pendant cette marche de la frontiere du Roïaume à ce centre des Païs-Bas. Mais pourvû qu'on en eût eu pour l'Armée pendant sa marche, & pour un séjour de cinq ou six jours, pouvoit-on croire qu'on en pût manquer dans les grosses Villes sans défense qui sont autour de Bruxelles.

Je sçai encore que l'on me dira, qu'il étoit impossible de conduire si loin la grosse artillerie & les munitions de Guerre, qui auroient été nécessaires pour prendre Bruxelles, si la Place avoit voulu se défendre; mais je répondrai à cela que dans la saison où l'on ouvrit cette Campagne, les chevaux ne sont point occupés au labourage ni à aucune recolte, & qu'ainsi l'on pouvoit aisément prendre toutes les voitures de la Picardie & de la Champagne, pour les emploïer à ce transport. Ainsi ce n'a point été l'impossibilité de faire ce grand mouvement en avant, qui a été la véritable raison qui a empêché qu'il n'ait été fait, comme je l'ai fait remarquer ailleurs.

Au lieu de prendre ce parti décisif pour la conquête entiére des Païs-Bas Espagnols, l'Armée du Roi perdit trois semaines de tems à réparer les bréches, que les Espagnols avoient faites à Charleroi en l'abandonnant, & dans le reste de la Campagne on prit des Villes, qui, comme on la vû, ne décidoient de rien pour la conquête des Païs-Bas.

Toutes ces entreprises furent même interrompuës par deux absences que le Roi fit pour aller voir Madame de Montespan, qu'il avoit fait approcher de la frontiére avec la Reine, sous le pretexte de montrer cette Princesse à ces Peuples qu'on prétendoit être devenus ses sujets.

Dans la suite les Espagnols furent secourus par les Hollandois, & la triple-Alliance se forma contre nous; de sorte que nous fûmes forcés par le Traité d'Aix-la-Chapelle de nous contenter de ce que nous avions occupé en Flandres, & de rendre à l'Espagne la Franche-Comté, que le Roi avoit conquise pendant

l'hyver de 1667. à 1668. parce qu'il s'étoit obligé de rendre ce qu'il conquéreroit depuis les paroles données aux Médiateurs de la paix, en cas que par le Traité qui interviendroit, on lui cédat la possession de ce qu'il avoit conquis en Flandres, & où il avoit tenu des Garnisons.

Par ce que je viens de dire il est aisé de connoître, que la France s'est fort mal conduite dans cette Guerre purement offensive de sa part, & que les Espagnols dont la négligence dans le gouvernement avoit totalement exposé les Païs-Bas & la Franche-Comté, s'en sont tirés à bon marché, après la faute qu'ils avoient faite, d'être aussi dépourvûs qu'ils l'étoient dans des Etats éloignés, & sur lesquels ils avoient dû voir depuis plus de six mois que l'orage alloit tomber.

Ainsi par rapport aux préceptes que j'ai donnés sur la maniére de faire ou de soûtenir les différentes espéces de Guerre, je puis dire que la France dans cette occasion a failli contre nos maximes, pour se

bien conduire dans une Guerre offenſive, & que l'Eſpagne n'a pas auſſi eu la conduite ſage & prévoïante qu'un Etat doit avoir; ſoit pour éviter une Guerre offenſive qu'on ſe prépare à lui faire, ſoit pour en ſoûtenir une défenſive, & trouver dans la maniere de la ſoûtenir, les moïens de faire changer la conſtitution de cette Guerre en la nature de celle qui ſe fait entre Puiſſances égales, qui eſt la moins dangereuſe de toutes les eſpéces de Guerre.

La Guerre offenſive que la France a faite aux Hollandois en 1672. n'a pas été mieux conduite que celle dont je viens de parler, par rapport à mes maximes ſur cette eſpéce de Guerre, qui ne doit jamais être entrepriſe que pour en tirer un profit, & la faire finir, avant que d'être forcé à voir dégénérer cette Guerre offenſive en celle qui ſe fait entre Puiſſances égales.

Les Rois de France & d'Angleterre étoient choqués de l'orgueil & des mauvais diſcours des Hollandois. Voilà ce que portoit no-

tre Déclaration de Guerre. Un Etat orgueilleux eſt puni par ſon abaiſſement, qui ne peut ſe trouver ou qu'en lui diminuant l'étenduë de ce qu'il poſſéde, ou en lui ôtant tout le plus qu'il eſt poſſible de ſes richeſſes en argent, ou enfin en le contraignant de faire des ſoûmiſſions.

Si c'étoient là les objets des deux Rois Alliés, & en particulier les vûes du Roi dans cette expédition, il pouvoit ſe contenter d'avoir ôté d'abord aux Hollandois les Places du Rhin qu'ils occupoient ſur les Princes à qui elles appartenoient: c'étoit avoir diminué les poſſeſſions des Hollandois.

Il ne devoit pas auſſi refuſer les ſoûmiſſions que leurs Députés vinrent offrir de lui faire, & les dédommagemens des frais de la Guèrre qu'ils s'offroient de rembourſer. Par la premiere de ces offres, il rabaiſſoit leur orgueil; par la ſeconde, il les auroit châtiés à leurs dépens.

Ainſi trois mois après la Déclaration de cette Guerre offenſive,

la raiſon vouloit qu'elle finît par une ſatisfaction entiére ſur tous les points qui en avoient paru être les motifs. Cependant contre les maximes de la Guerre offenſive, qu'il eſt avantageux de terminer avant qu'elle ait eu le tems de dégenérer en Guerre entre Puiſſances égales, les offres des Hollandois ne furent pas trouvées ſuffiſantes; & ſans agir enſuite avec capacité & application, pour conſerver ce que l'on avoit conquis ſur eux, on leur donna le tems de faire avancer de puiſſans ſecours, que l'Empereur & l'Electeur de Brandebourg leur envoïerent juſques ſur le Rhin, de ſe faire joindre par toutes les troupes Eſpagnoles des Païs-Bas, & de faire leur paix particuliére avec l'Angleterre. De ſorte que dès la fin de 1673. la France fut obligée d'abandonner ſes conquêtes de Hollande, & de ramener ſon Armée en France, parce que celle de l'Empereur s'étoit renduë maîtreſſe de Bonn, qu'elle occupoit l'Electorat de Cologne, & avoit en ſa diſpoſition les Places Eſpagnoles.

les de la basse-Meuse, & qu'ainsi l'Armée de France dans les conquêtes de Hollande, ne pouvoit plus avoir de communication avec ce Roïaume, que par Grave ou Mastrick, ce qui auroit été impraticable à la longue.

Si donc le Roi avoit accepté les propositions avantageuses que les Hollandois lui étoient venus faire à Utreck, il auroit terminé glorieusement cette Guerre; après quoi ramenant ses Armées, & se couvrant du prétexe que les Espagnols avoient rompu avec lui, par l'envoi de leurs Troupes aux Hollandois, il pouvoit tomber sur les Païs-Bas Catholiques, les conquérir en fort peu de tems, & conserver cette conquête, malgré les efforts de la Maison d'Autriche & de ses Alliés, parce que le parti puissant que la France avoit en ce tems-là en Allemagne, joint aux forces de cette Couronne, auroit été plus que suffisant, pour empêcher l'Armée de l'Empereur de venir jusqu'à la Meuse.

Le Roi auroit ainsi presque dans

la même année, commencé & fini glorieusement, & avec un grand profit, deux Guerres offensives, qui dans la suite se sont tournées en Guerres entre Puissances égales, sans beaucoup d'avantage pour la France, & qui ont été terminés par le Traité de Nimégue, dans lequel les Hollandois qui étoient les parties principales à la Déclaration de la Guerre en 1672. n'étoient presque plus regardés que comme auxiliaires de la Maison d'Autriche.

Ce second exemple de Guerre offensive fera encore aisément connoître, que nous nous sommes très-mal conduits par rapport aux maximes de cette espéce de Guerre, & que les Hollandois nos premiers ennemis ont habilement profité de toutes nos fautes, ont fait sortir la Guerre de chez eux, ont sçû la transporter chez leurs Alliés, dont ils n'ont plus été que les auxiliaires, & se sont relevés d'une ruine totale à laquelle ils s'étoient trop orgueilleusement exposés.

Le Guerre offensive que la France a commencée contre l'Empe-

ſeur au mois de Septembre 1688. a eu l'origine que j'ai dit ci-deſſus, lorſque j'ai refléchi ſur le caractére des Princes paiſibles & ambitieux.

Le prétexte qu'on en a donné, a été la néceſſité en bonne politique de prendre des ſûretés contre l'Empereur, pour qu'il ne pût pas approcher facilement de nos nouvelles frontieres, & nous faire la Guerre après qu'il auroit terminé celle qu'il avoit contre les Turcs.

L'on pouvoit donc penſer que ce Prince n'attendroit pas l'expiration de ſa Tréve de vingt ans, faite après la priſe de Luxembourg ſur les Eſpagnols; & il étoit ſûr que l'Empire irrité par nos réunions, ſuivroit les mouvemens de l'Empereur, dès que ſes Troupes s'approcheroient du Rhin.

Il n'étoit pas même raiſonnable de croire, que toute l'Europe vit paiſiblement l'accroiſſement du Roi, pendant qu'il ſe diſoit en pleine Paix avec tous ſes voiſins déſarmés, & que toutes les Puiſſances ne ſe joigniſſent pas à l'Empereur, dès qu'il auroit terminé la

Guerre contre les Turcs, & qu'il auroit ramené dans ſes Etats & dans l'Empire toutes les Troupes qui faiſoient la Guerre en Hongrie.

Ainſi la France après avoir irrité toute l'Europe, devoit s'attendre à une grande Guerre, dès que toutes ces Puiſſances irritées auroient formé une Ligue pour la lui faire.

A toutes ces raiſons générales, il y en avoit encore une particuliére à ajoûter, qui étoit de grand poids. L'Empereur faiſoit ſi avantageuſement la Guerre contre les Turcs, & l'Empire Ottoman étoit ſi bas, qu'il étoit fort à craindre que ſi nous avions differé à le ſoûtenir par une diverſion contre l'Empereur, ce Prince n'eût porté ſes conquêtes juſqu'à Conſtantinople, & n'eût ainſi chaſſé les Turcs de toute l'Europe.

Cette augmentation de Domaine & de Puiſſance de la Maiſon d'Autriche Allemande, lui auroit ſans doute donné des vûes contre l'Europe Chrétienne, & ſelon toutes les apparences cette ambitieuſe

Maiſon auroit voulu ſe rendre l'Empire héréditaire: cela ſeul lui auroit donné une puiſſance ſans bornes, & l'auroit miſe en état dès ce tems-là de faire revivre les prétendus droits de l'Empire Romain, que l'Empereur Joſeph affecte de faire valoir avec tant de hauteur.

Le Roi devoit donc en bonne politique empêcher la ruine totale des Turcs en Europe; & nous ne pouvions les garantir de tomber, que par une puiſſante diverſion, Par-là nous prévenions les ſuites fâcheuſes de leur chûte, & nous prenions des meſures contre l'établiſſement d'une Puiſſance ſupérieure à toutes les autres, qui auroit été celle de la Maiſon d'Autriche notre ennemie.

Toutes ces raiſons de politique, qui étoient d'autant meilleures qu'elles étoient vraies, après tout ce que la France avoit fait pour irriter l'Empire, l'Empereur & les Eſpagnols, furent ſi vivement repreſentées au Roi par ſon Miniſtre irrité en ſecret, comme je l'ai dit, qu'elles firent leur effet ſur l'eſprit

de ce Prince, & le déterminérent à attaquer Philisbourg qu'il avoit cedé à l'Empereur par le Traité de Nimégue, pendant que l'Empereur par le même Traité lui avoit cedé Fribourg, ancien Domaine de la Maison d'Autriche.

Comme le Domaine de Philisbourg est une dépendance de l'Evêché de Spire, l'Empereur n'étoit le maître que de la fortification, de même que le Roi l'avoit été pendant que la Place étoit à lui.

Si après sa prise on l'avoit rasée, & qu'en cet état on en eût remis l'habitation à l'Evêque de Spire, l'Empereur n'auroit pas eu le crédit à la Diéte d'engager l'Empire à déclarer la Guerre à la France pour cette entreprise, qui dans le fond n'auroit offensé que l'Empereur; mais pour convaincre la Diéte que nous n'avions pas eu intention d'offenser l'Empire, en prenant cette sûreté contre les desseins avenir de l'Empereur, il auroit été prudent de faire repasser le Rhin à l'Armée après avoir rasé Philisbourg.

Loin de cette conduite ſage, & propre à s'aſſurer dans la ſuite de ce que nous avions occupé ſur tous nos voiſins pendant la Paix, l'on dépouilla M. l'Electeur Palatin, beau-frere de l'Empereur, on prit ſes Places, on les raſa, & on en brûla les habitations.

On en uſa de même avec les Evêques de Spire & de Wormes, quoique ces deux Villes fuſſent Impériales; on s'empara de Mayence & de preſque tout ſon Electorat; on en fit de même de Tréves & de ſon Electorat, à la réſerve de Coblentz que l'on bombarda.

Le Cardinal de Furſtemberg nous livra tout l'Electorat de Cologne. On s'empara de tout le Nekre & du Duché de Wirtemberg, des Etats de la Maiſon de Baden, & l'on fit païer des contributions à tous les Etats de l'Empire, ſitués entre le Mein & le haut-Palatinat de Baviere, le Danube, & même juſqu'à Ausbourg. Le prétexte de ces contributions étoit pour ſe rembouſer des frais du Siége de Philisbourg, qu'il n'é-

toit pas raisonnable de faire païer à ces membres de l'Empire.

Voilà ce que l'on fit pour commencer une Guerre offensive, non seulement contre l'Empereur, mais contre tout le Corps de l'Empire.

Jusqu'à présent la politique de la France avoit été bien éloignée des maximes qu'elle suivit en cette occasion. Dans toutes les Guerres précédentes, cette Couronne avoit toujours tâché de ne se point brouiller avec le Corps de l'Empire, quoiqu'elle fût en Guerre avec l'Empereur, comme Prince de la Maison d'Autriche, & avoit avec un grand soin ménagé le Parti Protestant, & même les Princes Catholiques, pour que l'Empereur ne pût pas dans une Diéte générale avoir assez de crédit, pour engager le Corps de l'Empire à déclarer la Guerre à la France.

Dans cette occasion les régles de cette ancienne politique ne furent point suivies. On choqua en même tems l'Empereur & l'Empire, de maniére que par un résultat de la Diéte de Ratisbonne, tout l'Empire concourut avec l'Empereur à une

déclaration de Guerre formelle contre la France.

L'on pouvoit bien s'attendre, que les Espagnols & les Hollandois ne verroient pas paisiblement allumer une aussi grande Guerre sans y prendre part, & il eût été de la politique d'un Prince, qui veut entreprendre & soûtenir avec avantage une Guerre offensive, de s'assûrer contre les occasions, qui auroient pû en faire naître une autre, éloignée du païs dans lequel il a entrepris de porter une Guerre offensive.

On ne prit pourtant en France aucunes mesures, pour traverser les Hollandois dans l'entreprise qu'on les voïoit prêts à exécuter sur l'Angleterre, pour les intérêts du Prince d'Orange, qui, avec une Flotte puissante & des Troupes des Hollandois, aborda dans ce Roïaume, y fut reçû par ses Partisans, chassa le Roi Jacques son beau-pere, s'établit sur son Trône, & fut proclamé Roi par le Parlement d'Angleterre.

L'arrivée de la Famille Roïale d'Angleterre en France, engagea le Roi à lui accorder sa protection.

L'Ecoſſe & l'Irlande étoient reſtées fidéles à ce Prince malheureux ; mais l'Ecoſſe fut promptement réduite ; & l'Irlande à la faveur de quelques ſecours de la France, ſe ſoûtint encore l'année ſuivante dans les intérêts de ſon Roi légitime. Mais après ſa réduction, les Anglois engagés à ſoûtenir le nouveau Roi qu'ils venoient de ſe donner, s'unirent facilement avec les Eſpagnols & les Hollandois pour faire la Guerre à la France, qui ſe trouva ces trois Puiſſances pour ennemies, pendant qu'elle avoit encore la Guerre contre l'Empereur & l'Empire.

Pendant la minorité du Duc de Savoïe, & depuis qu'il avoit pris le gouvernement de ſes Etats, nous eûmes avec ce Prince des maniéres fort dures : il n'eſt point de mon ſujet d'en dire les raiſons.

Comme on connoiſſoit le caractére ambitieux, vindicatif & intéreſſé de ce Prince, on crut avec raiſon qu'il pourroit prendre des liaiſons avec nos ennemis, & nous troubler à contre-tems pour Cazal, Pignerol & le Dauphiné. On voulut

de lui des assûrances trop fortes, qu'il ne prendroit aucun engagement contre nous, puisque l'on exigeoit qu'il nous livrât sa Citadelle de Turin pour gage de sa parole. On faisoit pendant cette négociation avancer une Armée sur la frontiére de ses Etats, sous prétexte de porter la Guerre aux Espagnols dans le Milanès.

Comme ce Prince adroit ne se trouvoit pas en état de soûtenir nos premiers efforts contre lui, il tira la négociation en longueur, autant de tems qu'il lui en fallut pour conclure des Traités secrets avec l'Empereur, l'Angleterre, l'Espagne & la Hollande; après quoi il nous déclara lui-même la Guerre au commencement de Mai 1690.

Il n'y avoit que du côté de l'Italie où la France fût en repos. Par la déclaration de M. le Duc de Savoïe, cette Couronne se vit en Guerre de tous les côtés.

Je ne me suis engagé dans cette longue disgression, que pour faire connoître combien la France s'est éloignée des régles de la bonne po-

litique, ſur les maximes à ſuivre pour entreprendre une Guerre offenſive, & la terminer avec avantage.

L'événement n'a que trop juſtifié la vérité de ce que je dis ſur ce ſujet; puiſque la France après avoir gagné autant de Batailles qu'elle en a donné, pris même par tout des Places d'une grande importance, & ſoûtenu cette Guerre pendant dix années, s'eſt trouvé forcée, pour déſunir ce grand nombre d'ennemis, de rendre à M. de Savoïe tout ce qu'on avoit conquis de ſes Etats, & même l'importante Place de Pignerol avec ſon Territoire; & par le Traité de Paix de Riſwick, de rendre aux Eſpagnols preſque toutes les Places que nous avions priſes ſur eux; à l'Empereur les Villes de Philisbourg, Fribourg & Briſack; Strasbourg ſeul nous eſt reſté, ſans fortifications au-delà du Rhin.

Après avoir fait voir quels ſont les dangers que court un Prince, lorſqu'il s'écarte des véritables maximes qu'il doit ſuivre, quand il veut entreprendre une Guerre offenſive, il

me paroît ici utile de parler des fautes qui ont été faites dans la seule Guerre défensive, que la France a soûtenuë de mon tems, & qui dure encore.

La révolution de la Monarchie d'Espagne, tombée entiérement sur la tête d'un Prince de la Maison de France, sembloit devoir mettre le comble à la grandeur du Roi. Il ne paroissoit pas qu'il pût y avoir dans l'Europe une Puissance, en état de réunir toutes les autres Puissances pour s'opposer à son bonheur. Cependant la Ligue formidable qu'on a laissée former, a eu jusqu'à présent des succès heureux, que je suis même persuadé avoir surpassé son attente.

Pour traiter cette matiére, par rapport au sujet seul de la Guerre défensive soûtenuë avec prudence, je crois nécessaire de dire quel étoit l'Etat de l'Europe dans le tems de ce grand événement; parce que je rendrai par ce portrait les fautes faites contre les maximes de la Guerre défensive, beaucoup plus sensibles & plus aisées à comprendre.

La mort de Charles II. Roi d'Espagne, avoit été précédée d'un Traité de partage de la ſucceſſion future de la Monarchie d'Eſpagne, conclu entre la France, l'Angleterre & la Hollande, pour le maintien d'un équilibre convenable au reſte de l'Europe, entre les deux Maiſons de France & d'Autriche.

Ce Traité conclu ſans la participation de l'Empereur, lui fut propoſé par les Anglois & les Hollandois, pour le maintien de cet équilibre ſouhaité par toute l'Europe, & même déja ſigné par la France. Mais l'Empereur refuſa de l'approuver, & de le ſigner, comme contraire à ſes intérêts, & au prétendu droit de ſa Maiſon Allemande, au défaut des mâles dans la branche Eſpagnole.

Les autres Puiſſances de l'Europe furent conviées d'entrer dans ce Traité pour ſa garantie, contre celle des Parties qui ne voudroit pas ſe ſoûmettre à ſon exécution dans le tems.

Voilà la ſituation où étoit toute l'Europe, lorſque le Roi Charles II. mourut après avoir fait un Teſta-

ment, par lequel en reconnoiſſant les juſtes droits de la Maiſon de Bourbon, il appelloit à la ſucceſſion de tous ſes Etats M. le Duc d'Anjou, ſecond fils de M. le Dauphin.

Ce Teſtament fut apporté en France par des Seigneurs députés du Conſeil de la Monarchie d'Eſpagne, & accepté de M. le Duc d'Anjou après les renonciations du Roi, de M. le Dauphin, & de M. le Duc de Bourgogne en ſa faveur.

Le Roi d'Angleterre Guillaume, & les Hollandois ſe plaignirent d'abord de ce que le Roi avoit fait accepter ce Teſtament de Charles II. par le Duc d'Anjou ſon petit-fils, ſans leur avoir offert de s'en tenir au Traité de partage, dont ces deux Puiſſances lui avoient garanti l'exécution.

Mais dans le fond comment l'exécution de ce Traité auroit-elle été poſſible dans la circonſtance préſente? Ce Teſtament ne vouloit en aucune maniére que la Monarchie fût démembrée; le Conſeil d'Eſpagne vouloit l'exécution formelle & préciſe du Teſtament, & proteſtoit de

se donner à l'Empereur, en cas que le Roi refusât d'accepter le Testament pour le Duc d'Anjou, son petit-fils.

L'Empereur même avoit refusé de signer ce Traité de partage, quelqu'instance qui lui eût été faite par les Anglois & les Hollandois; ainsi il n'y avoit plus aucun moïen de nouvelle négociation avec l'Empereur pour ce partage. Comment & en quelle main mettre en sequestre une Monarchie comme celle-là? Il n'y a personne de bon sens qui puisse penser, qu'il pût y avoir de la possibilité dans l'exécution du Traité de partage après la mort de Charles II. & le refus que l'Empereur avoit fait de le signer, en cas qu'il eût persisté dans ce refus.

Le Testament accepté, le Roi devoit s'attendre à deux choses; l'une que la Maison d'Autriche Allemande, qui pendant tout le Régne de Charles II. avoit parû conduire le Conseil d'Espagne, s'y seroit fait des créatures, & auroit des Partisans secrets; l'autre que l'Empereur trouveroit dans la Personne du Roi Guillaume,

Guillaume, dans la Nation Angloiſe & dans les Hollandois dévoués au Roi Guillaume, tous les eſprits diſpoſés en ſa faveur.

L'Empereur tout ſeul n'étoit pas en état de ſoûtenir par les armes les droits qu'il prétendoit avoir ſur la ſucceſſion d'Eſpagne. Auſſi ne s'appliqua-t-il d'abord qu'à former un puiſſant parti contre la Maiſon de France. Le Roi d'Angleterre Guillaume de Naſſaw, quoique mourant, craignoit deux inconvéniens de la nouvelle grandeur de la France.

Le premier lui étoit perſonnel. Il pouvoit appréhender, que la France ne lui ſuſcitât des affaires en Angleterre en faveur du Roi Jacques.

Le ſecond inconvénient regardoit la nation Angloiſe, qui l'aſſûroit du concours de ſon Parlement contre la France & l'Eſpagne, parce qu'elle craignoit que ces deux nations de concert ne vouluſſent faire à ſon préjudice le commerce, que les Anglois faiſoient avec les Eſpagnols en Eſpagne pour leurs laines, dans le nouveau monde pour les autres marchandiſes de l'Europe, & que

celui que les Anglois faisoient de leurs Manufactures de laines dans les Echelles du Levant, ne leur devint trop difficile par la privation des Ports des Etats de la Monarchie Espagnole.

Les Hollandois, outre toutes les craintes raisonnables qu'ils pouvoient avoir pour leurs différens commerces, furent encore susceptibles de celle de leur propre Etat, formé par leur revolte d'une partie de la Monarchie d'Espagne dans les Païs-Bas.

Des Princes d'Allemagne qui entrérent dans cette Ligue, les uns y furent portés par leur inclination particuliere pour l'Empereur, les autres par le gain qu'ils font du commerce de leurs hommes, qu'ils vendent bien cher aux Hollandois, dont ils tirent même des subsides considérables.

Les deux Princes considérables qui sont entrés les derniers dans la Ligue contre les deux Couronnes, ont été le Roi de Portugal & le Duc de Savoïe.

Le premier, qui avoit d'abord pa-

ru vouloir demeurer neutre, & conſerver même une liaiſon particuliére avec la France, a couvert ſon manque de parole, du prétexte de la crainte des flottes Angloiſe & Hollandoiſe qui menaçoient ſes Etats hors du Portugal, de ruiner ſon commerce dans les deux Indes, & d'entrer même de force dans la riviére de Lisbonne & dans ſes autres Ports.

Il eſt aſſez vrai-ſemblable, que la Ligue lui a promis quelques accroiſſemens de Domaine aux dépens du continent de l'Eſpagne, & que les ſubſides que l'Angleterre & la Hollande lui donnent, lui rendent la Guerre moins onéreuſe: D'ailleurs ce Prince peut avoir appréhendé que la France qui avoit ſoûtenu le Portugal dans ſa revolte contre l'Eſpagne, n'aidât dans la ſuite à le dépouiller, & à rejoindre ſon petit Roïaume aux autres Couronnes de cette Monarchie.

Toutes ces raiſons de crainte & d'intérêt peuvent avoir porté le Roi de Portugal à prendre des liaiſons avec les ennemis des deux Cou-

ronnes, qui les engageassent dans la suite à le protéger contre l'Espagne, & qui le fissent comprendre dans un Traité de Paix générale pour la sûreté & la garantie de son Etat, comme il est à présent.

M. le Duc de Savoïe sembloit avoir des raisons puissantes de demeurer attaché aux intérêts des deux Couronnes, par le mariage des deux Princesses ses filles. Mais un Prince du caractére dont je l'ai réprésenté, ne le change pas facilement.

Il chercha donc des avantages nouveaux dans le parti contraire, & prit des liaisons secretes avec les ennemis des deux Couronnes.

A la tête des Armées de France & d'Espagne, il étoit en correspondance avec M. le Prince Eugene qui commandoit celle de l'Empereur.

Le Roi fut long-tems certain de sa trahison, avant que de faire éclater son ressentiment: & ce ne fut qu'alors que l'on eut de justes craintes des effets de cette trahison, que sa Majesté ordonna à M. le Duc de Vendôme de faire arrêter les Troupes

de ce Prince, dont une partie étoit jointe à l'Armée des deux Couronnes, & de lui déclarer la Guerre.

Du récit succint que je viens de faire des motifs particuliers des Puissances qui se sont liguées contre les deux Couronnes, je passerai au sujet de la matiére que je traite, qui est celle de la Guerre défensive, & ferai voir quelles ont été les principales fautes contre les régles de cette espéce de Guerre, qui ne doit jamais être choisie par un Prince par préférence à l'offensive.

C'est un principe certain de politique & de guerre, qu'une Puissance doit toûjours faire tous ses efforts par la négociation & par les armes, pour désunir ceux qui se veulent liguer contr'elle, ou pour empêcher que les forces des Princes ligués se puissent unir pour agir de concert. Examinons à présent si la conduite des deux Couronnes a été réglée sur ce principe.

Quoique l'Empereur soit la seule véritable partie dans la conjoncture présente, il est pourtant certain que par ses seules forces il ne pouvoit

agir contre les deux Couronnes, que du côté du haut-Rhin & de l'Italie.

Tant que les Hollandois n'auroient pas voulu la Guerre, ce Prince ne pouvoit pas faire agir ses Armées du côté du bas-Rhin, pour s'approcher des Païs-Bas Catholiques, & pourvû que de gré ou de force nous eussions empêché les Vénitiens de laisser le débouché du Tirol libre à l'Armée de l'Empereur, il est certain qu'elle ne seroit pas entrée en Italie, & n'auroit pû porter la Guerre dans le Milanès. Les Hollandois ne prenant donc point de liaison avec l'Empereur contre les deux Couronnes, il est certain qu'elles évitoient la Guerre dans les Païs-Bas & dans le continent de l'Espagne, où il auroit été impossible à l'Empereur de porter des Troupes, & de faire agir avec efficace les Partisans secrets de sa Maison.

Il falloit donc aussi-tôt après l'acceptation du Testament, donner des sûretés aux Hollandois pour leur commerce, telles qu'elles leur parussent raisonnables, & engager

la Couronne d'Espagne à leur céder en propriété quelques Places, qui leur servissent de barriere pour la conservation de leurs Etats, & qui leur ôtassent l'idée de crainte qu'on leur donnoit de la nouvelle grandeur de la Maison de France.

Je n'entre point en politique dans les moïens de procurer toutes ces sûretés aux Hollandois; cela n'est pas de mon sujet. Il me paroît pourtant que ce Traité, qu'il ne falloit pas hésiter de faire avantageusement pour cette République, produisoit infailliblement deux bons effets pour les deux Couronnes.

Le premier, que les Hollandois désintéressés dans cette affaire, n'auroient pas pris d'engagement avec l'Empereur pour un intérêt qui ne regardoit que sa Maison.

Le second, que ces mêmes Hollandois, rassurés pour leur propre Etat & leur commerce, auroient avec plaisir concouru avec nous à la ruine de celui des Anglois, & cela avec d'autant plus de certitude, que la mort prochaine du Roi d'Angleterre Guillaume, que l'on voioit

comme sûre, & qui arriva presque dans ce tems là, auroit vrai-semblablement desuni ces deux Puissances maritimes, dont les jalousies pour le commerce & la puissance de la mer, seront éternelles.

Loin de prendre toutes ces mesures avec les Hollandois, il leur parut avec de la vrai-semblance, que nous en prenions contr'eux. Voici quelle fut la conduite des deux Couronnes à leur égard.

Par un article du Traité de Riswick, les Hollandois, sous le nom d'une Barriere pour la tranquillité de leur propre Etat, étoient en possession de la garde des Places Espagnoles les plus voisines des frontières de la France. Ils avoient vingt-deux ou vingt-trois Bataillons dans ces Places & quelque Cavalerie. On leur manda au nom du Roi Philippe V. de retirer leurs Troupes de ces Places, comme ne craignant plus qu'elles fussent trop facilement conquises par les armes de la France. Ainsi on leur ôtoit cette Barriere, stipulée par le Traité de Riswick pour leur sûreté, sans leur en offrir une

une plus voisine de leur Etat, pour leur ôter tout prétexte de crainte.

Il me paroît qu'il auroit été d'une politique circonspecte, de s'assurer de ces Troupes après leur sortie des Places Espagnoles, au moins jusqu'à ce que par un Traité avec les Hollandois, on eût pû être sûr de les avoir rassurés pour leur Etat & leur commerce.

Les deux Electeurs de la Maison de Baviere & le Duc de Volfembutel étoient dans les intérêts des deux Couronnes. On les fit armer, & on introduisit dans toutes les Places de l'Electeur de Cologne, des Troupes sous le nom de Troupes du Cercle de Bourgogne, qui depuis longtems ne fournissoit plus de contingent à l'Empire.

Cette nouvelle démarche, avant que d'avoir pris aucune mesure avec les Hollandois, ne leur fit que trop sentir que nous les entourions du côté du Rhin, comme ils l'étoient du côté du Brabant & de la Meuse, ce qui les engagea à se lier absolument avec l'Empereur & les Anglois.

A l'égard de la conduite des deux Couronnes envers les Anglois, je n'y ferai pas la même attention que celle que je viens de faire. Cette nation eſt ennemie de la France par une inclination naturelle, & par ſes anciennes & chimériques prétentions.

Dans cette conjoncture il ne paroiſſoit pas ſi indiſpenſablement néceſſaire de prendre des meſures avec les Anglois. Il auroit pû ſuffire de traiter avec les Hollandois, même à leur excluſion, quoique le Roi Guillaume tint ces deux Puiſſances étroitement unies.

Pourvû que les Hollandois fuſſent déſintéreſſés dans cette affaire, il n'y avoit rien à craindre des Anglois. Quelque Traité qu'ils euſſent pû faire avec l'Empereur, ils ne pouvoient ſans les Ports des Hollandois, & ſans leur conſentement, débarquer des Troupes de ce côté du continent, pour aider l'Empereur à faire la conquête des Païs-Bas Eſpagnols.

Ils ne pouvoient non plus malgré la France & la Hollande, tenir la

mer contre nous, ni porter des Troupes en Espagne en assez grand nombre, pour mettre le parti Autrichien en état d'éclater. Ils ne pouvoient faire passer des flottes dans la Méditerranée, pour agir contre les Etats de la Monarchie d'Espagne en Italie, pour les intérêts de l'Empereur, parce qu'ils n'auroient eu aucun Port sur la côte de l'Europe.

Ainsi il suffisoit aux deux Couronnes d'être sûres que les Hollandois seroient tranquilles, parce qu'ils auroient eu sujet de l'être, pour n'avoir rien à craindre de l'Angleterre, malgré ses mauvaises intentions, son chagrin sur l'affaire du Traité de partage, & ses craintes pour son commerce.

Toutes les fautes que je viens de remarquer, ont été faites par les deux Couronnes avant l'union des forces des Puissances liguées, & leurs actions pour l'offensive.

Ces fautes furent faites contre les régles d'une politique prévoïante, qui va à empêcher une Ligue trop puissante de commencer à entrer en action par l'offensive.

Il reſtoit encore un moïen ſûr pour ſe parer des effets de cette Guerre offenſive qu'on ſe préparoit à leur faire, en ne ſe réduiſant pas d'abord ſoi-même à la défenſive, & en agiſſant offenſivement, & avec vivacité, contre les Puiſſances, qu'on auroit vûës ſe préparer les premieres à la Guerre, & lever des Troupes.

Je paſſe donc à préſent aux fautes qui furent faites en Italie, à l'ouverture de la Guerre, contre les maximes qui font le ſujet de mes réflexions.

L'Empereur prétendoit avoir deux droits ſur les Etats de la Monarchie d'Eſpagne en Italie : le premier étoit ſon droit général ſur la ſucceſſion entiére d'Eſpagne, comme Prince de la Maiſon d'Autriche : le ſecond, ſon droit comme Empereur de pouvoir inveſtir du Duché de Milan comme Fief de l'Empire.

Il falloit donc pour empêcher ce Prince de faire valoir ſes droits, empêcher que ſon Armée n'entrât en Italie. Il en aſſembloit une ſous le commandement de M. le Prince

Eugene. On ne voulut pas dans ce tems, que ce Général fût troublé par M. l'Electeur de Baviere, qui étoit dans les intérêts des deux Couronnes, & qui avoit déja un corps considérable de Troupes, & l'on voulut que cet Electeur laissât paisiblement assembler l'Armée de l'Empereur dans le Tirol.

Pour que cette Armée pût porter la guerre dans le Milanès, il falloit qu'après avoir débouché des montagnes dans le Trentin, elle traversât une grande partie de l'Etat de la République de Venise.

Les deux Couronnes se contentérent d'un Traité de neutralité avec cette République, qui ne vouloit pas s'opposer à aucune des deux Puissances; mais les effets de cette neutralité n'étoient qu'apparens pour les deux Couronnes, & les assistances réelles étoient pour l'Empereur, avec qui les Vénitiens, par rapport aux intérêts communs contre les Turcs, garderont toûjours de grandes mesures.

L'on voulut donc que M. le Maréchal de Catinat, qui commandoit

l'Armée des deux Couronnes, la fit vivre sur un petit coin de l'Etat de Venise, en païant jusqu'au bois & à la paille, pendant que ces mêmes Vénitiens, seulement pour la forme, se contentoient des billets des Commissaires de l'Empereur pour ce que ses Troupes prenoient dans leur Etat, au lieu qu'ils vouloient de l'argent comptant des deux Couronnes; & notre Général vit entrer l'Armée de l'Empereur dans les plaines de Véronne sans s'y opposer, & lui laissa commencer les premieres hostilités.

Il est certain que si dans cette conjoncture essentielle, pour prévenir la Guerre d'Italie, les deux Rois avoient de gré ou de force obtenu Véronne de la République, ou au moins des lieux sûrs pour placer les magasins sur l'Adige, & au-delà de cette riviére, & que l'Armée portée au-delà de l'Adige se fût opposée à celle de l'Empereur au débouché des montagnes du Tirol, il auroit été impossible à l'Empereur de faire entrer son Armée en Italie.

On négligea cette précaution, &

celle de s'aſſurer des communications avec M. l'Electeur de Baviere & M. le Duc de Volfembutel ; ce qui auroit été facile pendant que nous étions les maîtres des Places du bas-Rhin, de l'Electorat de Cologne, & que nous le pouvions faire ſur le haut-Rhin par Huningue & Strasbourg. De ſorte que M. l'Electeur de Brandebourg & la Maiſon d'Hanover accablérent M. le Duc de Volfembutel, qui avoit levé à nos dépens un Corps de plus de douze mille hommes, leſquels même pour la plus grande partie paſſérent au ſervice des Alliés ; après quoi ces deux Princes s'approchérent vers le bas-Rhin, où l'on fit encore la faute de ne point aſſez ſoûtenir les Places de l'Electorat de Cologne.

On laiſſa auſſi M. l'Electeur de Baviere dans l'inaction, pendant que l'Empereur, par ſon crédit à la Diéte & dans l'Empire, travailloit paiſiblement à la ruine de ce Prince. Après avoir fait paroître notre Armée aux portes de Nimégue, on s'en éloigna ſans raiſon ; on perdit Kaizervert & les autres Places de

l'Electorat de Cologne, & enfuite la Gueldre, les Places Efpagnoles de la Meufe, Limbourg & Liége.

Je ne parle ici de ces pertes que parce qu'elles ont été les fuites indifpenfables de nos fautes, faites contre les régles à obferver, quand on veut par choix foûtenir une Guerre défenfive. Tous les autres malheurs qui ont fuivi ceux-ci, & qui ont plus de rapport à la difpofition particuliere, qu'à la générale, trouveront leur place dans mes réflexions fur les différentes opérations de la Guerre.

Je pafferai à préfent à la troifiéme efpece de Guerre, qui eft celle qui fe fait entre Puiffances égales.

Je dis qu'elle réfide entiérement dans la capacité du Général qui en eft chargé, & dans la fupériorité de fon génie fur celui du Général qui lui eft oppofé, afin de fe procurer les occafions de changer la conftitution de cette Guerre, & d'en faire dans la fuite une offenfive. Pour prouver la vérité de cette maxime, je rapporterai ici quelques exemples de faits arrivés de mon tems, mê-

me entre des Généraux habiles, qui ont changé la constitution d'une Guerre sans action décisive.

En l'année 1673. le Maréchal de Turenne étoit sur le Tauber avec l'Armée du Roi, pour empêcher que M. de Montecuculli avec l'Armée de l'Empereur ne pût s'approcher du bas-Rhin, & se joindre aux Espagnols & aux Hollandois.

L'Armée du Roi tiroit son pain de Wirtzbourg, par un Traité fait avec M. l'Evêque de Wirtzbourg, qui portoit que ce Prince laisseroit cuire librement le pain dans sa Ville, & ne souffriroit pas que M. de Montecuculli y fît entrer des Troupes pour troubler nos Convois. Sur la foi de ce Traité le Maréchal de Turenne négligea d'envoïer des escortes assez fortes, pour recevoir nos Caissons à la sortie de la Ville, & les conduire sûrement à l'Armée.

M. de Montecuculli, qui n'osoit s'avancer vers le bas-Rhin, tant que M. de Turenne seroit au milieu de la Franconie, agit si efficacement auprès de M. de Wirtzbourg, que ce Prince manquant à son Traité

avec M. de Turenne, laiſſa paſſer des Troupes de l'Empereur au travers de ſa Ville, immediatement après la ſortie de nos Caiſſons, dont la foible eſcorte fut battuë, & le convoi de pain enlevé.

L'Armée du Roi ſe trouvant donc tout-à-coup ſans pain & ſans farines, plus proches que celles qui étoient dans Philisbourg, M. de Turenne fut contraint de la ramener ſur le champ à portée de tirer ſon pain de cette Place ; & M. de Montecuculli débarraſſé de M. de Turenne, ſans crainte qu'il pût ſe maintenir dans le fond de la Franconie, ni le ſuivre de près faute de ſubſiſtance, marcha au bas-Rhin, & fit faire le Siége de Bonn à M. le Prince d'Orange.

Cet événement ſeul qui changea la conſtitution de la Guerre en Allemagne, obligea dans la ſuite le Roi d'abandonner ſes Places de Hollande, & donna le moïen à l'Armée de l'Empereur de prendre ſes quartiers d'Hyver entre le Rhin & la Meuſe, & de ſe joindre la Campagne ſuivante de 1674. aux

Armées d'Eſpagne & de Hollande, qui, par ce renfort conſidérable, crurent avoir changé la conſtitution de la Guerre, & être en état de la faire offenſive de leur part contre la France.

En effet, quoiqu'au commencement de l'année 1674. le Roi ſe fût rendu maître de la Franche-Comté, la Guerre en Flandres auroit été défenſive de notre part, par la jonction des Troupes de l'Empereur à celles des Eſpagnols & des Hollandois, ſi M. le Prince n'avoit fait changer la nature de cette Guerre, en battant l'Armée ennemie à Seneff.

Le bon ſuccès de cet événement fut abſolument dû à la préſomption des Ennemis, qui crurent par leur ſupériorité pouvoir impunément prêter le flanc à l'Armée de M. le Prince, en décampant de Seneff, & à la capacité de M. le Prince, qui ſçut ſe mettre en diſpoſition de profiter de la témerité de ce mouvement.

Au commencement de cette même année, M. de Turenne avoit

battu un Corps de Troupes à Sintzheim *. Dans la ſuite il avoit donné la Bataille d'Einsheim *, dont le ſuccès quoiqu'il n'eût pas été tout-à-fait déciſif, n'avoit pas laiſſé d'être avantageux.

Cependant malgré ces avantages, la Guerre d'Allemagne, qui pendant le cours de cette Campagne avoit toujours été de l'eſpéce de celle qui ſe fait entre Puiſſances égales, alloit devenir entiérement défenſive de notre part, par la jonction aux Ennemis d'un grand nombre de Troupes, qui leur étoient venuës de l'Allemagne, & par la néceſſité où s'étoit trouvé M. le Maréchal de Turenne, de leur abandonner tout le plat Païs d'Alſace, & de ſe retirer dans la Lorraine Allemande, ſi ce grand Général, après avoir pendant quelque tems laiſſé rétablir ſon Armée dans de bons quartiers, & avoir donné le tems d'arriver au ſecours qui lui fut envoïé de Flandres, après la fin de la Campagne en ce Païs-là, ne s'étoit, par une marche qu'il

ſçut cacher aux Ennemis, porté dans les premiers jours de Janvier de l'année 1675. au milieu des quartiers d'Hyver que l'Armée ennemie avoit pris dans la haute-Alſace. Il en enleva pluſieurs, battit ceux qui s'étoient raſſemblés auprès de Mulhauſen & de Colmar ; & par ces heureux événemens, força l'Armée ennemie encore fort ſupérieure à la ſienne, à repaſſer le Rhin pour ſe mettre en ſûreté dans des quartiers d'Hyver fort éloignés de nous.

En l'année 1675. la Guerre en Allemagne avoit commencé par l'offenſive de notre part. * Au moins nos mouvemens répondoient-ils à cette eſpéce de Guerre *. La mort ſeule de M. de Turenne alloit faire changer l'offenſive en défenſive, ſi M de Montecuculli avoit pû battre l'Armée du Roi à Altenheim ; mais cette journée n'aïant rien décidé, & l'Armée du Roi aïant repaſſé paiſiblement le Rhin, pendant que M, de Montecuculli étoit allé repaſſer ce Fleuve ſur le Pont de Stras-

bourg, M. le Maréchal de Duras, qui étoit venu prendre le commandement de l'Armée, la porta avec diligence à la hauteur de Schleſtat, où il campa la droite à cette Ville, & la gauche à la montagne au Bourg de Chaſtenai, pour prévenir M. de Montecuculli qui y marchoit après avoir paſſé à Strasbourg. De ſorte que M. le Prince étant arrivé de Flandres, & s'étant maintenu dans ce poſte, la Guerre pour le reſte de la Campagne, reprit la nature de celle qui ſe fait entre Puiſſances égales, & même avec tant d'égalité, que M. de Montecuculli aïant formé le Siége de Haguenau, fut obligé de le lever, parce que M. le Prince marcha à lui pour le combattre.

Pendant cette année & les autres ſuivantes jusqu'à la Paix de Nimégue, la Guerre commençoit toujours en Flandres par l'offenſive, & la priſe de quelques-unes des Places des Eſpagnols; après quoi elle ſe tournoit en Guerre entre Puiſſances égales. On ne s'appliquoit qu'à conſerver ce que l'on

avoit acquis, & l'on ne ſe commettoit à aucun événement capable de faire changer la conſtitution de la Guerre, de l'eſpéce dont elle avoit été projettée, ſans ſe laiſſer réduire à la défenſive ; ce qui eſt capital à éviter.

Dans cette même année 1675, le mépris que M. le Maréchal de Créqui eut pour une Armée composée des Troupes de la Maiſon d'Hanover, & de celles de quelques autres Princes, le fit battre à Conzarbrick, & cauſa enſuite la perte de Tréves.

Les Ennemis n'avoient pas projetté de faire contre la France de ce côté-là une Guerre offenſive, qui eût des ſuccès conſidérables, quoiqu'ils fuſſent ſupérieurs en nombre de Troupes. Ils ne ſongeoient qu'à éloigner M. le Maréchal de Créqui de Treves, & ſe ſeroient crûs bien-heureux d'en pouvoir former le Siége, ſans crainte d'y être troublés.

M. le Maréchal de Créqui ſe négligea ſur les attentions raiſonnables à prendre, lorſqu'on ſe trou-

ve près d'une Armée ennemie supérieure. Il crut que la bonté de ses Troupes suppléroit à leur nombre; il fut battu, & par sa faute changea la constitution de cette Guerre, qui étoit & devoit être de la troisiéme espéce, & la rendit toute offensive de la part des Ennemis, qui ne s'en prévalurent pourtant, que pour reprendre Tréves, où M. le Maréchal de Créqui s'étoit jetté après la perte de la Bataille.

Ce fut cet événement, qui en l'année 1677. donna occasion à M. le Duc de Lorraine de former le projet de sa Campagne, comme je le dirai dans la suite.

En l'année 1676. les Ennemis fort supérieurs en Allemagne, commencérent la Campagne par l'offensive, & cherchérent les moïens de faire abandonner l'Alsace à M. de Luxembourg, qui commandoit l'Armée du Roi.

Ce Général en se plaçant à Saint Jean des Choux près de Saverne, se procura la facilité d'être joint par un secours que le Roi lui envoïoit de Flandres, après la prise de Condé & de

de Bouchain. Il auroit même pû dans la ſuite empêcher M. le Duc de Lorraine, qui commandoit l'Armée de l'Empereur, de prendre Philisbourg dont il forma le Siége, aprés avoir inutilement tenté de combattre M. de Luxembourg avant la jonction du ſecours qui lui venoit de Flandres. M. de Luxembourg même auroit pû prendre Strasbourg pendant que M. de Lorraine étoit attaché à Philisbourg, ou auroit pû le forcer d'abandonner ſon Siége pour venir au ſecours de Strasbourg.

Mais la politique du Cabinet l'emporta ſur tous les moïens, que ce Général propoſa pour éviter la perte de Philisbourg; de ſorte que dans cette année la Guerre d'Allemagne n'y fut point maintenuë, dans cette troiſiéme eſpéce dont je parle à préſent, & fut offenſive de la part de nos Ennemis: en quoi M. de Luxembourg ne peut être blâmé, puiſqu'il fut continuellement gêné par les Ordres de la Cour différens de ſes vûës.

La priſe de Tréves en 1675. & celle de Philisbourg en 1676. firent

concevoir à M. le Duc de Lorraine le projet d'une forte offensive contre la France.

Il projetta donc de se servir de Tréves & de Luxembourg, pour rentrer dans ses Etats par le côté de la Saare ou de la Meuse. Il vouloit se servir de Philisbourg & de Lauterbourg, pour entrer dans la haute-Alsace. Il avoit destiné pour cela un Corps de Troupes sous le commandement de M. le Duc de de Saxe-Eisenac, & il comptoit que le pont de Strasbourg lui seroit livré par la Régence de cette Ville Impériale, quand il en auroit besoin.

A tous ces grands moïens pour faciliter le projet d'une Guerre offensive, se joignit celui d'une puissante Armée. M. le Duc de Lorraine assembla donc son Armée principale auprès de Tréves, & fit passer presque en même tems le Rhin au Corps avec lequel M. d'Eisenac devoit entrer en Alsace.

M. le Maréchal de Créqui qui commandoit l'Armée du Roi en Allemagne, devenu plus circonspect par son malheur de Conzarbrick, se

trouva opposé à M. le Duc de Lorraine, & ce fut M. de Montclar, qui fut destiné pour s'opposer en Alsace à M. d'Eisenac.

On doit croire que M. le Duc de Lorraine espéroit une révolution en sa faveur des Lorrains ses Sujets, lorsqu'ils verroient leur Prince si près de la frontiére à la tête d'une puissante Armée; mais cela n'arriva pas, soit parce que l'on fut fort attentif à prévenir un soulevement, soit que ces Peuples attendissent que leur Prince eût au moins campé sur ses terres, pour lui faire paroître leur affection.

M. le Duc de Lorraine aïant passé la Saare avec toute son Armée, vint camper jusqu'auprès de Metz; mais M. le Maréchal de Créqui sçut lui rendre ses subsistances si difficiles par l'usage qu'il fit de Thionville, le serra tellement dans ses fourages par celui que de petits partis faisoient des avantages du païs couvert de bois, & se campa toujours si avantageusement près de M. de Lorraine, que ce Prince après avoir inutilement tenté le côté de la Saa-

re, fut forcé d'abandonner cette premiere partie de son projet, pour aller tâcher à entrer en France par le côté de la Meuse. Il y marcha jusques vis-à-vis de Mouson, toujours si sagement côtoïé par M. le Maréchal de Créqui, qu'il ne lui fut jamais possible d'entreprendre ni sur notre frontiére, ni sur l'Armée.

La Campagne s'écoula presque toute entiére dans ces mouvemens, qui ne produisirent à nos ennemis qu'une grande perte d'hommes, & un grand dépérissement des chevaux de leur Cavalerie, & de leurs équipages.

L'Armée ennemie dans cet état songea à marcher en Alsace pour y finir la Campagne : mais comme elle avoit un chemin beaucoup plus long à faire pour rentrer dans cette Province, que celui qu'il falloit à celle du Roi, celle-ci y arriva plûtôt que celle de M. le Duc de Lorraine, qui eut le chagrin en y entrant, d'apprendre que le Corps de Troupes de M. d'Eisenac s'étant tenu un peu trop de tems sur la Kintze, avoit été obligé pour éviter sa

perte entiére, de se sauver dans une Isle du Rhin par le Fort de Kell, d'où cette Armée n'étoit sortie que par un Passeport, que M. le Maréchal de Créqui lui donna pour se retirer en Allemagne par Philisbourg.

Par tout le récit que je viens de faire, l'on voit que cette Campagne a commencé par l'offensive de la part de nos Ennemis, & que la capacité & la bonne conduite de M. le Maréchal de Créqui ont bien promptement fait changer cette offensive en Guerre entre Puissances égales; & qu'enfin l'attention continuelle du Maréchal à se procurer la supériorité sur son Ennemi, la lui acquit si pleinement à la fin de cette Campagne, que M. le Duc de Lorraine par le mauvais état de son Armée, aïant été obligé de la séparer avant que celle du Roi le fût, notre Général, qui fort secretement s'étoit préparé au Siége de Fribourg, eut le tems de prendre cette Place, avant que M. de Lorraine pût seulement rassembler une partie de sa Cavalerie, pour marcher au secours de cette Ville.

Au commencement de 1678. la Guerre de Flandres avoit à ſon ordinaire commencé par des Siéges d'avant ſaiſon.

Après la priſe de Gand & d'Ypres, le Roi avoit laiſſé à M. le Maréchal de Luxembourg le commandement de ſon Armée, avec ordre d'empêcher que M. le Prince d'Orange ne fît lever le blocus de Mons, dont M. de Montal étoit chargé, & d'obſerver ſeulement l'Armée ennemie ſans ſe commettre; ce que ce Général exécuta juſqu'à ce que M. le Prince d'Orange de concert avec les Eſpagnols chagrins de ce que la Paix venoit d'être ſignée à Nimégue entre la France & la Hollande, vint attaquer l'Armée du Roi, qui étoit campée ſur la bruïére de Caſteau, voulant bien ignorer que cette Paix fût ſignée.

Le ruiſſeau de Saint Denys ſéparoit les deux Armées; ainſi il étoit impoſſible qu'elles en vinſſent à une action déciſive. Cependant ce Prince fit attaquer les Troupes du Roi par l'Abbaïe de Saint Denys & par Caſteau.

Le combat fut ſanglant & ſi long, que M. le Prince d'Orange voïant que cette action, entrepriſe ſans apparence d'y réuſſir, & ſeulement pour plaire aux Eſpagnols, ne pouvoit troubler une Paix ſignée, ſe détermina ſur le minuit d'envoïer dire à M. de Luxembourg, qu'il venoit de recevoir l'avis de la ſignature de la Paix.

* Je ne rapporte ici ce fait, dont le détail trouvera ſa place ailleurs, que pour faire voir en quel danger un Prince ſe met, quand il confie le commandement de ſon Armée à un Général ſuſceptible de ſes intérêts particuliers par préférence à ceux de ſon Maître. Mon deſſein eſt de faire connoître, que lorſque l'on veut ſe procurer un événement, qui change la conſtitution d'une Guerre, il faut que ce ſoit avec aſſez de prudence & de capacité, pour pouvoir s'aſſurer de réuſſir dans ce projet; ſans cela la condition du Général, qui n'a pas eu un ſuccès heureux, devient beaucoup plus mauvaiſe & difficile dans la ſuite de la Guerre, tant par la perte qu'il a faite dans

cette action trop peu judicieusement entreprise, que par la supériorité entiére qu'il donne au Général qui lui est opposé, & qui a connu qu'il agit avec imprudence dans les occasions, qui peuvent porter à une décision.*

Au commencement de 1689. le Roi se trouvoit le Maître du cours du Rhin, depuis Huningue jusqu'à Rhimberg, à la réserve de Coblentz & de Cologne.

M. le Maréchal de Duras commandoit en Allemagne, & M. le Maréchal d'Humieres en Flandres. M. le Duc de Lorraine étoit opposé à M. de Duras, & M. de Waldec à M. d'Humieres.

Les Troupes des Ennemis étoient fort supérieures à celles du Roi en qualité de Troupes, parce que presque toute notre Cavalerie étoit nouvelle. Ainsi le Roi résolut de se tenir pour cette Campagne sur la défensive par tout, afin de donner le tems aux nouvelles Levées de se former, & de s'accoûtumer à être ensemble.

Le Roi n'avoit point de Corps d'Armée

d'Armée de ſes Troupes dans l'Electorat de Cologne, où il n'y avoit que celles qui avoient été levées par le Cardinal de Furſtemberg, qui furent aiſément diſſipées, tant par les Lettres évocatoires de l'Empereur, que par leur mauvaiſe diſpoſition.

Nous avions ſeulement une bonne garniſon dans Bonn, où M. d'Asfeld commandoit. M. l'Electeur de Brandebourg qui avoit diſſipé les Troupes de M. le Cardinal de Furſtemberg, qui étoient dans la Weſtphalie & dans l'Electorat de Cologne de l'autre côté du Rhin, forma une puiſſante Armée, tant de ſes Troupes, que de celles des Princes de la baſſe-Allemagne, & aſſembla tout ce qui lui étoit néceſſaire pour un grand Siége, qui ne pouvoit être que celui de Bonn, qu'on ſe contenta de pourvoir d'une bonne garniſon avec trop peu de munitions de guerre & de bouche.

Voilà quel étoit de la part du Roi le projet de défenſive pour cette Campagne. Dans les régles d'une Guerre défenſive judicieuſement

exécutée par le Général qui en eſt chargé, il ſembloit que le Rhin étoit une aſſez bonne barriére, pour empêcher M. de Lorraine de paſſer ce fleuve devant notre Armée commandée par M. de Duras, & l'empêcher de faire le Siége de Maïence ; ſeule entrepriſe raiſonnable à former par M. de Lorraine, pour pouvoir porter la Guerre en deçà du Rhin, & faire ſubſiſter l'Armée de l'Empereur.

Cependant M. de Duras éloigna trop ſon Armée, pour pouvoir empêcher M. de Lorraine de paſſer le Rhin ſans oppoſition, & lui laiſſa paiſiblement former le Siége de Maïence, Place plûtôt mauvaiſe que bonne, que le Marquis d'Uxelles qui y commandoit, ne laiſſa pas de défendre avec beaucoup de capacité, juſqu'à ce qu'il fut forcé de la rendre manque de munitions de guerre.

Après cette expédition, M. de Lorraine avec une grande partie de ſon Infanterie deſcendit le Rhin, & vint aider M. de Brandebourg à prendre Bonn. Ainſi cette Campa-

gne d'une défensive mal exécutée, coûta au Roi tout le Rhin, depuis Philisbourg jusqu'à Rhimberg, & établit la Guerre dans le Palatinat.

L'on me dira peut-être pour excuser M. de Duras, que l'Armée de l'Empereur étoit composée d'un puissant Corps de Cavalerie vieille & fort aguerrie, puisqu'elle venoit pour la plûpart de Hongrie, & que presque toute la Cavalerie du Roi étoit nouvelle, qu'ainsi il n'eût pas été prudent à M. de Duras de la commettre contre cette bonne Cavalerie.

Cela est vrai, & je ne blâmerois pas M. de Duras, si M. de Lorraine n'avoit pas eu le Rhin à passer pour s'attacher à Maïence, qui est en deça de ce fleuve.

Mais ce n'est pas la supériorité en Cavalerie, qui met un Général en état de faire un pont sur une riviére comme le Rhin, & qui facilite le débouché d'une Armée.

Ainsi si M. de Duras, qui n'avoit aucune autre entreprise à craindre que celle du Siége de Maïence, s'étoit placé plus près du

U. Veritas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Rhin qu'il ne le fit, n'eſt-il pas aiſé de penſer qu'il auroit pû facilement forcer M. de Lorraine à aller paſſer le Rhin à Coblentz, s'il s'étoit fait un capital de paſſer ce fleuve; auquel cas la Guerre n'auroit pû être portée dès cette année juſqu'aux portes de Landau, ni être ſoutenuë par M. de Lorraine ſans Maïence, parce qu'il auroit toujours été trop loin de ſes Vivres.

M. le Maréchal d'Humieres ne ſe conduiſit pas mieux en Flandres, où il reçut aſſez mal-à-propos un échec à Walcourt.

De maniére qu'après la perte de de Maïence, le Roi donna à M. le Maréchal de Lorges le commandement de ſon Armée d'Allemagne, & au commencement de l'année 1690. celui de l'Armée de Flandres à M. de Luxembourg.

Dans cette année 1690. M. le Maréchal de Luxembourg fit bien voir, qu'un habile Général peut trouver les moïens de changer la conſtitution d'une Guerre.

Celle qu'on s'étoit propoſé de faire cette Campagne en Flandres,

étoit de la troisiéme espéce d'entre Puissances égales, dans laquelle les Généraux doivent s'appliquer à se procurer des avantages qui changent la nature de cette Guerre. Ce fut à quoi M. de Luxembourg pensa avec application.

M. de Waldeck lui étoit supérieur, parce que la Cour vouloit que M. de Boufiers avec un Corps de Troupes veillât avec attention aux entreprises de nos Ennemis contre les Places de la basse-Meuse. Ainsi quoique M. de Boufiers fût aux ordres de M. de Luxembourg, ce Général ne pouvoit pourtant se servir du Corps que commandoit M. de Boufiers, qu'autant qu'il ne perdroit pas de vûë la protection des Places de la basse-Meuse.

M. de Waldeck après plusieurs mouvemens aude-là de la Sambre, dans lesquels M. de Luxembourg l'observoit toujours de près en deçà de cette riviére, vint enfin se camper à Fleurus.

Ce fut ce tems que M. de Luxembourg, toujours attentif à se procurer un avantage qui changeât la con-

ſtitution de la Guerre, ſçut ſi bien prendre, qu'il parvint à ce qu'il ſouhaitoit. Il ſe plaça pour cela vis-à-vis de l'Armée de M. de Waldeck, en un lieu où la Sambre avoit des gués pour la Cavalerie, & fit faire aux Troupes de M. de Bouflers une marche aſſez vive, pour en être joint avant que M. de Waldeck ſçût qu'elles euſſent marché.

Pour couvrir mieux à l'Ennemi la jonction de ce Corps, la veille de la Bataille il fit paſſer un Corps de Cavalerie aude-là de la Sambre, pour amuſer M. de Waldeck par un petit combat, & lui cacher le paſſage de toute ſon Armée; après quoi il le combattit avec un ſuccès ſi heureux, que la ſupériorité de l'Armée du Roi ſe trouva établie pour tout le reſte de la Campagne, ſur celle de ſes Ennemis.

Exemple remarquable, qui prouve que dans une Guerre entre Puiſſances égales, un Général habile & d'un génie ſupérieur à celui de ſon Ennemi, peut ſans ſe commettre au caprice de la fortune, & par ſa capacité ſeule, trouver les moïens de

changer la conſtitution embarraſſante de cette Guerre en une offenſive de ſa part.

Dans cette même année 1690. je trouve en Piémont un exemple tout contraire à celui que je viens de rapporter, puiſque je ferai voir que la Guerre qui commença cette année contre M. le Duc de Savoïe, devoit d'abord être offenſive de notre part; que cependant dès ſon commencement elle ſe tourna en Guerre entre Puiſſances égales; que l'événement de la Bataille de Staffarde lui fit reprendre ſa premiere nature, qui devoit être celle de l'offenſive; qu'enſuite ſans aucune raiſon elle revint à ſe faire entre Puiſſances égales; & qu'enfin la Campagne ſe termina par l'offenſive de notre part. Ainſi l'on voit que la Guerre en Piémont y a changé quatre fois d'eſpéce. Voici comment la Guerre a été conduite dans ce Païs-là dans l'année 1690.

J'ai dit ailleurs que dans le tems que M. de Savoïe paroiſſoit agir de concert avec les Généraux de l'Armée du Roi dans la Guerre contre les Barbets, ce Prince prenoit des

mesures avec les Ennemis du Roi, & que ce fut lui qui déclara le premier la Guerre.

Cependant il n'étoit pas prêt à la soûtenir ; ses Troupes n'étoient pas ensemble ; les Espagnols n'osoient quitter le Milanès pour entrer en Piémont, en laissant Cazal derriére eux, & les Allemans n'y pouvoient arriver de trois mois.

Presque toute l'Infanterie, dont le Roi vouloit composer son Armée de Piémont, avoit passé les Alpes ; une partie de la Cavalerie avoit aussi passé les monts ; le reste avec les équipages d'Artillerie & de Vivres étoit à portée de passer.

Dans cette situation, il est certain que si ce qui étoit déja passé au-delà des Alpes, s'étoit campé près de Turin, rien ne pouvoit empêcher que le reste ne joignît ; & il auroit été impossible à M. de Savoïe de se faire joindre près de sa Capitale pour sa conservation, par les Troupes séparées qui étoient en Savoïe, dans le Comté de Nice, & dans les autres extrémités de ses Etats.

Par ce récit il est aisé de compren-

dre que ſi M. de Catinat, dont une partie de l'Armée s'étoit aſſemblée à Veillane dans la Vallée de Suze, avoit marché ſur la plaine de Millefleurs, & que l'autre partie qui étoit près de Pignerol l'y eût joint le même jour, il auroit été impoſſible à M. de Savoïe, qui étoit alors dans Turin ſeulement avec deux Bataillons de ſes Gardes, d'y être joint par le reſte de ſes Troupes ſéparées, comme je l'ai dit.

Ainſi l'on auroit pû commencer la Guerre en Piémont par le Siége de Turin, & même dès ce premier tems, forcer M. le Duc de Savoïe d'accepter des conditions de Paix, telles que l'on auroit voulu les lui impoſer.

Au lieu de prendre ce parti, M. de Catinat en ſortant de la vallée de Suze avec la partie de ſon Armée qui y étoit, parut ſeulement une nuit ſur la plaine de Millefleurs, & dès le lendemain vint près de Pignerol joindre le reſte de ſon Armée qui y étoit.

Par ce mouvement en arriére, il donna à M. de Savoïe le tems de

mettre ensemble son Infanterie séparée, & aux Troupes Espagnoles la facilité de sortir du Milanès, & de venir au-devant de l'orage qu'ils avoient cru destiné à fondre sur eux.

Ainsi cette premiere faute faite dans la maniére de s'assembler à l'ouverture d'une Guerre, en détermina absolument l'espéce. Elle devoit être offensive de nôtre part; elle se trouva de la nature de celle qui se fait entre Puissances égales.

La Guerre continua ainsi pendant trois mois, & l'Armée du Roi se seroit vûë forcée à sortir de la plaine de Piémont, par l'arrivée des Troupes que la Ligue envoïoit à M. de Savoïe, si par un évenement heureux, M. de Catinat ne s'étoit pas conservé l'égalité des forces, même après la jonction des secours d'Allemagne.

Pour bien comprendre cette vérité, il suffira de dire que M. de Catinat étoit campé à Brillant, & M. de Savoïe à Carignan, & qu'ainsi M. de Catinat ne pouvoit pas empêcher que les Allemans ne joignissent M. de Savoïe. Il étoit même

impoſſible d'attaquer ce Prince dans le poſte de Carignan, où il avoit retranché tout le front de ſon Camp.

Dans la néceſſité où l'Armée du Roi ſe trouvoit de combattre & de vaincre, pour ſe conſerver dans la ſuite de la Campagne au moins l'égalité avec l'Armée ennemie, après l'arivée des ſecours qu'elle attendoit d'Allemagne, M. de Catinat réſolut de faire marcher l'Armée du Roi à Saluſſes, qui eſt de l'autre côté du Pô, pour attirer M. de Savoïe à ſa ſuite. Cette marche ne pouvoit ſe faire qu'en prêtant le flanc à l'ennemi.

On ne laiſſa pas de hazarder ce mouvement, afin de tenter M. de Savoïe, & de l'engager à quitter ſon poſte de Carignan. Ce qu'il fit, comptant qu'en marchant de front dans le flanc de l'Armée du Roi, il la combattroit avec avantage à ſon paſſage du Pô, ou battroit ſon arriere-garde, ou tout au moins ſe camperoit avec avantage entre l'Armée du Roi & Pignerol, d'où l'on tiroit le pain.

Dès que l'avant-garde de l'Ar-

mée du Roi fut près de Saluſſes, M. de Catinat fit attaquer les hauteurs qui ſont autour de cette Ville, & qui étoient couvertes d'un grand nombre de Milices de ce Païs; il fit même tirer quelques volées de canon contre Saluſſes, afin d'engager par ce bruit M. de Savoïe à marcher pour tomber ſur notre arriére-garde.

Sur la fin du jour l'on ſçut que le Corps de Cavalerie, qui couvroit notre arriére-garde, étoit à vûe de l'Ennemi. On ſçut même par deux Déſerteurs que toute l'Armée ennemie ſuivoit; mais comme le jour étoit trop avancé pour pouvoir engager une affaire générale, M. de Catinat ſe ſervit du reſte du jour & de la nuit, pour faire revenir les Troupes qui avoient attaqué les hauteurs de Saluſſes, & mettre l'Armée en diſpoſition de combattre. Le lendemain à la pointe du jour, il apprit que l'Armée ennemie avoit paſſé la nuit dans la plaine de Staffarde. Il marcha à elle, la combattit, & remporta ſur elle une victoire complette.

Cet exemple fera connoître, qu'il

eſt bien dangereux de précipiter le tems d'une action, quand avec un peu de patience on peut raiſonnablement s'aſſurer de faire changer avec avantage la conſtitution de la Guerre, dans laquelle on ſe trouve engagé.

J'ai remarqué ci-deſſus que M. de Catinat, par la faute qu'il avoit faite dans la maniére d'aſſembler ſon Armée, avoit à l'ouverture de cette Guerre perdu l'avantage de la faire offenſive, & qu'elle étoit devenuë de l'eſpéce de celle qui ſe fait entre Puiſſances égales.

Auſſi par l'impatience que M. de Savoïe eut de combattre avant l'arrivée de ſes ſecours d'Allemagne, parce qu'il crut le pouvoir faire avec quelque avantage, dans la perſuaſion que nous ne nous ſerions pas ſervi du tems de la nuit pour nous mettre en diſpoſition de combattre le lendemain, ce Prince perdit tout l'avantage d'avoir tourné cette Guerre de défenſive de ſa part, en Guerre entre Puiſſances égales dès ſon commencement, & celui de nous faire une Guerre offenſive

après l'arrivée de ses secours.

Les avantages de cette victoire furent même si grands, que M. de Catinat auroit pû en profiter pour l'offensive beaucoup plus qu'il ne fit. Mais au moins l'arrivée des secours d'Allemagne ne put pas ôter à M. de Catinat la jouissance paisible de la plaine du Piémont au-delà du Pô, entre cette riviére & le Tanaro, où l'Armée du Roi subsista jusqu'à ce qu'elle jugea à propos de se retirer, pour finir cette Campagne par la prise de la Ville & du Château de Suze.

Je remarquerai ici que M. de Louvignies, qui commandoit les Troupes Espagnoles du Milanès qui avoient joint M. de Savoïe, fit tout ce qui lui fut possible pour détourner ce Prince de combattre, par les mêmes raisons que j'ai dites ; mais que M. de Savoïe, faute d'expérience à la Guerre, ne voulut pas écouter ce sage Capitaine & s'opiniâtra à combattre.

* Je passe à présent aux réflexions à faire sur la quatriéme espéce de Guerre, que j'ai dit être celle dans

laquelle un Prince s'engage pour ſecourir ſon Allié.

J'ai dit que cette eſpéce de Guerre ſe faiſoit de différentes maniéres, & ſous de différens prétextes; ou en exécution d'un Traité précédemment fait; ou en vertu d'un Traité qu'un Prince aura été forcé de faire par des motifs de jalouſie ou d'intérêt, contre une Puiſſance ambitieuſe; ou par les ſecours que l'on fournit à ſon Allié, & dont l'eſpéce aura été ſtipulée par le Traité, ſoit en Troupes, en argent, ou en munitions de Guerre ou de bouche; ou enfin par des diverſions contre la Puiſſance qui attaque, ou contre les Alliées de l'agreſſeur.

Pour examiner quelles ont été les Guerres de ſecours que j'ai vûës faire de mon tems, quelles en ont été les raiſons, & comment elles ont été terminées: je dirai que la premiere que j'ai vûë faire a été, lorſque le Roi envoïa aux Hollandois un Corps de Troupes auxiliaires, pour les ſervir contre l'Evêque de Munſter, qui les inquiétoit du côté de l'Oweriſſel.

On ne vouloit pas donner le tems à la Maiſon d'Autriche, ancienne ennemie de la France & des Hollandois, de prendre part à cette querelle. Ce fut là le motif du ſecours envoïé aux Hollandois nos Alliés, qui fit ſon effet en fort peu de tems, & obligea l'Evêque de Munſter à conclure promptement la Paix avec la Hollande.

Cette Guerre s'eſt donc faite en vertu des Traités d'Alliance précédens entre la France & la Hollande, & pour ôter promptement à l'Empereur l'occaſion d'y prendre part; ce qu'il auroit ſans doute voulu faire, afin d'avoir un prétexte ſpécieux d'approcher ſes Troupes des Païs-Bas Catholiques, ſans donner atteinte au Traité de Munſter.

Le ſecond envoi de Troupes auxiliaires que le Roi a fait a été lorſqu'il en prêta à M. l'Electeur de Maïence de Schonborn, pour réduire la Ville d'Erfort en Thuringe, qui eſt de l'Electorat de Maïence. La ſeule préſence de ces Troupes termina cette affaire à la ſatisfaction de cet Electeur. Ainſi cet envoi de Troupes

Troupes qui ne produisit pourtant point de Guerre, eut tout l'effet que ce Prince notre Allié en pouvoit desirer.

La troisiéme Guerre de secours qui suivit celle-ci, fut lorsque le Roi gratuitement, & à ses dépens, envoïa un Corps de Troupes considérable jusqu'en Hongrie, pour secourir l'Empereur Leopold puissamment attaqué par les Turcs.

Quoique le gain de la bataille de St. Godard, qui força les Turcs à faire la Paix peu de jours après, fût dûë à la valeur des Troupes du Roi, l'Empereur ne laissa pas de païer de beaucoup d'ingratitude ce service rendu dans une conjoncture aussi décisive pour lui, & ne voulut avoir aucune attention, ni à la simple subsistance de nos Troupes, pendant qu'elles agissoient pour son service, ni même pendant leur retour en France.

Cet exemple justifie ce que j'ai dit, qu'il falloit qu'un Prince lorsqu'il secourt son ami & son Allié, prit avec lui des mesures sûres, soit pour la conservation raisonnable,

la ſûreté, & la ſubſiſtance de ſes Troupes, ſoit pour les dedommagemens, ou les remplacemens en nature des autres eſpéces de ſecours, qu'il fournit à ſon Allié.

L'Empereur même affecta de regarder ce ſecours plûtôt comme un devoir à l'égard de l'Empire, à cauſe de l'Alſace occupée par le Roi, quoique détachée de l'Empire par le Traité de Munſter, que comme un ſecours purement gratuit.

Je puis même dire que ce ſecours fut donné trop généreuſement, & contre les maximes judicieuſes à ſuivre en pareil cas, à cauſe que l'on pouvoit en France s'attendre, que l'Empereur toûjours attaché à ſes grandes vûes donneroit à ce ſecours la raiſon d'un devoir dû à l'Empire, & non celle d'un ſecours gratuit.

La quatriéme Guerre de ſecours a été, lorſque le Roi envoïa encore gratuitement des Troupes en Candie aſſiégée par les Turcs ſur les Vénitiens.

Ce ſecours purement gratuit de

la part du Roi, avoit pour objet le maintien d'un Etat Chrétien, contre une Puissance ennemie du nom Chrétien; ce Prince n'avoit aucun intérêt particulier dans cette Guerre, que celui de sa gloire, & de secourir gratuitement les Vénitiens que le Turc opprimoit.

Les grands secours que l'Empereur, les Espagnols, & l'Electeur de Brandebourg donnérent aux Hollandois en l'année 1672. ont eû pour objet la jalousie de la grande puissance de la France, & dans la personne de l'Empereur l'intérêt de ne point laisser accabler la Hollande, parce qu'il jugeoit que sa ruine seroit suivie de celle des Païs-Bas Catholiques, appartenans à la Maison d'Autriche Espagnole. Ainsi cette Guerre de secours a eu pour objet les justes jalousies qui se prennent contre un Prince Conquérant, & a été entreprise avec raison, suivant les maximes de cette quatriéme espéce de Guerre.

Dans la Guerre présente qui est celle qui a commencé en 1701. les Puissances qui se sont liguées contre

les deux Couronnes, ont preſque toutes eû des vûes différentes.

L'Empereur y a un intérêt perſonnel de ſa Maiſon Allemande, dépoüillée de la ſucceſſion qu'elle prétend des Etats de la branche Eſpagnole.

L'Empire & ſes Princes, les Anglois, les Hollandois, & le Portugal, ſont auxiliaires de l'Empereur, & n'ont de véritable prétention ſur aucune des parties de la Monarchie d'Eſpagne.

Ainſi il eſt évident que cette Guerre auxiliaire de la part de toutes ces Puiſſances, n'a pour objet que la jalouſie qu'elles ont conçuë de la grandeur de la Maiſon de France, ſi on la laiſſoit réunir paiſiblement en la Perſonne de Philippe V. tous les Etats de la Monarchie d'Eſpagne.

Je finirai mes Réflexions ſur les différentes eſpéces de Guerres par les Civiles, qui en font la cinquiéme eſpéce.

Il y en a eu deux grandes en France dans le ſiécle paſſé, dont je ne parlerai point, parce qu'elles ont

été terminées, l'une avant ma naiſſance, l'autre dans mon enfance.

Celle que l'on a nommée la Guerre de la Rochelle, avoit pour origine l'ambition des Grands, fomentée par les Ennemis de l'Etat, & la foibleſſe du Gouvernement, & pour prétexte apparent, l'infraction de quelques articles du Traité de Paix pour la Religion, que l'on a nommé l'Edit de Nantes.

La ſeconde qu'on a appellé la Guerre des Princes, n'a point eu la Religion pour prétexte; mais les mécontentemens des Princes, qui ſe ſont cru mal traités dans un tems de Minorité par une Reine Régente, gouvernée par un Miniſtre qui étoit étranger.

Les autres mouvemens intérieurs que j'ai vûs de mon tems dans le Roïaume, ont plûtôt été des émeutes populaires, que des Guerres civiles, puiſqu'il ne s'eſt point montré de Chef accrédité. Elles ont été calmées en peu de tems, ou par la diligence qu'on y a apportée, avant qu'il ſe ſoit montré un Chef, ou par le châtiment des Peuples qui s'é-

toient mutinés, ou par la juste modération, ou suppression des impôts, qui avoient causé ces mouvemens.

Il faut pourtant excepter du nombre de ces mouvemens populaires celui des Cevennes, qui avoit la Religion pour prétexte. Il a duré longtems, quoique sans Chef, au moins apparent, parce qu'il a été fomenté par les Emissaires secrets de nos Ennemis, leur argent, & celui même qui a été secretement levé dans le Roïaume sur les gens de même croïance.

Ce mouvement n'a été appaisé que par des supplices, & la ruine de ce païs. Je puis même dire qu'il n'auroit pas été ni si considérable, ni d'une si longue durée, si ceux qui devoient travailler à le calmer par l'autorité qu'ils avoient dans cette Province, avoient préferé l'intérêt du Roi au leur particulier.

La Guerre civile en Angleterre, qui se termina par le parricide du Roi Charles I. décapité par une Sentence des Commissaires nommés par le Parlement de ce Roïaume; sous

prétexte des infractions des Loix faites par ce Prince, est un exemple, quoique d'une dureté criante, qui fait connoître, combien l'amour de la conservation des Loix, est puissant dans le cœur des Anglois.

La Guerre que les mécontens de Hongrie soûtiennent depuis près de quarante ans contre l'Empereur, qui est leur Roi, a pour origine le maintien des Priviléges de la Nation, ausquels l'Empereur a donné des atteintes continuelles.

Ce Prince qui est de la Maison d'Autriche, après avoir rendu la Couronne de Bohéme héréditaire dans sa Maison, au lieu qu'elle étoit élective, en a voulu faire autant de celle de Hongrie. Les Grands de ce Roïaume situé entre l'Allemagne & les Etats du Turc, qui même en possédoit plus de la moitié, se sont opposés à ce changement. L'Empereur en a gagné plusieurs par des bienfaits, & a cru pouvoir impunément accabler les autres. Ceux qui ont échappé au poison, aux meurtres & aux supplices ont pris les armes; ont eu recours à la protection

du Turc. Ils ont même contracté des Alliances avec les Puissances, qui étoient en guerre contre l'Empereur, & ont nommé entr'eux un Chef pour les commander, qui a été le Comte Tekely.

Le Chef avec des succès différens a cependant soûtenu la Guerre contre l'Empereur, ou seul, ou joint aux Turcs, jusqu'à ce qu'enfin il fut par eux abandonné par le Traité de Paix de Carlowitz, & contraint de chercher sa retraite dans les Etats du Turc.

Depuis quelques années l'Empereur sous prétexte de ses conquêtes sur les Turcs en Hongrie, a voulu faire reconnoître par une Diéte générale des Etats de ce Roïaume son droit héréditaire sur la Couronne de Hongrie dans sa Maison. La présence des Troupes Allemandes, & l'attachement de plusieurs Seigneurs Hongrois à l'Empereur, lui rendirent le succès de la Diéte favorable; ensuite dequoi ce Prince reprit ses maximes sévéres contre les Grands, qu'il crut n'être pas attachés aux intérêts de sa Maison.

Du

Du nombre de ces Seigneurs étoit le Prince Ragotzy, fils de la femme du Comte Tekely. Ce Prince fût bientôt emprisonné sous de légers prétextes ; mais aïant trouvé le moïen de s'évader de la prison, il se retira en Hongrie, où il a sçu soulever presque tout le Roïaume, irrité de l'infraction de ses priviléges, & de la dureté du gouvernement Allemand. Et depuis sept ans sans le secours des Turcs, & seulement par son crédit personnel, & l'argent qui lui a été fourni par les Puissances, qui sont en Guerre contre l'Empereur, il sçait se maintenir, & a même enlevé à l'Empereur plusieurs Places fortes ; s'est fait reconnoître Prince de Transylvanie, & a eu le crédit de faire publier un interrégne en Hongrie dans une Diéte de ses Partisans, & Confédérés. Voilà quel est l'état de la Hongrie dans le tems que j'écris.

Cet exemple justifie suffisament ce que j'ai avancé dans mes Maximes, en parlant des Guerres civiles, qu'un Prince se doit soigneusement observer sur la maniére de

gouverner ſes Sujets, ſoit anciens, ſoit nouveaux ; qu'il ne les doit jamais irriter, ou par lui-même, ou par ceux qu'il charge du gouvernement particulier de ſes Peuples, envers leſquels il ne doit jamais avoir recours à la dureté, qu'après avoir épuiſé toutes les maniéres douces de gagner les cœurs de ſes Sujets ; parce que quand toute une Nation ou un Peuple eſt irrité, ſes mouvemens ſéditieux ſont généraux ; or le Prince doit ſoigneuſement obſerver que ce malheur n'arrive pas.

En effet il eſt conſtant ſur la matiére préſente, que ſi l'Empereur n'eût pas inquiété les Proteſtans, & les Grands de Hongrie de cette Religion dans ſon exercice, qu'il ne les eût pas abandonnés au zéle indiſcret & à l'avidité des Jeſuites, auſquels il donnoit les biens de ces Seigneurs, qu'il confiſquoit ; & s'il n'avoit pas renverſé les Priviléges de toute la Nation dans la Diéte d'Odembourg, où il fit déclarer la ſucceſſion héréditaire de cette Couronne dans ſa Maiſon, ou l'abolition de l'Election ; il eſt certain, dis-je, que le

mouvement y auroit été bien moins général.

Il falloit donc que l'Empereur dans les régles d'une politique circonſpecte, pour éviter une Guerre civile en Hongrie, ne donnât atteinte que ſucceſſivement aux Priviléges de cette Nation ; & après avoir achevé de gagner par la douceur, les bienfaits, & les établiſſemens en Allemagne, les Seigneurs qu'il croïoit les moins attachés à ſa Maiſon. Il ne devoit pas même ſupprimer la Dignité de Palatin, qu'il avoit pluſieurs fois fait exercer par un Allemand, contre les Loix du Roïaume de Hongrie, qui excluent tout Etranger de cette dignité ; & il en devoit revêtir un Seigneur Hongrois, dont il connût l'attachement aux intérêts de ſa Maiſon.

Par cette conduite circonſpecte, & cachée, il auroit inſenſiblement conduit les Grands au joug, ſans qu'ils s'en fuſſent apperçûs, qu'après qu'il leur auroit été abſolument impoſſible de le ſecouer.

Je ne parlerai ici de la revolte de Meſſine arrivée en l'année 1676.

que pour prouver encore quels ſont les dangers d'un gouvernement dur & ſévére à contre-tems ſur un Peuple naturellement leger, & qui veut conſerver les priviléges, ſous leſquels il s'eſt ſoûmis à un Prince.

Cette revolte auroit été ſuivie de la perte entiére de ce Roïaume pour les Eſpagnols, ſi le commandement de l'Armée du Roi en ce païs-là avoit été commis à un autre homme que M. le Maréchal de Vivonne, dont la peſanteur & la pareſſe naturelle donna le tems aux Eſpagnols, & à leurs Alliés, de pourvoir à la conſervation du reſte de l'Iſle.

Cet exemple fera ſentir, que ſi un Prince doit être circonſpect pour éviter la revolte de ſes Sujets, il faut auſſi que le Prince que les Sujets revoltés appellent, ſoit vif à ſoûtenir la révolte, & circonſpect dans ſes maniéres, pour ne point aliéner les cœurs des revoltés, & ne les point faire reſſouvenir de la domination qu'ils ont abandonnée.

Quoique la révolte préſente des Catálans doive être miſe au nombre des Guerres civiles, puiſqu'elle

a été suscitée par des Sujets puissans, & des Peuples qui avoient reconnu & prêté serment de fidélité au Roi Philippe V. cependant ce soulevement n'a pas eu pour origine la dureté du gouvernement, ni l'infraction des Priviléges de ces Peuples; mais bien le changement de l'autorité Roïale d'une Maison dans une autre.

Quelques Grands de l'Espagne affectionnés à la Maison d'Autriche, & mécontens du changement, auquel ils n'avoient point eu de part, ont pris secretement des liaisons avec les Ennemis de leur nouveau Roi. Ils n'auroient pas pu faire éclater leurs mauvais desseins, si les Peuples ne leur avoient pas été favorables. Ils se sont servis des suggestions des Moines, espéce dont la Maison d'Autriche est en possession de se servir beaucoup plus utilement pour ses intérêts, qu'aucune autre Puissance de l'Europe, & d'autant plus dangereuse dans un Etat, que tous ses mouvemens pour l'ébranler sont secrets & impénétrables.

Voilà donc une origine d'une

Guerre civile toute différente des autres dont j'ai parlé. Peut-être auroit-elle pû être prévenüë par un peu plus d'application ſur la conduite des premiers Grands mécontens; mais il auroit été bien difficile de pénétrer ce Tribunal ſecret, dont les Moines ſe ſont trouvés les Maîtres. Cependant il eſt aiſé de croire que ce venin caché porté par les Moines n'auroit pas eu un grand effet, s'il n'avoit été ſoûtenu par des Chefs, qui ſe ſont montrés, & par les ſecours étrangers, que les Puiſſances liguées avec l'Empereur ont porté en Eſpagne.

CHAPITRE LI.

Des diſpoſitions & projets de Guerre.

Il y a deux ſortes de diſpoſitions qui regardent la Guerre. La premiere eſt le plan général qui la doit précéder. Il doit être formé par le Prince & ſon Conſeil, dans lequel ſeront agitées les raiſons & les moïens de faire cette Guerre. Les délibérations en doivent être ſages

& lentes, afin de bien peſer toutes les conſéquences de l'entrepriſe, & de n'oublier aucun des moïens pour la conduire à une fin heureuſe.

La ſeconde diſpoſition ſe peut appeller particuliére, puiſqu'elle ne regarde que l'exécution du deſſein formé. Quoiqu'il en ait été parlé dans le Chapitre des différentes eſpéces de Guerres, cependant il me paroît néceſſaire de dire ici un mot en général ſur les différentes eſpéces de diſpoſitions particuliéres, qui doivent ſuccéder au plan général.

Les unes regardent la diſpoſition des Troupes, par rapport à la nature des entrepriſes, & la maniére de les emploïer; les autres la diſpoſition des munitions de guerre & de bouche, par rapport à l'exécution.

Toutes ces matiéres trouveront leur place dans la ſuite de ce diſcours, lorſqu'il ſera parlé en particulier des différentes operations de Guerre. On poſera ſeulement pour maxime certaine, qu'aucune entrepriſe ne peut réuſſir ſans une bonne diſpoſition précédente, & qu'ainſi le projet & la bonne diſpoſition ſont

l'ame de l'entrepriſe, l'exécution n'étant qu'un corps ſans ame, ſi elle n'a pas été précédée de tout ce qui eſt abſolument néceſſaire à la réuſſite.

REMARQUES.

Je parlerai ici des diſpoſitions générales, & des projets qui ſe doivent former pour faire avec avantage une Guerre, qui n'eſt point encore déclarée.

Je n'examinerai que les fautes qui ont été faites de mon tems, par rapport aux diſpoſitions & projets généraux, que j'ai vû faire dans les tems qui ont précédé les Guerres, laiſſant ce que j'aurai à dire ſur le ſujet des diſpoſitions particuliéres, lorſque la matiére des Chapitres m'en donnera l'occaſion.

Il eſt certain qu'il y a eu un tems conſidérable où l'on a pû prévoir que la mort du Roi d'Eſpagne Philippe IV. étoit prochaine.

Si le Roi, qui dans la conjoncture de cette mort vouloit faire valoir les droits de dévolution à la Reine ſur le Brabant, avoit fait lever quelque

tems auparavant un nombre suffisant d'Infanterie, ce qu'il pouvoit faire aisément par la grande quantité d'hommes qui étoit dans le Roïaume; si par des achats secrets de chevaux pour le service de son artillerie & de ses vivres, il s'en étoit pourvû d'un nombre suffisant; s'il avoit fait faire dans des Païs éloignés de la frontiére de la Flandre des Corps de charettes, & des achats de bled, son invasion en Flandres auroit été plus prompte & plus efficace qu'elle ne le fut.

Il lui auroit été facile de conquérir tous les Païs-Bas Catholiques dans la Campagne de 1667. & ce qu'il auroit conquis, il l'auroit aussi aisément gardé par le Traité d'Aix-la-Chapelle, que la petite partie de ce païs qu'il occupa; parce qu'il n'y avoit dans ce tems-là aucune Puissance en état de le forcer à abandonner sa nouvelle conquête.

Mais toutes ces attentions utiles à un Prince qui veut conquérir, furent négligées, au moins pour la plus grande partie, puisque les levées d'Infanterie, & même de Cavale-

rie, ſuccédérent à l'entrée de l'Armée en Flandres ; de ſorte que ce ne fut que faute de Troupes pour garder les Villes, que l'on auroit pû prendre, qu'on n'en prit pas un plus grand nombre.

Il eſt certain encore que ſi le Roi avoit eu des équipages pour ſes vivres & ſon artillerie, il auroit pû à l'ouverture de la Campagne, porter toute ſon Armée devant Bruxelles, dont la priſe auroit entraîné la perte entiére des Païs-bas Catholiques, dans un tems qu'ils étoient dépourvûs de tout pour leur défenſe.

Ainſi je puis dire que la diſpoſition générale, & le projet de cette Guerre, a manqué contre les maximes & les régles qui doivent être obſervées par un Prince, qui médite une conquête avec réflexion, & qui a eu le tems de les faire toutes.

Lorſqu'en l'année 1672. le Roi fit la Guerre aux Hollandois, après les conquêtes rapides qu'il fit ſur eux, s'il avoit écouté les propoſitions de paix qu'ils lui firent & qui étoient avantageuſes, il auroit terminé glorieuſement cette Guerre qu'il ne

paroiſſoit avoir entrepriſe que pour humilier, & non pas pour détruire entiérement cette République trop fiére, & dont il étoit mal content, à cauſe du Traité de la triple-Alliance, dont elle avoit été la Promotrice.

Si donc le Roi après avoir donné la paix aux Hollandois, s'étoit ſervi du prétexte que les Eſpagnols lui avoient fourni eux-mêmes de rompre avec eux, à cauſe des ſecours qu'ils avoient donnés aux Hollandois au-delà des conventions de leur Traité de défenſe mutuelle, il eſt d'une vérité conſtante, que le Roi en ramenant toutes ſes Armées vers la France, auroit pû conquérir tout le reſte de la Flandre & du Brabant en ſix ſemaines de tems, ſans craindre que l'Empereur eût pû avoir le tems de le venir troubler dans ſes conquêtes, ni lui faire la Guerre dans la ſuite en faveur de l'Eſpagne.

Les Etats de cette Monarchie après la conquête des Païs-Bas Catholiques auroient été trop ſéparés de l'Allemagne, & des païs hérédi-

taires de la Maiſon d'Autriche Allemande, pour craindre qu'elle eût pû troubler le Roi dans la poſſeſſion de ce nouveau Domaine, dont il auroit accru ſes Etats.

Ainſi donc dans ce projet de Guerre contre la Hollande, l'on n'a eu que des vûës fort bornées, & qui n'ont pas été plus loin que ſur ce qui regardoit la Guerre à faire contre cette République, ſans penſer que ſi les Eſpagnols y prenoient part, il falloit ſe mettre en état d'en profiter par la conquête du reſte des Païs-Bas Catholiques.

Lorſqu'en l'année 1688. le Roi déclara la Guerre à l'Empereur, en lui enlevant Philisbourg, ſi l'on avoit raſé cette Place après l'avoir priſe, & qu'on en eût remis l'habitation à M. l'Evêque de Spire, à qui le fond & le Domaine en appartenoit, & que l'on n'eût pas voulu faire païer les frais de ce Siége aux Etats de l'Empire, ſitués dans les Cercles de Suabe & de Franconie, ni ruiner le Palatinat & en chaſſer M. l'Electeur Palatin, il eſt certain que l'Empire n'auroit pas déclaré la

Guerre au Roi par un Decret de la Diéte, pour épouser les intérêts personnels de l'Empereur, dans un tems que ce Prince étoit entiérement occupé à la Guerre contre les Turcs.

Si l'on avoit même eu dans ce tems-là plus de Troupes sur pied, & que l'on n'eût pas fait succéder les levées à la déclaration de la Guerre, au lieu qu'en bonne politique elles devoient l'avoir précédée, au moins autant qu'elles auroient pû être faites secretement, il paroît encore vrai-semblable que l'Empire dans la crainte d'être accablé, avant que d'avoir eu le tems d'armer, ne se seroit pas déclaré contre la France; au lieu que le tems qui fut emploïé pour les levées, lui donna celui de faire les siennes.

Ainsi donc encore la rupture avec l'Empereur par la prise de Philisbourg, ne devoit être en bonne politique qu'une sage précaution contre ce Prince, qu'on prévoïoit bien qui nous feroit la Guerre quand il seroit débarrassé de celle des Turcs, pour nous obliger à rendre Strasbourg à l'Empire, & à abandonner nos réunions.

Il n'étoit pas prudent d'irriter l'Empire par la demande des contributions sans raison. Il ne falloit pas forcer tout l'Empire à faire sa querelle générale de la particuliere que nous faisions à l'Empereur, seul offensé dans la prise de Philisbourg. Si le Roi avoit retiré ses Troupes après avoir rasé cette Place, il est presque certain que cette expédition, pour s'assurer dans la suite contre les vûës de l'Empereur, n'auroit pas attiré la rupture de l'Empire avec la France.

Après la paix de Riswick en l'année 1697. la Politique vouloit que le Roi se tint puissamment armé, & se conservât tout le plus de Troupes qu'il lui auroit été possible d'entretenir par préférence à toute autre dépense.

Le dépérissement de la santé des Rois d'Espagne & d'Angleterre, que l'on voïoit visiblement près de leur mort, qui devoit apporter un grand changement dans la constitution générale des affaires de l'Europe, le devoit porter à rester armé par préférence à tout.

Cependant malgré cette bonne raiſon de politique, on caſſa à contre-tems un grand nombre de Troupes, dont la plus grande partie des vieux ſoldats paſſa en Allemagne, où ils ont péri au ſervice de l'Empereur & des autres Princes de l'Empire; parce qu'au lieu de les licentier dans le dedans du Roïaume, la réforme ſe fit dans les Places frontiéres.

Voilà quelles ſont les fautes que j'ai vû faire en France par rapport aux diſpoſitions générales, & aux projets de Guerre, qui en devoient précéder la déclaration & l'ouverture.

CHAPITRE LII.

Du Secret.

C'Eſt une maxime inconteſtablement vraie, que du Secret & de la diligence dépend la réuſſite & le bonheur de toutes les entrepriſes.

Le Prince ne doit commettre ſon ſecret qu'à ſon Conſeil, & au ſeul Général; & le Général ne le doit commettre qu'à ceux qui

doivent être indiſpenſablement chargés de la diligente expédition du projet arrêté, & ſeulement quant à ce qui les regarde.

Ceci ſe doit entendre des opérations de Guerre, qui ſe trouvent dans le cas de demander un ſecret inviolable, & qui doit reſter entre très-peu de perſonnes, juſqu'au moment que doit commencer l'exécution du deſſein formé : car il ſe préſente ſouvent à la Guerre des cas, dans leſquels, quoiqu'il faille un grand ſecret, cependant il eſt d'abord entre pluſieurs perſonnnes, comme les Officiers Généraux, l'Intendant de l'Armée, le Commandant de l'Artillerie, & le Munitionnaire Général,

Ces cas ſont de différente nature ; comme lorſqu'il faut délibérer ſur le choix d'une entrepriſe, quand on ſe trouve en état d'en avoir en main pluſieurs à exécuter ; s'il eſt néceſſaire de combattre, & où il faut conduire un Ennemi pour l'y combattre avec avantage, ou pour recevoir la bataille de lui dans un poſte avantageux ; ſi lorſ-

qu'on

qu'on est obligé de marcher, & qu'on le peut faire de differentes maniéres, on le doit faire d'une telle ou d'une telle.

Dans tous ces cas, j'ose dire que tous les avis sont bons à prendre; pour de tous les différens sentimens en composer le meilleur; parce qu'il arrive souvent que plusieurs aïant fait attention, les uns à une chose, les autres à une autre, on évite, par l'entiere connoissance que l'on acquiert, de tomber en faisant ces mouvemens, dans les inconvéniens qui n'auroient point été prévûs, & qui pourroient avoir des suites fâcheuses.

J'admets l'Intendant & le Munitionnaire Général dans ces délibérations, parce que toujours il faut vivre, & être sûr de la subsistance.

REMARQUES.

Je n'ai de réflexions à faire sur le sujet de ce Chapitre, que pour la différence & la comparaison des Ministéres de Guerre que j'ai vûs.

Sous celui de M. de Louvois, Ministre habile & d'une grande

capacité, & qui avoit une attention ſoigneuſe à ne propoſer au Roi que des gens qu'il croïoit habiles, & qui effectivement étoient les plus capables d'éxécuter les entrepriſes concertées avec un grand ſecret, elles ont preſque toutes réuſſi.

Sous le Miniſtere de M. de Barbezieux, qui à cauſe de ſa jeuneſſe ne s'eſt pas trouvé ſi fort le maître du choix de ceux qui ont été emploïés, ou qui peut-être même s'abandonnoit à ſes préventions plus que ne faiſoit M. de Louvois ſon pere, plus accrédité que lui dans l'eſprit du Roi, les entrepriſes n'ont pas toûjours été éxécutées avec un auſſi grand ſecret, & par conſéquent n'ont pas été ſi heureuſes.

Sous le Miniſtere de M. de Chamillard, homme que le goût ſeul du Roi a élevé à une Charge principale, dont il n'avoit pas la plus petite teinture, nous avons vû, & nous voïons encore les affaires de la Guerre manquer preſque toutes, parce qu'il n'y a plus de ſecret, & que tout ſe trouve pénétré & ſçu

long-tems même avant l'éxécution; de maniere que rien n'eſt inconnu à nos Ennemis.

Le Miniſtre incapable de former par lui-même des projets de Guerre & des plans de Campagne, s'en eſt remis à ceux qui n'auroient dû être tout au plus que les copiſtes de ce qu'il auroit dû penſer lui-même. Ainſi trop de gens ſe ſont trouvés emploïés, pour arranger l'éxécution d'un projet, dont le ſecret devoit aſſurer la réuſſite.

Les exemples de ce que je dis ſeroient auſſi nombreux à rapporter, que les occaſions où le ſecret auroit été néceſſaire ſe ſont préſentées. Ceux même que M. Chamillard a choiſis pour travailler ſous lui, ſe ſont trouvés pour la plûpart incapables des emplois dans ſes Bureaux infiniment au-deſſus de leur portée. Ainſi le ſecret n'a point été gardé par des gens qui ne ſçavoient pas penſer.

Voilà en gros quelles ont été les véritables raiſons du dépériſſement des affaires du Roi par le manque de ſecret.

CHAPITRE LIII

De la connoiſſance des Païs.

LA connoiſſance des Païs s'acquiert par les cartes, par les converſations qu'on a avec ceux qui les connoiſſent, ou qui en ſont, & encore infiniment mieux par la vûë & le ſéjour qu'on y fait. Elle eſt le fondement des entrepriſes à former ſur les places, des marches, des campemens, des ſubſiſtances, de la ſûreté des Convois & des batailles.

Ainſi on peut dire, que non ſeulement le Prince & ſon Conſeil, mais même tous ceux qui ſont chargés d'exécuter ſes projets, doivent avoir une connoiſſance parfaite du païs.

REMARQUES.

Mes réflexions ſur ce ſujet ne tomberont que ſur les fautes que j'ai vû faire, ou dont j'ai eu une connoiſſance entiere.

Il eſt certain qu'en l'année 1667. ſi le Roi lorſqu'il déclara la Guerre

à l'Espagne, avoit d'abord porté son Armée devant Bruxelles Capitale des Païs-Bas Catholiques, il se seroit facilement rendu maître de cette Ville, dont la perte pour les Espagnols auroit entraîné celle de tout le Païs par les raisons que j'ai dites ailleurs.

Cette faute a été faite par le manque de la connoissance exacte de la constitution des Païs-Bas, par rapport au plan général de la Guerre qu'on y vouloit faire, & qui en devoit précéder la déclaration, & les opérations particuliéres.

Dans cette occasion, la crainte que l'Armée ne manquât de pain pendant sa marche, n'étoit pas d'un poids assez considérable. L'on sçait qu'il est facile d'en faire porter au soldat pour six jours, & l'on pouvoit faire suivre l'Armée d'un assez puissant convoi de farine, pour avoir dequoi la faire vivre quinze jours. Ce tems étoit plus que suffisant, pour soûmettre les grosses Villes sans défense qui sont auprès de Bruxelles, & qui dans cette saison auroient fa-

cilement fourni du pain à l'Armée.

La crainte de ne pouvoir pas conduire avec l'Armée la grosse Artillerie, & suffisamment de munitions de guerre pour exécuter l'entreprise sur Bruxelles, n'étoit pas plus raisonnable. On y pouvoit aisément pourvoir par l'assemblée des chevaux & des voitures de la Picardie & de la Champagne, dans une saison où ils n'étoient pas occupés à la culture ou à la récolte.

D'ailleurs Bruxelles étoit si dépourvûë, que sa défense n'auroit pas été longue. On auroit même trouvé de la poudre en détail dans les grosses Villes voisines de Bruxelles, qui auroit suffi pour le feu de l'Infanterie. Il est même raisonnable de croire, que plusieurs Places, même de Guerre, auroient suivi le mouvement de cette Capitale, en qui la force & les Finances du païs résidoient, parce qu'elle est le séjour des Grands, & la résidence des Tribunaux.

Ainsi l'on comprendra aisément, que si l'on avoit eu une connoissance exacte de la Flandre que l'on

vouloit attaquer, & des ressources que le Roi pouvoit trouver dans les Provinces de ses Etats, voisines de la Flandre, il auroit été facile de porter d'abord la Guerre dans le centre du païs, & de le conquérir dans une seule Campagne.

En l'année 1672. le manque de la connoissance exacte des niveaux des eaux des canaux de la Hollande, & de leurs effets, fut cause que l'on perdit le tems de s'approcher d'Amsterdam dès que le Roi fut maître d'Utrecht, & que l'on n'occupa pas assez tôt Muyden, d'où cette grande Ville tire la plus grande partie de ses eaux douces.

Ce même manque de connoissance des Niveaux des eaux, nous engagea dans la suite à couper des digues, qui firent des effets contraires à ceux qu'on attendoit.

En 1691. le Roi se détermina à ne faire qu'une Guerre défensive en Piémont pour l'année 1692. sur ce qu'il fut répréfenté qu'elle étoit soûtenable, pourvû que ses forces en Infanterie fussent supérieures à celles des Ennemis.

Les événemens de la Campagne de la même année 1692. justifiérent la fausseté de ce projet. Quoique Pignerol fût une Place formidable pour les ennemis, que nous fussions maîtres de Nice & de Suze, & que M. de Catinat eût pour la défensive le double plus d'Infanterie que M. le Duc de Savoïe, ce Prince ne laissa pas de prendre Ambrun derriere M. de Catinat, & delà auroit pénétré en Dauphiné, sans la petite vérole dont il fut surpris, comme je l'ai dit ailleurs.

L'on n'a pas mieux connu les Alpes dans la Guerre qui a commencé en Piémont, en 1705. Nous n'étions plus maîtres de Pignerol; nous avions rasé Nice après l'avoir prise; nous possédions seulement Suze; nous voulions la protéger, garder Exiles & Fenestrelles, & empêcher que M. de Savoïe n'entrât en Provence. On sçait qu'il en a pensé couter Toulon, & quarante-cinq gros Vaisseaux que le Roi avoit dans ce Port, & qu'il en a ensuite couté Suze.

Quoique la perte de cette Place

ne doive être attribuée qu'à l'ignorante présomption du Maréchal de Teſſé & au manque de la connoiſſance exacte du païs, je ne laiſſerai pourtant pas de faire voir ici en quoi réſide la fauſſeté du projet de défenſive pour le Dauphiné, que la connoiſſance du païs ne put jamais redreſſer.

Le Piémont eſt un baſſin, autour de la moitié duquel s'élévent les Alpes. Par conſéquent celui qui eſt dans ce baſſin n'a pas plus de chemin à faire pour en ſortir, & paſſer en-deçà d'un côté du baſſin que de l'autre. Il faut donc que les attentions du Général chargé de cette défenſive, ſoient égales ſur tout ce demi rond; ce qui fait qu'il eſt inférieur par tout où l'aſſaillant fait un premier effort, qui ſera toujours général de ſa part, & couvert par de fauſſes démonſtrations, éloignées de ſon véritable objet.

Il eſt même comme impoſſible que cette infériorité ne dure longtems, parce que par la conſtitution du païs en-deçà des Alpes, il faut bien des jours pour raſſembler des

Troupes placées autour du baſſin. D'ailleurs la prodigieuſe quantité de cols & de paſſages dans les Montagnes après la fonte des neiges, en rend toujours l'entrée facile à celui qui veut pénétrer par le côté du Piémont, & la difficulté pour s'y oppoſer preſque inſurmontable.

Ces paſſages partent preſque tous du même centre, qui eſt la plaine du Piémont, & ont pourtant des ſorties en-deçà fort éloignées les unes des autres. C'eſt ce qui fait que les différens Corps de Troupes, qu'on eſt obligé de ſéparer pour s'oppoſer au moins aux plus aiſés de ces paſſages, ſont trop éloignés les uns des autres, & ne peuvent que très-difficilement avoir quelque communication enſemble.

En l'année 1708. le projet de défenſive ſans Suze, a été celui que l'on a ſuivi de ce côté-là. On y a même emploïé un Général qui n'avoit aucune connoiſſance du païs. Outre ſes attentions pour la Provence & le bas-Dauphiné, il a été obligé d'en avoir pour la Savoïe, dégarnie de Places, & même pour le haut-

Rhône, jusqu'où l'on a crû durant quelque tems que M. de Savoïe vouloit pénétrer, parce qu'il avoit un fort gros Corps de Cavalerie, qui auroit parû inutile pour des entreprises dans les Montagnes.

Ces attentions raisonnables ainsi multipliées, ont donné le moïen à M. le Duc de Savoïe, qui avoit passé un Corps de Troupes considérable jusqu'à S. Jean de Maurienne, de repasser tout à coup par les dessus de Modane, & de prendre Exiles, avant que notre Armée campée près du Fort de Barrault pût secourir cette Place. Ensuite dequoi nous avons encore perdu Fenestrelles dans le Pragelas.

Voilà quelles ont été les principales fautes qu'on a faites de mon tems, par le manque de la connoissance exacte du païs, par rapport à la constitution générale de la Guerre de Piémont: d'où je conclus qu'il n'y a que l'ignorance, qui puisse avoir fait naître la pensée, qu'il soit possible de soûtenir une Guerre défensive de ce côté-là, exempte de quelques inconveniens chaque année.

Je ne parlerai point ici de ce qui s'est passé dans la Guerre du Piémont en l'année 1690. J'en ai fait une mention suffisante dans mes remarques sur le Chapitre, qui traite des dispositions & projets de Guerre.

J'examinerai présentement quelles ont été les fautes, que le manque de connoissance des païs a fait faire à nous, ou à nos Ennemis, par rapport aux événemens particuliers dans le cours des Campagnes.

A la fin de l'année 1673. lorsque M. de Luxembourg ramenoit de Hollande un Corps considérable d'Infanterie, mais peu de Cavalerie, M. le Prince d'Orange aïant assemblé toutes les forces des Hollandois & des Espagnols, vint à la Meuse pour combattre M. de Luxembourg entre Mastrick & Charleroi. Cela obligea la Cour d'ordonner à M. de Schomberg d'assembler toute la Cavalerie du Hainault & de Flandres, pour venir au-devant de M. de Luxembourg, fort inférieur en Cavalerie à M. le Prince d'Orange.

L'objet de ce Prince devoit donc être d'empêcher ces deux Généraux

de se joindre, & de les combattre l'un ou l'autre avant leur jonction. Le manque de connoissance de la constitution du païs lui fit prendre pour vraies les fausses démonstrations que M. de Luxembourg fit, pendant qu'il étoit campé sur la riviére d'Ourte, de vouloir prendre sa marche par la Condros & les Ardennes, pour gagner Sedan ou Méziéres.

Le Prince d'Orange s'approcha de Huy & de Namur, & par-là s'éloigna trop de la grande chaussée, de sorte que M. de Schomberg put avec sa Cavalerie s'avancer jusques auprès de Tongres, en même tems que M. de Luxembourg par une marche vive, passa la Meuse à Mastrick, & arriva à Tongres sans aucun inconvénient.

Si M. le Prince d'Orange avoit bien connu la Condros & les Ardennes, il auroit senti quelles auroient dû être les difficultés que M. de Luxembourg auroit trouvées dans ce païs-là au mois de Décembre, pour y passer avec une Armée, qui ne pouvoit trouver du pain que

dans les Places de la haute-Meuse, après avoir quitté Mastrick & Liége.

En l'année 1674. M. le Prince qui commandoit l'Armée du Roi en Flandres, étoit campé à la Commanderie du Piéton, lorsque M. le Prince d'Orange joint à M. de Souches qui commandoit l'Armée de l'Empereur, vint camper à Seneff. L'Armée de M. le Prince étoit fort inférieure à celle des Ennemis, qui crurent par cette supériorité pouvoir faire le Siége de Tournai.

L'Ennemi présomptueux se flâta de pouvoir décamper de Seneff, & marcher à Binche, en prêtant le flanc à l'Armée du Roi dans le commencement de sa marche. Il avoit à passer deux ou trois petits défilés, séparés les uns des autres par de petites plaines, capables pourtant de contenir un Corps assez puissant pour recevoir son arriere-garde, en cas qu'elle fût chargée & renversée.

Si M. le Prince d'Orange avoit eu la précaution de laisser des Troupes dans la premiere petite plaine, pour y recevoir son arriére-garde, qui étoit dedans & derriere le villa-

ge de Seneff, il eſt certain que feu M. le Prince n'auroit pû entreprendre que ſur cette arriere-garde, dans le tems qu'elle ſe ſeroit miſe en mouvement pour quitter le village de Seneff, & la petite plaine qui étoit derriére ce Village, & qu'il n'auroit pû pouſſer les Troupes que juſqu'au premier défilé.

Mais l'Ennemi préſomptueux, comme je l'ai dit, & à qui M. le Prince, à la faveur d'une petite hauteur qui étoit au-deſſus du village de Seneff, cachoit toute ſa diſpoſition pour l'attaquer, mépriſa les attentions particuliéres & judicieuſes ſur cette conſtitution de païs, & continua ſa marche, comme ſi la Colonne n'avoit pas été coupée par ces défilés, & qu'elle ne pût pas avoir à craindre un Ennemi voiſin, & de qui on ne pouvoit voir les mouvemens : faute dont M. le Prince profita ſur le champ, par le ſuccès que tout le monde a ſçû qu'avoit eu la bataille de Seneff.

Exemple qui juſtifie qu'un Général par la préſomption de ſupériorité, ne doit jamais ſe négliger ſur les

attentions qu'il doit avoir pour le païs dans lequel il conduit son Armée, & pour celui où il la fait marcher, soit lorsqu'il est à portée de son ennemi, soit même qu'il s'en croie hors de portée; parce que souvent cela se trouve faux par la vigilance d'un Ennemi, qui par un mouvement qu'on n'aura pas sçu, se sera mis en état de se prévaloir des fautes que son adversaire pourra avoir commises par sa négligence, ou son manque de connoissance du païs dans lequel il est.

Cette négligence pensa perdre une seconde fois M. le Prince d'Orange au Siége d'Oudenarde. Si ce Prince avoit mieux connu le païs, il n'auroit pas abandonné à M. le Prince les hauteurs, qui étoient sur sa ligne de circonvallation, & il s'y seroit placé avant l'arrivée de l'Armée du Roi.

Dans cette même année 1674. la connoissance exacte que M. le Maréchal de Turenne avoit de l'Alsace, lui fit soûtenir cette Province contre des forces infiniment supérieures aux siennes, & le rendit mê-

me victorieux en plusieurs grandes occasions, dont les dernieres forcérent les ennemis à abandonner les quartiers d'hiver, dans lesquels ils se croïoient solidement établis dans la haute-Alsace, pour en aller chercher d'autres dans l'Empire, de l'autre côté du Rhin.

L'année 1675. me fournit un exemple funeste du manque de connoissance du païs où l'on fait la Guerre, dans la perte de la bataille de Conzarbrick.

Si M. le Maréchal de Créqui avoit mieux connu les gués de la Saare, il auroit sçu qu'il y avoit des gués aux deux côtés du Pont, & n'auroit pas campé son Armée hors de portée du Pont & des gués.

Les Ennemis instruits que la Cavalerie de M. le Maréchal de Créqui étoit au fourage, marchérent à la riviére sur trois colonnes. Les deux de Cavalerie entrérent dans les gués qui étoient aux deux côtés du Pont; celle d'Infanterie ne put être retenuë par le feu de la Tour qui étoit sur le Pont, qui n'étoit gardée que par un Lieutenant & vingt hommes.

Ainſi toute l'Armée ennemie ſe trouva fort promtement en bataille, & en deçà de la riviére, marcha à l'Armée du Roi qui n'avoit pas eu le tems de s'y mettre, & la battit ſans peine.

Cette même année & preſque dans le même tems, ſi M. de Montecuculli avoit bien connu la Renchen & la Kintze, il auroit aiſément battu l'Armée du Roi, lorſqu'après la mort de M. le Maréchal de Turenne, elle ſe retira de Salsbach à Altenheim, où étoit ſon pont ſur le Rhin.

Ou ſi ſans la ſuivre au-delà de la Kintze, pour la combattre à Altenheim, comme il le fit ſans ſuccès, ce Général avoit paſſé le Rhin à Strasbourg qui lui étoit dévoué, & eût marché à Schleſtat, qui dans ce tems-là n'étoit point fortifié, s'il y avoit été placé avec ſon Armée, il auroit aiſément empêché que celle du Roi ne pût paſſer le Rhin ſur le pont d'Altenheim, à la tête duquel il lui auroit été aiſé de ſe préſenter.

Par ce mouvement, l'armée du Roi auroit été obligée de remonter

le Rhin jusqu'à Brissack pour repasser en-deçà; auquel cas M. de Montecuculli avoit encore plus de tems qu'il ne lui en falloit pour marcher avec toute son armée vis-à-vis de Brissack, dont il auroit aisément détruit le pont, après s'être rendu maître du Mortier, qui étoit la seule Fortification qui fût en-decà du Rhin.

Ces mouvemens sûrs à être faits par un Général, qui auroit eu une connoissance exacte du Païs, rendoient M. de Montecuculli maître de l'Alsace, de la Lorraine & de la Franche-Comté, où il n'y avoit point de Troupes; ce qui lui auroit été d'autant plus aisé à exécuter, que l'Armée qui venoit de battre celle de M. le Maréchal de Créqui, seroit sans opposition entrée dans les Evêchés; & que ces deux Armées jointes se seroient trouvées entre l'Armée du Roi de l'autre côté du Rhin, & celle qui auroit pû être formée dans la suite derriére la Meuse, ce qui n'auroit pû s'exécuter qu'après un tems considérable, qui auroit été plus que suffisant pour

produire la perte de la Lorraine, de l'Alſace, & peut-être même celle des trois Evêchés.

Cet exemple eſt un des plus marqués, pour convaincre de la néceſſité indiſpenſable de prendre une connoiſſance exacte des Païs dans leſquels on doit faire la Guerre, non-ſeulement aux environs de l'Armée, mais même fort en avant, & dans l'intérieur du Païs ennemi, afin d'être en état de profiter avec avantage d'un événement heureux.

En l'année 1678. ſi M. le Prince d'Orange avoit bien connu la ſituation où ſe trouvoit l'Armée du Roi ſur la bruiére de Caſteau, le ruiſſeau de Saint-Denys étant devant elle, quelque envie que ce Prince pût avoir d'engager une affaire, pour troubler la Paix qu'il ſçavoit ſignée avec la Hollande, mais qui ne l'étoit pas encore avec l'Eſpagne, il n'auroit pas attaqué l'Abbaïe de Saint-Denys, après nous avoir vû l'abandonner, pour replacer les Troupes en-deçà du ruiſſeau, & il ne ſe ſeroit pas opiniâtré à engager un combat, qui ne pouvoit jamais avoir

un ſuccès heureux pour lui.

En l'année 1690. ſi M. de Luxembourg n'avoit pas profité ſur le champ de la connoiſſance du Païs, pour dérober à M. de Valdeck un mouvement hardi qu'il fit faire à toute ſon aîle gauche, & qui changea toute la diſpoſition apparente de ſa Bataille, & le mit dans le flanc droit de ſon Ennemi, il n'auroit pas gagné la fameuſe Bataille de Fleurus.

Je ne parle de cette action par rapport à la matiére de ce Chapitre, que pour faire remarquer, qu'il y a d'autres maniéres de connoître un Païs, que par l'étude qu'on en a faite ſur les Cartes, ou par les entretiens avec ceux qui les connoiſſent.

Ces deux maniéres de le connoître en donnent une idée générale, ſur laquelle on forme un plan de Guerre ou de Campagne; mais fort ſouvent c'eſt le coup d'œil vif d'un Général habile, qui décide d'une action particuliére de la Guerre par les avantages qu'il ſe procure ſur ſon Ennemi, dans le tems même de l'action, ou dans celui qui la précéde, & dont le moment ne doit pas être differé.

Dans cette même année à la Bataille de Staffarde, si M. de Savoïe avoit connu son Païs, il auroit porté sa premiere ligne cinq cens pas plus en avant qu'il ne la porta; & il en fut le maître pendant plusieurs heures.

Par ce mouvement son Armée auroit débordé de beaucoup le front par lequel l'Armée du Roi pouvoit l'aborder. Il auroit eu sa droite protégée par des Cassines, où il avoit mis de l'Infanterie, qui se trouva trop éloignée de la ligne pour pouvoir la soûtenir. Il auroit eu sa gauche appuïée à une vieille digue du Pô, & difficilement auroit-il pû être battu, s'il avoit pris cette disposition.

Ce que je dis de cette journée n'est que pour faire connoître, que la connoissance d'un Païs doit faire sentir à un Général, que quoique le poste dans lequel il veut attendre son Ennemi soit bon, s'il y en a un meilleur proche de lui, qu'il ait le tems de prendre, il ne doit jamais négliger de le faire, parce que c'est souvent un petit avantage qu'on se procure par sa capacité, qui fait la décision d'un grand événement.

En 1691. si M. l'Electeur de Baviere & M. de Savoïe avoient mieux connu leur Païs, lorsque l'Armée du Roi décampa de Morette pour venir à Saluſſes; si ces deux Princes, dis-je, au lieu de marcher à la plaine de Revel en-deça du Pô, avoient passé avec toute leur Armée cette riviere à Morette dès qu'ils nous virent en marche, & étoient venus sur Saluſſes camper dans la plaine de Scarnafis, il auroit été bien difficile à l'Armée du Roi de passer la Brompt & le vieux lit du Pô, pour se retirer du côté de Pignerol, sans essuïer un échec considérable.

Il auroit même été impossible qu'elle eût pû dans son séjour à Saluſſes, prendre les fourages qui étoient dans le Païs, depuis Saluſſes jusqu'à Fossan. Ce mouvement seul auroit forcé M. de Catinat dans ce même jour, à abandonner la Garnison de Carmagnolle.

En 1692. si M. le Maréchal de Lorges eût mieux connu le païs des environs de Wormes, il auroit battu M. le Landgrave de Hesse auprès de Phedersheim, comme je l'ai dit ailleurs.

En 1694. la grande connoiſſance du Païs procura à M. de Luxembourg les moïens de préparer ſes marches vers la Flandre, & d'y devancer M. le Prince d'Orange, quoique ce Prince eût au moins quatre marches ſur l'Armée du Roi.

En 1695. ſi M. le Maréchal de Villeroi avoit auſſi-bien connu le dedans de la Mehaigne que M. de Luxembourg l'avoit connu en 1692. il y ſeroit entré par le grand & le petit Lech, & auroit pû battre l'Armée ennemie, dont le Camp manquoit de fond, & étoit contraint par la ravine de Boueſſe.

Dans cette occaſion déciſive pour faire lever le Siége de Namur, il importoit moins à M. le Maréchal de Villeroi de connoître le front du Camp de l'Ennemi qu'il vouloit attaquer, que le derriére de ſon Camp; parce que c'étoit ſa mauvaiſe diſpoſition intérieure, par le manque de communication de la droite à la gauche de la ſeconde ligne, qui faiſoit l'avantage de M. le Maréchal de Villeroi dans la diſpoſition qu'il pouvoit donner à ſon attaque, dont

le

le principal effort étoit à son choix.

En 1701. si M. le Maréchal de Catinat avoit eu une entiére connoissance du païs entre l'Adige & le Pô, il ne se seroit pas autant séparé qu'il le fit, & n'auroit pas exposé l'Armée du Roi à être battuë en détail, comme cela pensa arriver au combat de Carpi.

En 1704. si M. l'Electeur de Baviere & M. le Maréchal de Marsin, après la malheureuse journée de Hochstet, avoient connu tous les avantages de la situation d'Ulm, ils ne l'auroient pas abandonnée. Ils auroient pû y être joints par l'Armée de M. le Maréchal de Villeroi, en cas que les Ennemis eussent songé à entrer en Baviere après le gain de cette Bataille, & se seroient trouvés en état de se maintenir en Allemagne, au moins jusqu'à Ulm, & même d'y rétablir les affaires du Roi au-delà du Rhin, & jusqu'au Neckre.

Dans le plan général de cette Guerre en Allemagne, la connoissance de la constitution du païs avoit porté M. l'Electeur à se saisir

d'Ulm, comme d'un poſte néceſſaire ſur le haut-Danube, pour s'aſſurer une communication avec la France. Il falloit donc ſe maintenir dans ce poſte, puiſque l'occaſion d'en tirer avantage étoit arrivée.

En 1706. ſi M. le Maréchal de Villeroi avoit voulu ſe ſervir de la connoiſſance qu'il avoit du poſte de Ramillies, il pouvoit ſans crainte dégarnir ſa gauche pour fortifier ſa droite, puiſqu'il voïoit que l'Ennemi dégarniſſoit ſa droite pour faire ſon principal effort à ſa gauche.

Ce Général, qui, à proprement parler, n'avoit perdu à Ramillies que le Champ de Bataille, pouvoit ſe ſervir utilement de Louvain, & des retranchemens de la Dylle, de Bruxelles & de la Senne, ou de Gand, de l'Eſcault, & de la Lys. Tous ces Païs & bons poſtes étoient ſuffiſamment connus, ſi la tranquillité d'eſprit avoit été aſſez grande, pour faire réflechir ſur tous les avantages qu'on en pouvoit tirer.

Si dans la même année, M. de la Feuillade avoit mieux connu la plaine de Piémont & le pied des Alpes,

il ne ſe ſeroit pas amuſé pendant deux mois à courir inutilement après M. le Duc de Savoïe ſorti de Turin avec ſa Cavalerie : & quand il eut conduit ce Prince à l'entrée de la vallée de Luzerne, il n'auroit pas auſſi imprudemment qu'il le fit, mandé au Roi qu'il tenoit l'Ennemi avec ſa Cavalerie dans un païs, d'où il ne pouvoit plus lui échapper ; & il auroit ſçû qu'il n'y a aucune des vallées qui aboutiſſent dans le Piémont, qui n'ait pluſieurs communications par des ſentiers pratiquables avec les Villes voiſines, & qu'ainſi M. de Savoïe ſortiroit de la vallée de Luzerne, par ſa droite ou par ſa gauche, ſelon ce qu'il lui conviendroit de faire, pour ſe débarraſſer de M. de la Feuillade qui étoit devant lui.

Si Meſſieurs de Marſin & de la Feuillade avoient ſeulement connu les environs de Turin, ils auroient ſçu, que puiſqu'ils vouloient faire prendre à M. le Duc d'Orléans le parti d'attendre M. de Savoïe & M. le Prince Eugéne dans les lignes de Turin, ils laiſſoient ainſi l'Ennemi

maître du choix de son terrain pour l'attaque des lignes, soit par un côté de la Doire, soit par l'autre ; & qu'ainsi le côté de Chivas devoit avoir d'aussi bonnes lignes que le reste du Camp.

Cependant manque de connoître le païs, ces deux Généraux n'imaginerent jamais qu'il fût praticable à l'Ennemi d'entreprendre sur le quartier du Balon, & de passer la Doire si proche de notre Armée. C'est pourtant ce qu'il étoit aisé de penser, puisque l'on s'étoit renfermé dans les lignes de circonvallation.

Ce même manque de connoissance du païs porta encore M. de la Feuillade à conseiller à M. le Duc d'Orléans qui étoit blessé, de faire marcher l'Armée à Pignerol, où elle ne pouvoit trouver aucune subsistance ni pour les hommes, ni pour les chevaux, au lieu de lui faire repasser le Pô sur les ponts que nous avions au-dessus du Camp.

En l'année 1707. si M. le Maréchal de Tessé, après n'avoir voulu rien faire contre M. de Savoïe & M.

le Prince Eugéne, lorſqu'ils abandonnerent l'entrepriſe de Toulon, avoit connu le Piémont, & les facilités que M. de Savoïe pouvoit trouver pour forcer des marches d'Infanterie dans la plaine, dés qu'il y ſeroit rentré, ce Maréchal auroit promptement renvoïé de Provence toute l'Infanterie, pour protéger le Pragelas & Suze, qui par ce moïen auroient été ſûrement garentis.

Quoique dans cette ocaſion l'on puiſſe avec raiſon accuſer M. le Maréchal de Teſſé, de n'avoir pas ſupputé les journées que M. de Savoïe avoit à emploïer, pour faire cette marche de Toulon à Suze, ſur la connoiſſance qu'il devoit avoir de ce païs, cependant j'attribuerois plus aiſément cette grande faute à une ignorance préſomptueuſe, qu'au manque de cette ſupputation, que tous les Officiers de ſon Armée faiſoient pour lui, & qu'il ne pouvoit ignorer.

En l'année 1708. ſi M. de Vendôme avoit mieux connu la Flandre, il auroit penſé que pour ſe conſerver pendant toute la Campagne une ſu-

périorité entiére ſur les Ennemis, ſon capital étoit d'aſſûrer ſa jonction avec M. le Maréchal de Berwick, avant que M. le Prince Eugéne pût faire la ſienne avec M. de Malboorough, quoique ce Prince en partant du Rhin ſe fût donné pluſieurs marches ſur M. de Berwick.

M. de Vendôme, par la connoiſſance du païs, ne devoit donc ſonger qu'à faire un mouvement, qui retenant Malboorough entre Louvain & Bruxelles, forçât M. le Prince Eugéne à aller chercher ſa jonction avec M. de Malboorough par derriére le Demer.

Par-là M. de Vendôme faiſoit perdre à M. le Prince Eugéne toutes les marches qu'il avoit gagnées ſur M. de Berwick, qui par ce moïen auroit joint M. de Vendôme, avant que M. le Prince Eugéne eut pû joindre M. de Malboorough.

Cette faute dans un mouvement, que la connoiſſance du païs devoit faire voir à M. de Vendôme être ſûr pour operer cette jonction de M. de Berwick avant celle de M. le Prince Eugéne, a été capitale pour

la Campagne. Car la jonction de M. de Berwick mettoit M. de Vendôme dans une si grande supériorité sur M. de Malboorough, qu'il lui auroit été impossible de tenir entre Louvain & Bruxelles.

Si M. de Malboorough avoit pris le parti de passer le Demer pour aller au-devant de M. le Prince Eugéne, il abandonnoit également Bruxelles & Louvain; s'il s'étoit retiré derriere la Senne, il abandonnoit Louvain & Malines, & sa jonction avec M. le Prince Eugéne devenoit presque impossible.

Ainsi il est certain que si M. de Vendôme avoit marché à Genap, au lieu de marcher à Gand, il auroit retardé la jonction de M le Prince Eugéne avec M. de Malboorough d'assez de jours pour être joint par M. de Berwick.

Si M. de Vendôme eût mieux connu la Flandre, après avoir manqué la jonction de M. de Berwick avant celle de M. le Prince Eugéne avec M. de Malboorough, il n'auroit eu qu'à tenir la Dendre, pour faire faire derriere lui le Siege d'Ou-

denarde après l'occupation de Gand. Si même il avoit paſſé l'Eſcaut ſans perte de tems, il pouvoit venir maſquer Oudenarde de ſi près, que ſi les Ennemis après leur jonction avoient voulu avec toutes leurs forces venir empêcher qu'il n'en fît le Siége, au moins n'auroient-ils pû déboucher de cette Place pour le venir combattre ; ni faire des ponts ſur l'Eſcaut devant lui, pendant qu'il auroit tenu les bords de cette riviere.

Si M. de Vendôme eût fait ce mouvement que la connoiſſance du Païs lui indiquoit, il en ſeroit réſulté un bien. Il auroit conſervé la conquête de Gand & de Bruges. Il auroit pû faire faire le Siege de Menin derriere lui, ſans qu'il eût été poſſible aux Ennemis de s'y oppoſer, & auroit par conſequent ſauvé Lille ſans avoir à craindre pour Namur ou Charleroi pendant le Siége de Menin ; parce que les Ennemis en s'éloignant de Gand auroient découvert Bruxelles.

Si M. de Vendôme avoit mieux connu le Païs des environs d'Oudenarde,

narde, il n'auroit pas engagé le combat avec une tête d'Infanterie & par Brigades, contre un Corps d'Infanterie, dont il ignoroit le nombre, que le Païs couvert & coupé lui cachoit entierement.

Enfin, si M. de Vendôme avoit bien connu la Flandre & le Païs fertile qui environne Lille, il n'auroit pas imaginé d'affamer les Ennemis au Siége de cette Place, en les enfermant dans ce grand cercle, dans lequel il croïoit les tenir; & il auroit jugé qu'étant inférieur par toute cette circonférence, les Ennemis la perceroient sans difficulté, par tout où ils voudroient faire un effort pour en sortir.

Si M. le Comte de la Motthe avoit connu un Païs dans lequel il commandoit depuis quinze ou seize ans, il lui auroit été bien aisé de se servir plus avantageusement qu'il n'a fait du Corps considérable qui étoit à ses ordres, pour empêcher que les Ennemis ne tirassent des convois d'Ostende pour le Siege de Lille, & il ne se seroit pas fait battre mal-à-propos à Winendal, pour ne pas

connoître un Païs, dans lequel il étoit depuis si long-tems.

En 1709. M. de Villars a tiré tous les avantages possibles de la connoissance de l'Artois, pour empêcher que les Ennemis ne pénétrassent dans cette Province, & ne portassent leur Armée du côté de la mer. Il ne peut être trop loué dans sa disposition générale pour parer à un aussi grand inconvenient; mais sa disposition particuliére pour recevoir les Ennemis à Malplaquet n'a pas été si bonne.

L'Infanterie de sa gauche le long du bois de Sars étoit trop étenduë, puisqu'elle ne pouvoit être soûtenuë d'une seconde ligne, & qu'elle pouvoit être embrassée par la droite de l'Ennemi, qui débordoit notre gauche, laquelle ne voïoit pas même la disposition que l'Ennemi faisoit pour l'attaquer, parce que ses mouvemens lui étoient cachés par les retours que formoit le bois audessus de l'extrêmité de notre gauche d'Infanterie de premiere ligne.

Le centre même de notre Infanterie étoit, ou trop avancé, ou

trop reculé dans la Trouée. C'eſt ce que les plans les plus exacts m'ont pû faire bien connoître ; & ce qui me paroît de plus certain, c'eſt que le parti le plus raiſonnable à prendre, auroit été celui de tenir toute l'Armée en-deçà de la Trouée, dont le front auroit été occupé par pluſieurs Lignes, en recourbant la droite & la gauche ſur les bois de Sars & de Janſars, afin que ces deux aîles puſſent plus facilement charger les Ennemis en flanc, lorſqu'ils ſeroient débouchés de la Trouée, pour attaquer notre front, en cas qu'ils euſſent oſé l'entreprendre, ce que je ne puis croire.

Si même M. le Maréchal de Villars en arrivant le neuf au Camp de Malplaquet, avoit lui-même reconnu le Païs au-delà de la Trouée, je ſuis perſuadé qu'il auroit dès ce même jour combattu la tête des Ennemis, qui paroiſſoit au-delà de la Trouée, & auroit fait un effort pour mettre ſon Armée en bataille, en laiſſant la Trouée derriere ſon Camp. Cette ſeule diſpoſition auroit empêché les Ennemis de tenter le Siege de Mons.

* En l'année 1691. le Roi fit le Siége de Mons avant le tems de l'ouverture ordinaire des Campagnes. M. le Prince d'Orange voulut assembler une Armée assez puissante, pour faire lever le Siége ; mais M. de Luxembourg, à qui le Roi avoit donné le commandement de l'Armée d'observance, sçut se placer si judicieusement devant l'Ennemi, qu'il le contraignit de voir prendre la place, sans pouvoir la sécourir.

Tous les mouvemens que M. de Luxembourg fit faire à son Armée, étoient d'une Guerre défensive judicieusement dirigée, pendant que l'Armée du Roi faisoit le Siége, & agissoit offensivement; ce qui prouve que les mouvemens pour l'offensive & la défensive peuvent être pratiqués en même tems par une Armée, quand ces mouvemens sont bien conduits. *

Dans cette même année l'on devoit ouvrir la Campagne en Piémont par le Siége de Turin, & tout étoit prêt pour cette expédition ; mais les ordres de la Cour changerent sur le point de mettre ce projet

à exécution, & l'on ouvrit la Campagne par le Siége de Carmagnole, ensuite par le changement de la garnison de Cazal, & l'introduction d'une somme considérable d'Argent dans cette Place, qu'on jugeoit bien qui seroit long-tems sans communication avec l'Armée du Roi en Piémont.

L'arrivée de M. l'Electeur de Baviere avec un corps considérable de Troupes changea la constitution de la guerre en ce Païs-là. Elle devint toute offensive de la part de nos Ennemis, quoiqu'ils ne fussent supérieurs qu'en Cavalerie, & que l'Armée du Roi fût plus forte en Infanterie.

M. de Catinat prit continuellement la leçon de ses Ennemis, & ne regla ses mouvemens que sur les leurs, en quoi je ne trouve pas qu'il ait dû être approuvé; mais comme la discution de ses mouvemens sera faite ailleurs lorsque la matiere la requérera, je n'en parlerai point ici, que pour dire qu'ils auroient dû être tels, qu'au moins il auroit soûtenu, s'il s'étoit mieux conduit, la guerre qui se fait entre

Puiſſances égales, au lieu de ſe réduire lui-même à la défenſive.

Je ſçai bien qu'après la mort de M. de Louvois, arrivée au mois de Juillet 1691. les Ennemis de ce Miniſtre perſuaderent au Roi, que la guerre offenſive en Piémont étoit d'une grande dépenſe & de peu d'utilité. Je ſçai même que le Roi envoya M. Chanlay à M. de Catinat, pour être mieux informé de l'état de cette guerre, & pour concerter avec ce Général les moïens d'y ſoûtenir une défenſive, en conſervant ce que l'on avoit conquis ſur M. de Savoïe.

Mais tout ce projet pour l'avenir ne devoit pas être exécuté d'avance, & M. de Catinat étoit en état par ſes forces de ſoûtenir pour le reſte de la Campagne, une guerre de l'eſpece de celle qui ſe fait entre Puiſſances égales, ſans ſe commettre pour cela à un évenement malheureux par le mauvais ſuccès d'un combat qu'il pouvoit éviter, & ſoûtenir cette troiſiéme eſpéce de guerre moins fâcheuſe que la défenſive.

*Les amas prodigieux de bled qu'-

il avoit faits à Carmagnole ne pouvoient pas lui faire craindre, que son Armée pût manquer de pain en delà du Pô. L'on sçait que la fertilité du Païs ne lui devoit pas faire appréhender qu'elle pût manquer de fourages.

Il n'étoit donc question pour soûtenir la guerre avec égalité, que de sçavoir se placer avantageusement pour son Infanterie dans un Païs, où tout est poste quand on le veut.

Tous ces moïens furent négligés par M. de Catinat. Campé avantageusement auprès de Carmagnole, il prit de l'inquiétude d'une marche que l'Ennemi fit en-deçà du Pô, comme pour s'approcher de Salusses. Il crut qu'il lui étoit capital d'y arriver avant l'Ennemi ; il s'éloigna de Carmagnole par ce mouvement, & en laissa même ensuite former le Siége par un détachement de l'Armée Ennemie, dont la plus grande partie étoit dans le même tems campée dans la plaine de Revel.

Si M. l'Electeur de Baviere après avoir pris Carmagnole étoit venu camper avec toute son Armée dans

la plaine de Scarnafis, où elle auroit eu pour sa subsistance tout ce que nous avions assemblé dans Carmagnole qui étoit immense, & qu'en même tems M. le Duc de Savoïe l'eût joint, en passant le Pô vis-à-vis de Staffarde; il est certain que l'Armée du Roi auroit eu bien de la peine à repasser le Pô si près de l'Ennemi, auquel elle auroit prêté le flanc, & qu'elle ne se seroit pas retirée à Pignerol, sans un échec, ou tout au moins sans la perte de ses gros équipages, en cas qu'elle eût pris sa marche par la montagne.

Cet exemple prouve qu'un Général, à qui le hazard seul, ou les fautes de son Ennemi, ont acquis la supériorité, doit en profiter sans perte de tems; sans quoi cette supériorité acquise par hazard, ou par une faute que son Ennemi aura faite, mais qui ne sera pas sans remédes, n'avance pas beaucoup les affaires de son Maître.

Car c'étoit une faute bien grande à M. l'Electeur de Baviere d'avoir marché jusqu'à la plaine de Revel, puisque ne pouvant tirer ses vivres

que de Turin, & laiſſant l'Armée du Roi entre Turin & lui, il ſe commettoit continuellement à avoir ſes convois enlevés. *

L'année 1692. produiſit bien des événemens, qui ſerviront à prouver de quelle conſéquence il eſt d'obſerver avec exactitude les régles que j'ai données, pour ſe conduire dans les différentes eſpéces de Guerres.

Le Roi ouvrit la Campagne par le Siége de Namur, qu'il prit malgré les traverſes de la ſaiſon pluvieuſe, & malgré les efforts de M. le Prince d'Orange, qui marcha au ſecours de cette Place avec une puiſſante Armée.

M. de Luxembourg avec une Armée d'obſervance, fut chargé par le Roi de s'oppoſer à l'entrée de l'Armée de M. le Prince d'Orange dans la Mehaigne. C'étoit une opération de Guerre purement de défenſive. Ce Général ſe conduiſit avec une capacité infinie dans tous les mouvemens qu'il fut obligé de faire, pour s'oppoſer de près à ceux que M. le Prince d'Orange faiſoit

devant lui, pour se procurer le moïen d'entrer dans la Mehaigne avec toute son Armée.

Toutes ses marches vigilantes, & mesurées avec capacité, furent si justes, qu'il fut impossible à M. le Prince d'Orange de pouvoir prendre le tems de passer la Mehaigne devant M. de Luxembourg, quoiqu'infiniment inférieur en Infanterie, laquelle paroissoit devoir faire la décision d'une affaire, où il s'agissoit de se donner par la protection de son feu, le moïen de porter sa Cavalerie de l'autre côté d'un ruisseau guéable en une infinité d'endroits, & qu'il étoit même facile à ce Prince de couvrir de ponts aux endroits qui ne l'étoient point.

Enfin M. de Luxembourg sçut si bien éviter d'engager un combat d'Infanterie, quoique M. le Prince d'Orange fit tous ses efforts pour l'y forcer, il sçut si bien profiter de sa supériorité en Cavalerie par les mouvemens qu'il fit faire, & la maniére dont il la plaça, toujours hors de portée de souffrir du feu de l'Infanterie ennemie, & cependant tou-

jours en état de s'oppoſer avec ſuccès aux efforts de l'Ennemi, qu'il parut toujours deſirer un engagement général, quoique toujours appliqué à l'éviter.

* Cet exemple fait encore ſentir, combien la ſupériorité du génie de Guerre d'un Général le met au-deſſus de celui qui lui eſt oppoſé, & qui lui eſt inférieur en vûës.

En effet dans cette occaſion M. le Prince d'Orange étoit infiniment ſupérieur en Infanterie à M. de Luxembourg; & il paroiſſoit qu'il n'étoit queſtion pour ce Prince, que de s'aſſurer le paſſage de la Mehaigne, afin de pouvoir ſous la protection de ſon feu déboucher ſa Cavalerie, & la former en dedans de cette riviére, malgré les charges de la Cavalerie de M. de Luxembourg. Cependant ce Général par ſa maniére de ſe placer, ſçut réduire ſon Ennemi à l'impoſſibilité d'engager un combat d'Infanterie, & à la triſte néceſſité d'être le témoin oculaire de la priſe de Namur.

Ainſi dans cette occaſion d'une action purement de défenſive, M.

deLuxembourg empêcha l'Ennemi de profiter de l'avantage, qu'il devoit vrai-semblablement attendre de sa supériorité en Infanterie, qui paroissoit devoir faire la décision d'une action, dont le commencement devoit la regarder uniquement. Par ses mouvemens d'une capacité consommée ce Général se conduisit dans la défensive, comme s'il eût desiré de trouver les occasions de se porter à l'offensive, quoique son unique but fût de faire prendre paisiblement Namur au Roi. *

En cette même année 1692. se donna en Flandres le fameux combat de Stinkerque, dont le succès, quoiqu'heureux, ne laissa pas de faire blâmer M. de Luxembourg d'un peu trop de confiance.

Après la prise de Namur, ce Général n'étoit chargé que de la conservation des conquêtes, & d'empêcher que M. le Prince d'Orange ne se saisit de Courtray, où M. de Luxembourg vouloit prendre ses quartiers de fourages. Pour cet effet il se tenoit toujours assez près de l'Ennemi, & se plaçoit de maniére

qu'il pût toujours le devancer de quelques marches, lorſqu'il voudroit exécuter ſon deſſein de venir achever la Campagne entre l'Eſcaut & la Lys.

Tout le monde a ſçu que M. de Luxembourg avoit un Eſpion dans la Secretairerie de M. le Prince d'Orange, & que cet Eſpion découvert fut forcé par M. le Prince d'Orange de mander à M. de Luxembourg, que les Ennemis devoient faire le lendemain un grand fourage de ſon côté. M. le Prince d'Orange vouloit par ce faux avis, que M. de Luxembourg ne prît point d'inquiétude des Troupes, qu'il pourroit par d'autres Eſpions, ou par ſes Partis, apprendre qui marcheroient du côté de ſon Armée, & qu'il ne les conſidérât que comme une groſſe eſcorte, commandée pour couvrir les Fourageurs.

En effet M. de Luxembourg ne fit pas beaucoup de cas des premiers avis de la marche des Ennemis, qui lui furent donnés par un Partiſan qui étoit à la petite Guerre; ainſi toute l'Armée ennemie ſe trouva

presque entiérement sortie des défilés qui séparoient les deux Armées, & à la vûë du Camp, sans que M. de Luxembourg eût pensé à faire prendre les armes à ses Troupes.

Une Brigade d'Infanterie, qui couvroit le front de la Cavalerie de la droite, & les Dragons même de la droite, furent attaqués, & forcés d'abandonner leur Camp avant que l'Armée fût en bataille. Le désordre dans ce commencement fut fort grand à la droite. Cependant la vivacité de M. de Luxembourg, pour former un front, & pour se rétablir sur le terrain d'où l'ennemi avoit chassé cette Brigade d'Infanterie, eut un succès si heureux, qu'après un combat fort long & fort rude, dans lequel l'Ennemi perdit infiniment de monde, ce même Ennemi fut poussé jusques dans les défilés qu'il avoit passés, & contraint à une honteuse retraite.

Exemple qui justifie, que non-seulement dans une Guerre défensive, mais même dans une action purement défensive, un Général supérieur en génie, sçait si judicieu-

sement profiter des moindres fautes de son Ennemi dans sa conduite pour l'attaque, qu'il parvient souvent à changer la nature de l'action, & devient l'attaquant de celui qui étoit son agresseur dans le commencement de l'action.

Il est certain que M. le Prince d'Orange ne poussa pas avec assez de vigueur la Brigade d'Infanterie, qui couvroit la droite de Cavalerie, après qu'il lui eut fait abandonner son Camp, ni même les Dragons de la droite placés le long du ruisseau, qui fermoit la droite.

Par cette lenteur, M. de Luxembourg eut le tems de faire monter à cheval toute la Cavalerie de la droite, & de faire venir promptement de sa seconde ligne des Bataillons, qui couvrirent le front de la Cavalerie trop exposée au feu de l'Infanterie ennemie, qui avoit déposté la Brigade d'Infanterie, dont j'ai parlé. Cette Infanterie força ensuite les Ennemis à abandonner le terrain avantageux où cette Brigade étoit campée, de maniére que le combat étant devenu égal à la droite, de-

vint bientot avantageux pour les Troupes du Roi ſur le front du centre.

Comme ce n'eſt point ici où je prétens détailler les actions particuliéres, je ne parle de celle-ci que par le rapport qu'elle a avec la matiére de ce Chapitre, & pour prouver que l'objet principal d'un Général dans quelque eſpéce de Guerre qu'il ſe trouve engagé, doit toujours être de la faire offenſive, parce que c'eſt l'eſpéce qui ſe ſoûtient le plus facilement, & avec le plus d'avantage pour ſon Prince.

Dans cette même année 1692. M. le Maréchal de Lorges commandoit en Allemagne. Il n'étoit chargé que de conſerver l'Alſace & ſes Places, & de vivre autant qu'il lui ſeroit poſſible aux dépens des Ennemis.

Cette conduite à tenir étoit celle d'une Guerre défenſive; mais elle ne lui lioit pas les mains pour ſe procurer une entiére ſupériorité ſur ſes Ennemis, ſans ſe commettre à une action dont l'événement pût être douteux. Cependant dans le

cours de cette Campagne, il laissa échaper trois occasions de changer en offensive la Guerre défensive, dont il étoit chargé.

Voici quelles furent ces trois occasions qui lui furent présentées. Après avoir ouvert la Campagne auprès de Maïence, & avoir consommé les fourages du voisinage de cette Place, notre Général étoit revenu à Altzay dans le Palatinat. Les ennemis étoient séparés en deux Corps. Celui qui étoit commandé par M. le Landgrave de Hesse étoit près de Maïence & de l'autre côté du Rhin; l'autre du côté du bas-Neckre, aussi au-delà du Rhin.

Dès que M. le Maréchal de Lorges eut quitté le voisinage de Maïence, M. le Landgrave dont le Corps de Troupes étoit d'onze à douze mille hommes, passa le Rhin à Maïence, & remontant ce Fleuve, vint attaquer les tours de Wormes, où il y avoit un Poste de deux cens hommes qui souffrirent le Canon, de sorte que ce bruit avoit averti l'Armée du Roi qui marcha au secours des Tours attaquées, & arriva

de fort bonne heure, & toute entiére, à portée du Camp de M. le Landgrave. Ce Prince s'étoit si mal placé, & son Camp étoit si peu soûtenable, que l'Armée du Roi pouvoit se trouver en bataille sur une hauteur précisément sur le Camp de l'Ennemi, & accabler cette Armée ainsi campée entre la hauteur & le Rhin, sans pont sur ce fleuve pour sa retraite.

Cependant M. le Maréchal de Lorges quoique fort brave homme de sa personne, * mais d'un génie fort borné pour la Guerre, * ne voulut jamais que l'Armée encore hors de la portée de l'Ennemi, passât sur deux ou trois colonnes un petit ruisseau, qu'il falloit traverser pour se placer avant l'Ennemi sur la hauteur qui étoit sur son Camp.

Il voulut que l'Armée allât prendre la tête du ruisseau pour s'y mettre en bataille, & marcher à l'Ennemi. Ce détour consomma le reste du jour; le lendemain ne fut pas mieux emploïé, & donna le tems à M. le Landgrave de reconnoître le danger qu'il avoit couru, & de se

mettre hors de la portée de notre Armée.

Si M. le Maréchal de Lorges, quoique ſimplement chargé par le Roi d'une Guerre défenſive en Allemagne, avoit dans cette occaſion détruit le Corps commandé par M. le Landgrave, ce qu'il avoit été le maître de faire avec une ſupériorité, qui ne pouvoit pas le faire douter du ſuccès, il eſt conſtant que ſans péril pour les affaires du Roi, il auroit changé la conſtitution de la Guerre, & même que ſans s'engager à entreprendre dans la ſuite, il auroit conſervé le reſte de la Campagne une ſupériorité agréable à ſon Maître.

La ſeconde occaſion dans laquelle M. le Maréchal de Lorges manqua de ſe donner encore une entiére ſupériorité ſur les Ennemis, & à faire ſans ſe commettre changer la conſtitution de la Guerre défenſive, fut celle-ci.

Quelque tems après les Ennemis dans le deſſein de faire un pont ſur le Rhin à l'Iſle de Santhouen, pour paſſer dans le Palatinat, porterent

toute leur Armée près de l'embouchure du Neckre. M. le Maréchal de Lorges avoit détaché un petit Corps de neuf Bataillons & de quelques Efcadrons, qui campoient à Altrip, pour obferver les mouvemens de l'Ennemi, & fous le prétexte de la commodité des fourages, il s'étoit avec le refte de fon Armée éloigné de neuf lieuës de ce Corps détaché.

Ce Corps par fa foibleffe & fon éloignement, ne pouvoit empêcher que toute l'Armée ennemie ne fît un pont à la faveur d'une crûe du Rhin, & ne paffât enfuite cette riviére, lorfque les eaux feroient retirées.

Je commandois ce Corps, & j'avois continuellement donné avis à notre Général de la conftruction de ce pont, de fa perfection, & du paffage de l'Armée ennemie. Cependant je ne reçûs ordre de M. le Maréchal de Lorges, que dans le tems que la tête de l'Armée ennemie arrivoit au Landwert de Spire.

Cet ordre portoit que je me retiraffe à Philisbourg; ce que je n'au-

rois pû exécuter ſans ſéparer l'Armée du Roi en deux, & laiſſer l'Ennemi maître d'entrer en Alſace, parce que le reſte de l'Armée n'auroit pû m'y venir joindre. Je me mis pourtant en devoir d'exécuter ponctuellement cet ordre; mais la vivacité de l'Ennemi à entrer dans le Landwert de Spire, me força à me poſter ſur le bord d'une branche du Spireback, que je diſputai aſſez de tems à l'Ennemi pour pouvoir être ſoûtenu avant que d'être forcé; ce qui me réuſſit après un long combat.

Notre Armée entiére eut donc le tems d'arriver au Spireback, & de ſe former devant ce ruiſſeau. Toute celle des Ennemis étoit entrée dans le Landwert, d'où elle ne pouvoit reſſortir que par deux portes.

Tout le monde ſçait comme les Landwerts ſont faits. Pour combattre l'Ennemi avec un ſuccès indubitable, il ne falloit que de l'attention ſur un mouvement qu'il ne pouvoit dérober à la vûë, & ſe préparer des paſſages ſur le ruiſſeau, dont nous étions les maîtres. Cependant quelques remontrances que

l'on pût faire à M. le Maréchal de Lorges, il laissa tranquillement ressortir cette Armée du Landwert par la même porte qu'elle y étoit entrée.

Ainsi dans cette seconde occasion, ce Général négligea encore de faire changer la constitution de la Guerre, sans pourtant se commettre à une action douteuse, & il s'attacha scrupuleusement à une défensive trop restrainte, pour profiter des fautes de son Ennemi.

La troisiéme occasion de cette Campagne dans laquelle M. le Maréchal de Lorges ne voulut pas se donner la supériorité sur les Ennemis, & de bons quartiers d'hyver à son Armée aux dépens des Ennemis du Roi, fut telle. Sur la fin de la Campagne, l'Armée du Roi alla vivre dans la plaine d'Ethelingen, après avoir obligé l'Armée ennemie à quitter Hagenback où elle avoit fait un pont sur le Rhin.

L'Armée du Roi s'avança ensuite à Phortzheim sur Lentz. M. le Maréchal de Lorges apprit que M. l'Administrateur de Wirtemberg étoit campé auprès d'Entzwahingen

avec un Corps de quatre mille chevaux. Il marcha à ce Corps, le battit, & prit M. l'Adminiſtrateur. Il étoit aiſé après cela d'établir l'Armée dans le Duché de Wirtemberg & tout le long du Neckre.

Notre Général aima mieux abandonner tout ce païs, & marcher avec toute l'Armée au ſecours du Château d'Eberbourg, aſſiegé par M. le Landgrave, que de remettre encore une fois toute la Guerre d'Allemagne au-delà du Rhin, & la faire ainſi aux dépens de l'Empire.

Ces trois exemples cités ſur le ſujet des maximes pour la Guerre défenſive, feront ſuffiſamment connoître, que quand un Général d'un génie tel qu'il le doit avoir, pour pouvoir être porté au commandement des Armées, ſçait ſe prévaloir des fautes de ſon adverſaire, ſans pourtant rien hazarder, il lui eſt ſouvent facile de faire changer la conſtitution d'une Guerre défenſive, & par-là de la rendre plus avantageuſe à ſon Prince, & même de moindre dépenſe.

Après la mort de M. de Louvois

arrivée pendant la Campagne de 1691. la Guerre changea abſolument de face en Piémont, & le Roi réſolut pour la Campagne ſuivante de ne faire de ce côté-là qu'une Guerre défenſive, dont l'objet ne fut que de ſoûtenir Pignerol, Suze, Nice, & la Savoïe.

Ce ſyſtême de guerre propoſé par des gens qui ne connoiſſoient pas la conſtitution du païs, fut cependant approuvé; & M. de Catinat qui commandoit en Piémont, fut chargé de l'exécution de cette défenſe, pour laquelle on lui donna 100. Bataillons & 40. Eſcadrons.

M. de Catinat plaça ſa Cavalerie au Camp du Sablon près du Rhoſne pour la commodité de ſa ſubſiſtance, & toute ſon Infanterie en pluſieurs Corps, comme il le jugea à propos pour ſoûtenir ſa défenſive.

Cependant M. de Savoïe ſupérieur en Cavalerie, mais fort inférieur en Infanterie, malgré cette diſpoſition ne laiſſa pas de pénétrer par le Quiéras juſqu'à Ambrun, où il conduiſit du canon, en fit le Siége, & prit cette Ville derriére M. de Catinat.

Catinat. Il ſeroit même deſcendu juſques dans la plaine du Dauphiné, ſans la petite vérole dont il fut ſurpris à Ambrun, & dont il fut fort mal.

Il eſt certain que ſi l'on avoit donné à M. de Catinat un équipage de vivres propre à conduire le pain à l'Armée dans la plaine de Piémont, & des chevaux d'Artillerie pour un équipage de Campagne, l'on auroit ôté à M. de Savoïe toutes ſes vûës pour entreprendre; parce qu'il auroit toujours craint que l'Armée du Roi ne rentrât en Piémont, ce qu'il vouloit abſolument éviter. Mais quand ce Prince vit par la maniére dont on avoit composé l'Armée du Roi, qu'il n'avoit plus à craindre qu'elle pût entrer dans la plaine, par l'impoſſibilité où elle auroit été d'y ſubſiſter, dès qu'elle auroit été hors de portée d'aller prendre elle-même ſon pain dans Pignerol, il ſe réſolut à l'offenſive, quoique fort inférieur en Infanterie, dans un païs de montagnes, où elle ſemble devoir ſeule aſſûrer toutes les opérations de guerre.

La premiere faute faite ſur cette défenſive mal réglée, regarde entiérement la Cour. Elle devoit ſupputer les dépenſes à faire pour la ſoûtenir, & elle auroit trouvé que les réparations des voitures pour les vivres & pour l'Artilierie, dont tous les chariots étoient reſtés dans Pignerol à la fin de la Campagne précédente, & l'entretien des équipages, auroit été bien au-deſſous de celles de la quantité d'Infanterie que l'on donnoit à M. de Catinat, dont même la préſence ailleurs auroit été plus utile au ſervice du Roi; & on auroit ainſi préferé une offenſive, qui auroit eu tout au moins les apparences d'une Guerre entre Puiſſances égales, à une défenſive auſſi reſtrainte que celle qu'il fut réſolu que l'on feroit.

La ſeconde faute regarde M. de Catinat. Ce Général qui connoiſſoit, & la plaine de Piémont, & ce vaſte ceintre des Alpes, depuis Nice juſqu'au Lac de Genéve, devoit ſçavoir, comme je l'ai dit ailleurs, que la plaine de Piémont étoit un centre, qui portoit également ſur

toute cette circonférence, & qu'ainsi il seroit nécessairement le plus foible partout, dès qu'il sépareroit son Infanterie, comme il le fit par sa disposition.

Je sçai qu'il craignit en ne gardant pas avec de l'Infanterie tous les principaux côtés, & même les War, que la Cavalerie ennemie fort supérieure à la sienne, ne pénétrât ou en Provence, ou en Dauphiné, & ne fît de grands désordres dans ces Provinces. Mais il me paroît que cette crainte étoit mal fondée par deux raisons.

La premiere est que si cette Cavalerie ennemie avoit passé les Alpes sans opposition, il auroit au moins été bien facile de la détruire à son retour, en plaçant à propos de l'Infanterie dans les cols, & les lieux serrés, où elle auroit voulu passer.

La seconde, est qu'en ce cas-là M. de Catinat n'auroit eu qu'à entrer lui-même dans la plaine de Piémont avec toutes ses forces, & marcher à M. de Savoïe, qu'il auroit vrai-semblablement trouvé posté avec son Infanterie à l'entrée de la

vallée, où il auroit voulu recevoir sa Cavalerie à son retour, & par la grande supériorité d'Infanterie du Roi, il auroit aisément détruit celle de M. de Savoïe.

Ainsi donc M. de Catinat avoit fait une fort mauvaise disposition. Il avoit séparé son Infanterie en trop de Corps, qui se sont toujours trouvés inférieurs à celui que l'Ennemi portoit en avant, & dont il mesuroit la force sur celui qui pouvoit lui être opposé. Il avoit trop éloigné sa Cavalerie pour en pouvoir faire aucun usage, pas même faire appréhender à M. de Savoïe qu'elle pût faire une course dans la plaine éloignée des lieux, où la Cavalerie de ce Prince la pût troubler dans son expédition; de maniére que M. de Catinat avec un Corps de Troupes plus puissant au double que celui de M. de Savoïe, ne parut jamais que foible devant ce Prince, qui pendant toute la Campagne, exécuta tout ce qu'il voulut entreprendre.

Exemple qui fait connoître, qu'une défensive par choix doit être

mieux dirigée que celle-là ne le fut, & qu'il n'eſt jamais prudent à un Général de prendre ce parti ſi abſolument, qu'il s'ôte tous les moïens de profiter des mouvemens hazardeux qu'un Ennemi qui veut entreprendre, eſt quelquefois forcé de faire, & que la diſpoſition pour la défenſive doit toujours être telle, que l'on puiſſe, ſi l'on en trouve l'occaſion favorable, faire changer la conſtitution de cette eſpéce de Guerre.

En l'année 1693. il parut que le projet de la Campagne étoit d'une puiſſante offenſive en Flandres, & d'une exacte défenſive en Allemagne & en Italie.

On aſſembla donc deux grandes Armées en Flandres. Le Roi ſe mit à la tête de celle qui marcha juſqu'à Gemblours, & M. de Luxembourg fut choiſi pour commander celle qui étoit aſſemblée à Geury près de Mons.

Le projet étoit d'aller avec les deux Armées accabler M. le Prince d'Orange, & toutes les forces de la Ligue, dans le Camp de Park près

de Louvain. Toutes les meſures pour rendre cette grande entrepriſe ſûre dans ſon exécution, avoient précédemment été très-judicieuſement concertées par M. de Luxembourg, chargé de la principale partie de l'affaire. Elles étoient même ſur le point d'être exécutées, lorſque tout-à-coup par des raiſons que tout le monde a ſçûës, mais qui ne ſont point du ſujet que je traite, ce projet d'offenſive en Flandres fut changé en celui d'une défenſive; & au contraire l'offenſive fut réſoluë en Allemagne au lieu de la défenſive.

On ôta à M. de Luxembourg les meilleures Troupes de ſon Armée, auſquelles on ſubſtitua la plus chétive Infanterie de l'Armée du Roi, & l'on forma des Troupes ôtées à M. de Luxembourg & de l'Armée du Roi, une Armée qui marcha en Allemagne ſous le commandement de M. le Dauphin.

Ce changement imprévû, & ſans aucune bonne raiſon, fit reprendre cœur à M. le Prince d'Orange, qui s'étoit vû à la veille d'être accablé

ſans reſſource, & fit penſer à ce Prince qu'il pourroit après la ſéparation des deux Armées du Roi, ſe montrer devant M. de Luxembourg, qui ſçut pourtant le contenir dans ſon Camp de Park par celui de Meldert qu'il prit à propos.

Ainſi M. de Luxembourg malgré la diminution de ſon Armée & ſon changement dans la qualité des Troupes, ne laiſſa pas de paroître encore agir avec ſupériorité ſur les Ennemis, par les reſſources que ſon génie de guerre lui fournit. La ſuite de la Campagne le juſtifie encore mieux; mais avant que d'en faire le détail, par rapport à la matiére de ce Chapitre, je crois devoir faire un plan général de l'état de nos Ennemis en Flandres dans le tems de l'ouverture de la Campagne.

Les Eſpagnols ne pouvoient plus s'approcher de nos frontiéres de Champagne que par Charleroi ſur la Sambre. Nos Ennemis étoient maîtres de Liége ſur la Meuſe, dont la conſervation leur étoit capitale. Ils en avoient racommodé la Citadelle, qu'il avoient même couverte

d'un Camp retranché capable de contenir une Armée.

Nos Armées qui s'étoient comme jointes auprès de Gemblours, leur donnoient donc de juſtes ſujets d'appréhenſion pour Charleroi & Liége d'un côté, & pour leur Armée, & Louvain de l'autre. S'ils avoient perdu Liége, ils perdoient la Ville d'où ils tiroient la plus grande partie de leurs armes pour nous faire la guerre; nous nous trouvions après cela ſur Maſtrick, & par conſéquent nous ne leur laiſſions plus de communication avec l'Allemagne que par le bas-Rhin & la baſſe-Meuſe. S'ils avoient été battus dans leur Camp de Park, Louvain, Malines, Anvers, & Bruxelles n'auroient pû être ſoûtenus, & la Flandre entiére auroit couru grand riſque.

Dans cet état M. le Prince d'Orange, qui voïoit également la ruine de ſon parti dans l'une des deux pertes de Liége, ou de Louvain dans un commencement de Campagne, mais pourtant avec cette différence, que la perte de Liége ne

ſe ſeroit pas fait d'abord ſentir avec tant d'éclat que celle de Louvain, & qui d'ailleurs par la jonction de nos deux Armées à Gemblours n'ôſoit ſe commettre au ſort d'une Bataille, dont la perte auroit entraîné celle de toute la Ligue; M. le Prince d'Orange, dis-je, prit donc le parti de ſéparer ſes forces.

Il ſe plaça, comme je l'ai dit, à Park, avec la plus grande partie de ſon Armée, & mit dans le Camp retranché de Liége un Corps conſidérable d'Infanterie & de Cavalerie, qu'il crut capable de réſiſter aſſez de tems à nos efforts en cas que nous l'euſſions attaqué, pour avoir le tems de porter un nouveau ſecours aux Troupes attaquées, faiſant marcher ce ſecours à couvert du Demer, & l'introduiſant dans le Camp retranché par l'autre côté de la Meuſe.

Ce parti de ſoûtenir Liége de cette maniére avoit un grand inconvénient, comme je le ferai voir lorſque je parlerai de la Bataille de Neerwinde; c'eſt que pour faire marcher ſûrement ce Corps déta-

ché, il falloit que le Prince d'Orange s'avançât lui-même avec toute ſon Armée à portée de protéger cette marche ; ainſi il s'éloignoit de Louvain & de la Flandre, à quoi les Eſpagnols ne vouloient abſolument point conſentir.

Auſſi ce Prince ne faiſoit-il entrevoir la poſſibilité de porter ce ſecours au Camp retranché de Liége, que pour faire ſentir à M. de Luxembourg que cette entrepriſe lui ſeroit difficile à exécuter.

Voilà quelle étoit la diſpoſition de nos Ennemis ; & pour ne pas répéter ce que j'ai dit de la nôtre, je dirai ſeulement que cette diſpoſition devoit bien plûtôt favoriſer l'exécution du projet de M. de Luxembourg, que de le faire abandonner.

Je m'arrêterai donc uniquement à mon ſujet, qui eſt celui de la Guerre défenſive, & ferai voir que M. de Luxembourg par ſa ſeule ſupériorité de génie de guerre ſur M. le Prince d'Orange, ſçut malgré l'abandon de ſon projet, ſe continuer dans la repréſentation de maître de la Campagne, pendant le

cours de laquelle il battit à Neerwinde l'Armée de M. le Prince d'Orange, & prit Charleroi à la fin de la Campagne; & qu'ainsi, quoiqu'après le départ du Roi, il ne fût plus chargé que d'une Guerre défensive, ou tout au plus de la Guerre qui se fait entre Puissances égales, ce sçavant Capitaine ne laissa pas de prendre sur son adversaire les tems heureux, qui lui procurérent des avantages considérables.

Voici quels furent les mouvemens judicieux de M. de Luxembourg pour parvenir à changer la constitution de la Guerre. Aussi-tôt après le départ du Roi, il prit le Camp de Meldert, séparé de celui des ennemis à Parck par les bois de Meerdal.

Par cette situation il avoit l'Armée de M. le Prince d'Orange en tête, & les Troupes qui étoient dans Liége derriere lui; de maniére que ces Troupes n'osoient pas quitter ce Camp retranché, pour venir joindre M. le Prince d'Orange, en se couvrant du Demer dans leur marche, & cela par deux raisons;

l'une qu'elles ne pouvoient quitter Liége, ſans nous laiſſer la poſſibilité de nous en emparer, avant que M. le Prince d'Orange eût pû troubler l'exécution de cette entrepriſe, qui étoit capitale pour les Hollandois; l'autre que ces Troupes pouvoient courir un grand riſque dans leur marche derriere le Demer, dont M. de Luxembourg étoit fort proche.

M. le Prince d'Orange lui-même n'oſoit quitter le Camp de Parck pour favoriſer cette jonction, parce que par ce mouvement il découvroit Louvain. Ainſi tant qu'il fut poſſible à M. de Luxembourg de ſubſiſter dans ſon Camp de Meldert, il ſe trouva par ce poſte ſupérieur & maître de la Campagne, quoique ſon Armée fût très-inférieure aux forces de M. le Prince d'Orange, s'il avoit pû les raſſembler.

Quoique M. de Luxembourg fût par cette ſeule ſituation parvenu à changer la conſtitution de la Guerre défenſive, en celle qui ſe fait entre Puiſſances égales, ce beau début ne le ſatisfaiſoit point encore, & voici ce qu'il fit pour parvenir à

devenir l'offenſeur, pour combattre ſon Ennemi avec tous les avantages qu'un génie ſupérieur ſçait ſe donner, pour ſe procurer un ſuccès heureux.

Il ne jugea pas qu'il dût entreprendre de combattre M. le Prince d'Orange, qu'il n'eût encore diminué ſes forces déja ſeparées. De la maniére dont ce Prince étoit placé à Parck, M. de Luxembourg ne pouvoit pas entreprendre ni ſur les convois, ni ſur les fourages de l'Ennemi; Il fallut donc pour parvenir à ſon deſſein de combattre avec avantage, trouver dans la fertilité de ſon imagination un avantage ſur ſon Ennemi plus décidé, que celui de lui enlever un convoi, ou battre un grand fourage.

Pour cela il jugea qu'il falloit donner des inquiétudes à M. le Prince d'Orange pour le Camp retranché de Liége. Il fit raprocher de Namur & de lui le Marquis d'Harcourt, qui avec un petit Corps de Cavalerie couvroit le païs de Luxembourg & la baſſe-Meuſe; il fit remuer dans Namur beaucoup de

canon, de munitions de guerre, ou d'outils, & fit cuire beaucoup de pain dans cette Place; Après quoi il quitta le Camp de Meldert, & vint avec toute ſon Armée à portée de Liége, dont il alla reconnoître les retranchemens, & fit même faire une grande quantité de faſcines, comme s'il avoit voulu s'en ſervir à l'attaque des retranchemens.

M. le Prince d'Orange à qui tous les mouvemens qui ſe faiſoient dans Namur étoient connus, crut qu'effectivement M. de Luxembourg vouloit attaquer le Camp retranché de Liége. Il quitta ſon Camp de Parck, pour ſuivre M. de Luxembourg de loin, & ſe mettre à portée de faire encore entrer dans le Camp de Liége autant de Troupes qu'il y en avoit, en faiſant marcher ce Corps à couvert du Demer.

M. de Luxembourg informé de la marche de l'Ennemi, pour s'approcher de lui & de ſon détachement pour Liége, régla ſes mouvemens devant cette Place, de maniére qu'il pût être ſûr de l'affoibliſſement de l'Armée de M. le Prince d'Oran-

ge, avant que de mettre ſon deſſein de combattre à exécution.

M. le Prince d'Orange qui ſe ſentoit fort ſupérieur en Troupes à M. de Luxembourg, content d'avoir fait entrer de nouvelles Troupes dans le Camp retranché de Liége, ſe tenoit avec tout le reſte de ſon Armée, ſa droite à la Getthe, ſa gauche à Roms-dorph, le long du ruiſſeau de Landen, le village de Néerwinden à ſa tête. Il détacha même encore M. le Duc de Wirtemberg avec un Corps de dix ou douze mille hommes, pour aller forcer nos lignes de Courtrai, & faire contribuer nos Chatellenies, parce qu'il ne croïoit pas que M. de Luxembourg pût le venir attaquer dans le poſte qu'il s'étoit choiſi.

M. de Luxembourg content des mouvemens que M. le Prince d'Orange venoit de faire, par la préſomption que lui donnoit ſa ſupériorité en Troupes, ne ſongea qu'à raſſurer encore mieux M. le Prince d'Orange dans ſon Camp de Néerwinde, où il ſe croïoit en ſûreté;

& où M. de Luxembourg avoit pourtant résolu de l'aller combattre.

Il feignit pour cet effet d'avoir conçû une inquiétude extrême pour nos Chatellenies de Flandres, & fit marcher à midi toute la seconde ligne, avec des ordres publics de faire toute la diligence possible pour secourir nos Chatellenies, & des ordres secrets aux Troupes détachées de faire halte en un lieu marqué; & dès que la nuit fut venuë, il marcha à l'Ennemi avec tout le reste de l'Armée. Il le trouva tranquille dans son Camp, parce qu'il croïoit M. de Luxembourg occupé à son entreprise de Liége, & affoibli même d'une partie de son Armée, qu'il avoit eu avis qui marchoit vers la Flandre.

Un orage terrible survenu dans le moment que l'Armée se mettoit en marche, l'appesantit si fort, qu'elle ne put arriver assez tôt pour combattre ce même jour; il fallut attendre au lendemain, que la bataille se donna avec le succès glorieux, dont je parlerai ailleurs.

Ce récit n'a été détaillé avec tou-

tes

tes ſes circonſtances, que pour rendre ſenſible ce que j'ai avancé dans mes Mémoires ſur la Guerre, lorſque j'ai dit, que la conduite d'une Guerre défenſive entre Puiſſances égales, réſidoit toute entiére dans l'eſprit & la capacité du Général qui en étoit chargé, dont la ſupériorité de génie ſur ſon adverſaire s'étoit ſouvent trouvé ſeule capable de faire changer la conſtitution de cette eſpéce de Guerre toujours déſagréable à ſoûtenir.

Car enfin qu'eſt-il de plus vrai, que ſi M. de Luxembourg avoit été de ces génies de guerre ordinaires, & qu'il n'eût pas été plus habile que M. le Prince d'Orange, la Campagne de Flandres auroit été auſſi deſagréable pour le Roi, que le fut celle d'Allemagne, comme nous le dirons en ſon lieu.

Le gain de la bataille de Néerwinde fut ſi effectif, qu'il procura la ſupériorité entiére à l'Armée du Roi pour le reſte de la Campagne; de maniére qu'à la fin de Septembre elle forma le Siége de Charleroi, prit cette Place, après quoi elle alla

encore empêcher M. le Prince d'Orange de s'emparer de Courtrai, & vécut enfin aux dépens des Ennemis jusqu'au tems des quartiers d'hiver. Voici quelles furent les fautes qui firent perdre à M. le Prince d'Orange sa supériorité véritable.

La premiere fut, après le départ du Roi pour son retour, & celui de M. le Dauphin avec son Armée pour l'Allemagne, de n'être pas sorti de son Camp de Parck, & de n'avoir pas empêché M. de Luxembourg de prendre celui de Meldert. Cette négligence fut cause qu'il ne put sortir de son Camp de Parck, tant que M. de Luxembourg fut à Meldert, & qu'il ne put aussi se faire joindre par les Troupes qui étoient à Liége, crainte que notre Général ne s'emparât de cette Ville, s'il la laissoit sans une puissante protection. Ainsi il manqua l'occasion de se donner sur M. de Luxembourg la supériorité qu'il auroit euë, s'ils avoient été ensemble.

La seconde, fut celle d'avoir pris toutes les démonstrations de M. de Luxembourg sur Liége pour un des-

ſein certain, & de s'être déplacé avant que ce Général eût effectivement formé l'attaque de Liége.

La troiſiéme, d'avoir trop promptement détaché M. de Wirtemberg pour aller en Flandres, dans la ſuppoſition qu'il auroit le tems d'exécuter cette entrepriſe pendant que M. de Luxembourg ſeroit occupé à Liége.

La quatriéme qui mit M. de Luxembourg en état de profiter des trois premieres, fut celle de s'être tenu à portée d'une action générale, après s'être affoibli par les détachemens pour Liége, & pour la Flandre.

La cinquiéme, ſans laquelle M. de Luxembourg n'auroit encore que foiblement réuſſi dans ſon deſſein de changer la conſtitution de la Guerre, & n'auroit pû parvenir tout au plus même qu'à faire une Guerre égale, & ſans avantage le reſte de la Campagne, fut celle de croire qu'aïant eu le tems de retrancher le front de ſon Camp, dont les aîles étoient couvertes par la Getthe & le ruiſſeau de Landen, M. de Lu-

xembourg dont l'Infanterie n'avoit pû arriver que la nuit, quoiqu'il fût arrivé avec sa Cavalerie à deux heures après midi à vûë du Camp ennemi, se désisteroit du desir de le combattre, lorsque le lendemain matin il verroit le front du Camp retranché, comme il le fut pendant la nuit.

Si même M. le Prince d'Orange sans prendre trop de confiance dans la bonté apparente de son poste, eût voulu éviter une action décisive dans une conjoncture, où les détachemens qu'il avoit faits la lui devoient prudemment faire éviter, & s'il se fût servi du tems de la nuit pour faire passer la Getthe à son Armée, & mettre cette riviére devant lui, il est certain que tous les mouvemens d'habile & de grand Capitaine que M. de Luxembourg avoit faits, pour combattre M. le Prince d'Orange avec avantage, ne lui auroient été d'aucun profit pour changer la constitution de la Guerre, & se donner la supériorité sur son Ennemi par des mouvemens, qui n'auroient rien décidé sans

combat, parce que M. le Prince d'Orange en ſe couvrant de la Getthe & évitant de combattre, ſe procuroit le moïen infaillible de rejoindre toutes ſes forces, & de ſe conſerver par-là la ſupériorité ſur M. de Luxembourg.

Exemple qui juſtifie, combien facilement une premiere faute faite devant un Général d'un génie ſupérieur, conduit aiſément à toutes les autres, & juſqu'à celle qui décide de la conſtitution d'une Guerre.

J'ai dit ci-deſſus, que le premier projet pour la Campagne d'Allemagne avoit été d'y demeurer ſur la défenſive, & que celui même des Ennemis étoit de ne rien entreprendre de ce côté-là, parce qu'ils vouloient agir avec ſupériorité en Hongrie & en Piémont, à quoi ils étoient conviés par ce qui s'étoit paſſé l'année précédente en ce païs-là.

Mais M. le Dauphin aïant marché en Allemagne avec ſon Armée, & y aïant joint celle que commandoit M. le Maréchal de Lorges, pour agir conjointement contre l'Armée de l'Empire commandée

par M. le Prince de Baden, ce Prince qui vit fondre sur lui une Armée fort supérieure à la sienne, ne songea qu'à se placer de maniére à pouvoir seulement garder l'Allemagne au-delà du Neckre, & abandonna tout le Païs entre le Rhin & le Neckre, comptant que c'en seroit assez dans l'état où il se trouvoit, s'il pouvoit empêcher que nous ne pénétrassions plus avant, & espérant que la supériorité de M. le Prince d'Orange en Flandres, ou l'offensive que M. de Savoïe avoit résolu de faire contre nous, le débarrasseroit de nos grandes forces en Allemagne, pour marcher au secours de Pignerol, ou de la Flandre, & qu'ainsi nous ne pourrions pas prendre des quartiers d'hiver dans l'Empire.

Pour cet effet M. de Baden fortifia un Camp pour toute son Armée sur la hauteur qui tombe sur Heilbron, où il avoit jetté un corps d'Infanterie. Ce Camp étoit inattaquable du côté de Lauffen; il étoit bon du côté de Heilbron, parce qu'il ne pouvoit être abordé qu'après s'être rendu maître de cette Ville; mais il n'é-

toit point ſoûtenable ſi l'Armée du Roi avoit paſſé le Neckre à Neckerſulm & à Wimphen, & qu'elle eût tourné ce Camp.

Ce fut ce que l'on négligea de faire. On le tâta du côté de Lauffen où il n'étoit point attaquable ; on s'amuſa à courir & à piller le Wirtemberg, que M. le Prince de Baden abandonnoit ; & après avoir inutilement fatigué l'Armée pendant quelque tems, & fait beaucoup de deſordre dans le Wirtemberg, on ſe retira, parce que comme M. de Baden l'avoit ſagement prévû, le Siege de Pignerol que M. de Savoïe commençoit à former, obligea le Roi à faire détacher de ſon Armée d'Allemagne beaucoup de Cavalerie, afin de mettre M. de Catinat en état de ſecourir cette Place, & de combattre M. de Savoïe, en cas que ce Prince s'opiniâtrât au deſſein de ce Siege.

Cet exemple de la judicieuſe défenſive de M. le Prince de Baden en Allemagne, ſervira à faire connoître, que cette eſpece de guerre peut ſe ſoûtenir ſans deſavantage marqué,

quand on peut réduire l'agreſſeur à un point d'attaque préalable à aucune autre entrepriſe, & que dans un commencement de cette opération, on ne regarde pas comme un objet eſſentiel de ſon projet de défenſive de s'oppoſer à un Ennemi, qui attaque avec grande ſupériorité, & qu'on ne s'attache qu'à le réduire à ce point d'attaque préalable à toute autre opération.

Il eſt certain que M. le Prince de Baden dans cette eſpece de guerre avoit judicieuſement penſé, d'abandonner de ſon bon gré tout le Païs entre le Rhin & le Neckre, parce qu'il n'auroit pû tenter de le ſoûtenir par partie, ſans expoſer auſſi quelques parties de ſon Armée fort inférieure à la nôtre, & que ſes moindres pertes auroient été fort conſidérables pour lui dans l'état où il ſe trouvoit, & auroient abſolument décidé de notre ſupériorité, dans un tems où il lui étoit d'une conſéquence infinie de ſe maintenir dans une eſpece d'égalité, par le choix d'un bon poſte.

Par les raiſons contraires, il eſt auſſi

auſſi certain que l'agreſſeur ne doit jamais ſe négliger, ſur les attentions à avoir pour décider de la ſupériorité. Si donc M. le Maréchal de Lorges avoit été actif, s'il n'avoit pas perdu inutilement des jours qui conſommoient le pain qu'il ne tiroit que de Philisbourg & du Fort-Loüis, s'il s'étoit précédemment informé avec exactitude de la nature du poſte, que M. le Prince de Baden avoit pris ſur la hauteur de Heilbron, il auroit ſçû que ce poſte n'étoit point attaquable du côté de Lauffen, & il n'y auroit point porté inutilement l'Armée.

Il auroit ſçû que ne pouvant point attaquer Heilbron, le Neckre entre deux, & ſoûtenu de l'Armée Ennemie, il falloit paſſer cette riviere à Nekerſulm ou à Wimphen, pour pouvoir agir avec ſuccès contre cette Ville, où étoient tous les vivres pour l'Armée de M. de Baden. Et s'il avoit paſſé le Neckre, il auroit aiſément vû que le poſte de M. le Prince de Baden ne valoit rien par derriere, & il auroit forcé ce Prince à abandonner Heilbron, &

à s'aller mettre en ſûreté derriere le Koker.

Il étoit même impoſſible à M. de Baden de s'oppoſer au paſſage du Nekre par deux raiſons. La premiere, c'eſt qu'il étoit trop éloigné pour le pouvoir faire, ſans ſe dépoſter de la hauteur où étoit ſon Camp.

La ſeconde, c'eſt que par la nature du terrain, les Troupes auroient ſouffert une perte conſidérable par le feu de l'Armée du Roi, parce que de ce côté-ci du Nekre, le terrain de la Campagne eſt plus élevé que de l'autre, & qu'ainſi l'Artillerie de l'Armée du Roi auroit eu un grand avantage ſur la ſienne.

De ce récit il faut conclure, que M. le Maréchal de Lorges a fort mal conduit une guerre offenſive, & que M. le Prince de Baden s'eſt fort bien conduit pour la défenſive, & a tiré un parti avantageux d'un poſte, qui n'avoit pourtant qu'une apparence de ſûreté, ſans être effectivement de la nature de ceux qui ſont aſſez bons, pour y oſer tenir contre une Armée ſupérieure, parce qu'ils ne peuvent être tournés, &

qu'il faut les attaquer par une tête qu'on a eu le tems d'accommoder.

La guerre qui se fit en Piémont cette même Campagne 1693. me fournira plusieurs réflexions, tant sur la défensive mal réglée, que sur une offensive heureuse, qui n'a pourtant point été suivie d'un succès avantageux.

La Cour avoit resolu de ne faire contre M. de Savoïe qu'une guerre défensive. Je l'ai dit ailleurs ; mais M. de Catinat qui l'année précedente s'étoit mal trouvé de la disposition dans laquelle il s'étoit mis, y voulut changer quelque chose, parce qu'il crut que M. de Savoïe se feroit pour l'offensive un objet different de celui qui lui avoit fait porter ses vûës sur le Dauphiné, en laissant nos Places de la tête derriere lui.

Voici quelle fut la disposition de M. de Catinat pour son Infanterie. Il en mit considérablement dans Pignerol, forma un Camp sur la hauteur de Rochecostel, plaça quelques Bataillons dans le Pragelas, dans les passages du Dauphiné & de la Vallée de Barcelonette, & sur le War ; sa Cavalerie resta au Camp du Sablon.

Ce Général crut par cette diſpoſition, qu'en montrant à M. de Savoïe ce grand Corps d'Infanterie, ce Prince n'abandonneroit pas la plaine de Piémont & Turin, pour s'attacher au Siege de Cazal ou de Nice ; que la vûë ſeule de cette Infanterie ſuffiroit pour empêcher M. de Savoïe de penſer à entreprendre ſur Pignerol, ou ſur Suze, & qu'ainſi la défenſive alloit être fort ſûre & même fort tranquile.

Cette diſpoſition générale auroit été bonne, ſi M. de Catinat y avoit ajoûté une autre diſpoſition particuliere, ſans laquelle la générale ne pouvoit réuſſir.

Pour empêcher que le Siege de Pignerol ne pût être formé par M. de Savoïe, il falloit empêcher qu'il ne prît le Fort de ſainte Brigitte, qui étoit au-deſſus de la Citadelle de Pignerol, & que ce Prince ne dépoſtât ce corps d'Infanterie qui étoit campé ſur Rochecoſtel.

Pour que M. de Savoïe ne pût pas former le Siege de ſainte Brigitte, il falloit faire un Camp rétranché depuis ce fort juſqu'à la Citadelle ;

& pour empêcher qu'il ne dépostât l'Infanterie qui étoit sur Rochecostel, il falloit que ce Camp pût communiquer avec Pignerol, & ne point souffrir que M. de Savoïe se saisît de l'Abbaïe de saint Pierre & des derrieres de Rochecostel.

Car pourquoi craindre que M. de Savoïe ne portât toute son Infanterie dans le Pragelas par la Vallée de saint Martin? Qu'est-ce qu'elle y auroit fait? Elle y auroit tout au plus brûlé quelques Villages de nulle importance, & auroit eu bien de la peine à y vivre quelques jours. Toute cette expédition même ne produisoit rien contre Pignerol, ni contre Briançon & Suze, que M. de Catinat protegeoit du Mont Genevre.

Il falloit encore ajoûter à cette disposition particuliere une chose essentielle, principalement dans un Païs comme celui-là; c'étoit de charger de l'exécution des mouvemens à faire faire à cette Infanterie, & du commandement de Pignerol, des gens qui en fussent capables; & c'est ce que l'on ne fit pas.

M. de Savoïe s'étant donc approché de Pignerol avec toute ſon Armée, connut aiſément les défauts de notre diſpoſition, & en profita ſans perdre de tems. Il aſſiegea le Fort de ſainte Brigitte, & le prit; dépoſta ſans peine notre Infanterie de la hauteur de Rochecoſtel; la ſuivit juſqu'au Mont Genévre; bombarda Pignerol, & enſuite ſongea à en faire le Siége dans les formes.

Voilà quels furent les effets de notre mauvaiſe diſpoſition, qui auroit même été plus funeſte, ſi le Roi n'avoit fait marcher avec diligence un corps conſidérable de Cavalerie de ſon Armée d'Allemagne, qui mit M. de Catinat en état d'entrer dans la plaine de Piémont par la Vallée de Suze, & de combattre M. de Savoïe.

Ce Prince de ſon côté rempli de la préſomption que ces premiers ſuccès lui avoient donnés, & ſe confiant trop en la bonté de ſa Cavalerie Allemande, laiſſa déboucher M. de Catinat de la Vallée de Suze, ſans venir avec ſon Armée au-devant de lui. Il ne vouloit point abandonner ſon deſſein ſur Pigne-

rol, quoique la tranchée ne fût point encore ouverte ; & il crut que s'il battoit l'Armée du Roi près de Pignerol, non-seulement le Siége lui en deviendroit plus facile, mais qu'il détruiroit absolument l'Armée battuë avant qu'elle eût pû se mettre en sûreté derriere Suze, où il ne comptoit pas même qu'elle osât s'arrêter.

Ainsi il se persuada que pourvû qu'il battît l'Armée de M. de Catinat, qui étoit entre la sienne & Turin, non-seulement il prendroit aisément Pignerol, (conquête qu'il regardoit dans ce tems-là comme le moindre objet de son projet d'offensive après les premiers succès de sa Campagne,) mais reprendroit Suze, la Savoïe, & porteroit même la guerre de cette Campagne par tout le Dauphiné & jusqu'aux portes de Lyon.

Après ce récit général de la guerre de Piémont pendant cette Campagne, il faut en faire un détail plus exact, afin de faire mieux connoître toutes les fautes qui y ont été faites, contre les regles des deux guerres défensive & offensive.

Lorſque dans mes Mémoires j'ai parlé de la guerre défenſive, j'y ai donné des regles pour la ſoûtenir différemment, ſuivant la différente conſtitution des Païs.

Comme ces regles ſont générales, & qu'ici je réflechis ſur cette matiere par les occaſions que m'en donne la guerre de Piémont, je vais entrer dans un détail exact & précis de l'état où étoient les affaires du Roi de ce côté-là, pour rendre mes reflexions plus ſenſibles, & pour les appuïer par des raiſons ſolides.

Le Roi étoit le Maître de la Savoïe & du Comté de Nice; il avoit une bonne Garniſon dans Cazal, & poſſedoit Suze au pied du Mont Cénis, & Pignerol au bout de la Vallée de Pragelas, à l'entrée de la plaine de Piémont. Il falloit donc ſe donner une ſituation de défenſive, qui en protégeant les Places au-de là des Monts, garantît en même tems la Provence & le bas Dauphiné des courſes des Ennemis. Car on ne pouvoit raiſonnablement craindre aucune entrepriſe de ce côté-là de la part des Ennemis, dont la réuſ-

ſite les pût mettre en état de ſe procurer un établiſſement ſolide en-deçà des Alpes. Le Roi avoit dans Pignerol & en arriere au-delà des Alpes une puiſſante artillerie de Siége ; & toutes les charettes tant pour le ſervice de l'artillerie, que pour celui des vivres, qui avoient ſervi les Campagnes précedentes, étoient auſſi dans Pignerol. D'ailleurs le Roi avoit de ces côtés-là beaucoup plus d'Infanterie que les Ennemis ; mais auſſi moins de Cavalerie. Voilà quel étoit notre état ; celui des Ennemis étoit tel que je vais le dire.

Ils étoient les maitres de ſe promener par toute la plaine de Piémont, dans laquelle ſuivant notre projet de défenſive, nous ne voulions point entrer avec l'Armée. Ils étoient comme je l'ai dit, ſupérieurs en Cavalerie, mais fort inférieurs en Infanterie.

Il auroit donc été raiſonnable de penſer, que la Cavalerie de l'Ennemi ne lui pouvant être d'aucune utilité pour agir dans la Montagne, notre défenſive étoit ſûre, pour-

vû que notre Infanterie fût placée de maniere qu'elle fût toûjours en force devant celle de l'Ennemi, ſoit par ſon nombre, ſoit par le choix de bons poſtes, dans leſquels elle fût en ſûreté, juſqu'à ce que le reſte de l'Infanterie pût être raſſemblé pour agir.

Parce que je viens de dire, on voit que les Ennemis étoient dans le Baſſin du Piémont, dont nous voulions garder tous les bords depuis Nice & la Méditerranée, juſqu'au Lac de Genéve.

Ils avoient donc Cazal derriere eux, Pignerol & Suze devant eux au pied des Alpes, & tout le ceintre que forment les Montagnes; nous avions devant nous la plaine de Piémont, l'Armée des Ennemis toute enſemble, & Turin.

Ainſi notre premier déſavantage étoit en ce que nous avions ſéparé notre Infanterie en pluſieurs Corps, pour garder ce vaſte ceintre de Montagnes, & que notre Cavalerie étoit trop en arriere, pendant que toutes les Troupes de l'Ennemi étoient réunies; de maniere que

quoiqu'il fût dans le fond fort inférieur à nous en Infanterie, il ne laissoit pas d'être supérieur par tout où il auroit résolu de faire son effort ensemble, parce qu'il y pouvoit être au moins pendant quelques jours plus nombreux que nous; situation d'autant plus triste pour M. de Catinat, que le danger dans lequel elle nous mettoit, ne pouvoit être attribué qu'aux fautes faites contre les regles d'une judicieuse défensive, dont la bonne disposition est la seule sûreté à prendre contre les évenemens malheureux, qui peuvent arriver en peu de jours.

Pour prouver ce que je viens de dire, il est certain premierement que l'Ennemi ne pouvoit se porter sur Cazal pour en former le Siége, qu'avec toute son Infanterie, & qu'en laissant sa Cavalerie devant nous dans la plaine de Piémont, pour nous en chicaner l'entrée, lorsque nous aurions rassemblé toutes nos forces pour marcher au secours de cette Place; & que cette Cavalerie supérieure à la

notre ne pouvoit agir avec ſuccès contre l'Armée du Roi en tête, mais ſeulement en cherchant les flancs de l'Armée pendant ſes marches, ou en prenant ſes derrieres, pour enlever ſes convois, en cas qu'elle eût été néceſſitée d'en tirer de Pignerol après avoir marché en avant.

Car comment cette Cavalerie auroit-elle oſé ſe tenir ſi près de toute notre Armée, dans une plaine, qui quoiqu'elle ſoit fort unie, ne laiſſe pas d'être remplie de défilés preſque continuels par la nature du Païs? Elle auroit ſûrement été obligée de nous abandonner le terrain, même de loin, à meſure que nous aurions marché en avant.

Si elle s'étoit occupée à nous empêcher de fourager, notre Infanterie nous auroit garanti contre cette appréhenſion, moins raiſonnable à avoir en Piémont, que dans les autres Païs où l'on fait la guerre.

Si enfin elle s'étoit tenuë derriere nous, pour empêcher que nous puſſions tirer des convois de Pignerol, il auroit été aiſé de parer cet

inconvénient, pour le tems qui étoit néceſſaire à faire lever le Siége de Cazal, en faiſant porter de la farine par nos charettes au lieu de pain; car enfin il n'y a que vingt-deux lieuës de Pignerol à Cazal.

D'ailleurs la diſtance de Pignerol à Turin n'eſt pas ſi grande, que nous n'euſſions pû pouſſer cette Cavalerie devant nous juſqu'au-delà de cette Place, que nous aurions pû tout au moins bombarder, & réduire en cendres ſi nous l'avions voulu, & deſoler la plaine de Piémont ce que M. de Savoïe n'auroit pas voulu ſouffrir. Ainſi dans la conjoncture préſente, il ne paroiſſoit pas qu'il y eût raiſonnablement rien à craindre pour Cazal.

Secondement, nous ne devions pas craindre les Siéges de Nice & de Villefranche. Ces Places étoient en bon état. Nous avions de l'Infanterie ſur le War à portée d'y entrer. En cas que l'Ennemi eût eu ces objets d'entrepriſe, il auroit fallu qu'il eût quitté la plaine de Piémont avec ſon Infanterie, en laiſſant la

Cavalerie ſeule dans la plaine pour nous en chicaner la poſſeſſion.

Nous ne devions pas le craindre par les raiſons que je viens de dire, en parlant de ſon entrepriſe ſur Cazal, beaucoup plus fortes même pour Nice; parce que pour cette expédition, il auroit fallu que l'Infanterie Ennemie eût paſſé toutes les Alpes du côté de Nice. M. de Savoïe ne pouvoit même tirer ſon canon, ſes munitions de Guerre, & ſon pain, que d'Onéglia, ou des Places Eſpagnoles de la côte de Toſcane. Comment cela lui auroit-il été poſſible, dans un tems que nous étions les maîtres de la Méditerranée? Ainſi rien encore à craindre pour Nice & Villefranche, & par les mêmes raiſons rien à craindre pour Antibes.

Troiſiémement, nous n'avions rien à appréhender du côté de la vallée de Barcelonete, & des autres vallées en remontant, que des courſes pour brûler des Villages en Provence & en Dauphiné, & pour enlever des beſtiaux dans les montagnes.

Ces objets étoient bien petits pour une Armée, qui ſe propoſoit une forte offenſive. Nous avions d'ailleurs de l'Infanterie en ces païs-là, dont le nombre auroit aiſément augmenté par celle qui étoit campée ſur le Mont-Genévre, & qui ſe ſeroit trouvée ſuffiſamment en force, pour obliger l'Ennemi à ſe retirer, & pour l'empêcher de prendre un établiſſement ſur la Durance.

Il y avoit encore un raiſonnement à faire, pour ſe raſſurer contre les entrepriſes des Ennemis de ces côtés-là, qui étoit de dire, qu'ils s'y ſeroient portés avec un petit Corps, ou avec un gros; s'ils avoient entrepris avec un petit Corps, le reméde auroit été facile par ce côté-ci de la montagne, en prenant le derriere de ce Corps s'il s'étoit avancé; s'ils avoient voulu entreprendre avec un gros Corps d'Infanterie, dequoi auroit-elle vécu, ſi en entrant en même tems avec toutes nos forces dans la plaine de Piémont, en ſuivant le pied des Alpes, notre Armée avoit fait retirer la portion de celle de l'Ennemi, qui auroit été miſe à l'entrée

d'une vallée, pour raſſurer le retour du Corps qui auroit voulu pénétrer?

Quatriémement, il ne paroiſſoit pas raiſonnable d'avoir des ſujets d'appréhenſion pour la Savoïe du côté de la Maurienne & de la Tarentaiſe, ou du Chablais, parce que l'Ennemi n'auroit pû y entrer que par la vallée d'Aouſte & le petit S. Bernard; ainſi le ſeul objet de défenſive capital à avoir, étoit de proteger Sainte Brigitte, Pignerol, & Suze.

Pour réduire donc à ce point toute l'offenſive des Ennemis, & toute notre défenſive, il y avoit de notre part pluſieurs choſes à faire, dont les unes n'étoient que des démonſtrations, les autres des choſes eſſentielles.

Les démonſtrations étoient, la réparation des chariots de l'artillerie & des vivres, qui étoient dans Pignerol. Cette chétive dépenſe étoit capable de faire penſer à l'Ennemi, que nous voulions nous mettre en état de profiter de tous les mouvemens qu'il voudroit faire, pour entreprendre loin de Pignerol.

Ainſi il ne nous auroit donné aucunes

aucunes attentions éloignées de notre véritable objet de défensive, parce qu'il auroit jugé que nous n'en aurions pris aucune, puisque nous nous serions préparés à agir offensivement, dès qu'il nous auroit présenté le moïen de le faire avantageusement, en s'éloignant de notre centre principal.

M. de Catinat ne devoit point aussi mettre sa Cavalerie au Camp du Sablon. Elle y étoit trop éloignée de son principal Corps d'Infanterie, pour faire connoître à l'Ennemi qu'il vouloit s'en servir dans la plaine de Piémont, en cas qu'il lui en donnât le moïen, en s'attachant à des entreprises éloignées de Pignerol. Il devoit faire subsister dans la Savoïe sa Cavalerie, & la séparer pour la commodité des fourages, que les montagnes lui auroient fournis dans cette saison.

Et je ne trouve pas que la raison de garantir le bas-Dauphiné & la Provence des courses de la Cavalerie ennemie, fût assez bonne par les raisons que j'ai dites ci-dessus, en parlant des objets que pouvoient

avoir les Ennemis, pour agir offenſivement de ces côtés, pour engager ce Général à mettre les quarante Eſcadrons qu'il avoit, tout-à-fait hors de portée de faire craindre M. de Savoïe pour la plaine de Piémont.

La Cour devoit auſſi choiſir pour commander dans Pignerol, & à cette tête de notre principale défenſive, un autre homme que le Comte de Teſſé, qui avec un Corps conſidérable d'Infanterie, ne ſçut pas trouver les moïens de garantir le Fort de Sainte Brigitte, qu'il laiſſa prendre par M. de Savoïe, qui enſuite ſe ſaiſit de l'Abbaïe de Saint Pierre, du Malenage, de la redoute & des hauteurs de Tourines; coupa la communication du Camp de Rochecoſtel avec Pignerol; dépoſta l'Infanterie qui étoit campée ſur Rochecoſtel, & la pouſſa juſqu'à Mantoules & Feneſtrelles; de ſorte que ſi M. de Savoïe, après avoir bombardé Pignerol, s'étoit mis auſſi-tôt après en devoir de former le Siége de cette Place, il y a beaucoup d'apparence qu'il l'auroit pri-

se, avant que M. de Catinat eût été en état d'entrer dans la plaine de Piémont par Suze, pour en faire lever le Siége à ce Prince.

Exemple qui justifie ce que j'ai dit dans mes maximes sur la Guerre défensive, que la maniére de la soutenir réside entiérement dans la bonne disposition générale, dans laquelle se sçait mettre le Général qui en est chargé, & dans la prévoïante capacité de ceux à qui ce Général commet le détail des mouvemens particuliers, qu'il faut faire, pour prévenir ceux d'un Ennemi qui veut entreprendre, parce que toutes les fautes y sont capitales, & presque toujours sans reméde.

Car ce n'en est point un raisonnable, que celui d'avoir recours au succés d'une bataille, quand on a projetté de rester sur une judicieuse défensive; & que par les fautes faites contre les véritables régles de la Guerre défensive, on se laisse réduire à un moïen d'extrêmité, quand on a crû pouvoir s'en passer, sans s'exposer à de grands inconveniens.

C'est ce que je prouve par ce qui

a suivi l'événement heureux de la bataille de la Marsaille. La victoire fut complette; cependant elle ne put pas apporter un grand changement aux affaires du Roi en Piémont.

Car quoique les débris de l'Armée ennemie se fussent fort éloignés de la notre, elle ne fut pourtant pas en état, ni d'entreprendre sur Turin, ni de faire le Siége de Coni, ni même d'hiverner en Piémont, tant parce qu'il ne se trouva point de chariots en état pour remuer & servir l'artillerie, que parce que les voitures des mulets ne se trouvoient pas suffisantes, pour faire vivre l'Armée éloignée de Pignerol, & de nos dépôts de farine.

Ce dernier exemple prouve, qu'on ne doit jamais tellement se déterminer par son choix à une Guerre défensive, que l'on se prive absolument des moïens de la tourner en offensive, en cas que les fautes de l'Ennemi, ou des succès heureux rendent la chose possible.

L'année 1694. fut assez difficile à passer en France, non par des mouvemens de guerre, mais par des mal-

heurs du dedans du Roïaume. Vers la fin de 1693. la malice de quelques gens d'affaires rendit l'argent plus rare, qu'il ne l'avoit encore été; la récolte fut mauvaiſe dans pluſieurs Provinces; ce qui mit les bleds à ſi haut prix, qu'il périt beaucoup de Peuple de miſere & de maladies, qui en ſont les ſuites inévitables.

Ces malheurs intérieurs portérent le Roi à ne faire pour cette année qu'une Guerre défenſive par tout. M. de Luxembourg fut chargé de celle de Flandres ſous les ordres de M. le Dauphin.

Ce Général à qui le nombre de Troupes ne manquoit pas, mais ſeulement les moïens pour être en état d'entreprendre, ne crut pas devoir faire connoître aux Ennemis par des mouvemens d'une ſimple défenſive, qu'il n'étoit chargé que de cette eſpéce de Guerre, qu'il ne trouvoit pas même convenable à la préſence de M. le Dauphin.

Il porta donc à l'ouverture de la Campagne toute l'Armée du côté de Tongres, pour marquer à M. le Prince d'Orange qu'il entrepren-

droit ſur Liége, en cas que ce Prince voulût ſe porter vers la Flandre.

Deux raiſons l'engagérent à prendre ce parti : la premiere d'ôter parlà à l'Ennemi toutes ſes vûës d'entrepriſe du côté de la Flandre ; la ſeconde de trouver pour toute la Campagne, ou au moins pour la plus grande partie, des ſubſiſtances pour l'Armée du Roi aux dépens du Païs ennemi.

Ce deſſein lui réuſſit. M. le Prince d'Orange crut toujours que M. de Luxembourg vouloit aſſiéger Liége, dès qu'il l'auroit quitté de vûë, & ne ſongea dans ſes campemens qu'à protéger Louvain, & à ſe tenir à portée de combattre l'Armée du Roi, ſi elle s'attachoit à Liége; de maniére que M. de Luxembourg fit vivre l'Armée une grande partie de la Campagne auprès de la Meuſe, & laiſſa paiſiblement faire la récolte par toute la Flandre, juſqu'à ce qu'enfin l'Armée du Roi étant campée à Vignamont, & celle du Prince d'Orange à Tavieres, ce Prince crut qu'aïant par cette poſition pluſieurs marches ſur l'Armée

du Roi, il pourroit arriver avant elle en Flandres, & qu'en couvrant bien ce dessein, il parviendroit à l'Escault, & se saisiroit de Courtrai, avant que M. de Luxembourg y pût arriver avec l'Armée.

Mais ce Général prévoïant sçut se disposer à des marches forcées avec tant de justesse, qu'il arriva à Hauterive sur l'Escault quelques heures seulement avant la tête de l'Armée ennemie, & rompit par-là toutes les mesures que M. le Prince d'Orange avoit prises pour se saisir de Courtrai, & se donner des quartiers de fourages aux dépens de la Châtellenie de Courtrai, que M. de Luxembourg eut pour l'Armée, en laissant ainsi en repos le Païs du Roi.

Cet exemple sur une Guerre défensive, faite en conservant toujours un air de supériorité, ou au moins d'égalité sur son Ennemi, fera sentir combien la pénétration d'un Général, qui sçait connoître jusqu'aux momens que son Ennemi peut prendre pour exécuter un dessein, est utile & profitable à son Prince.

Car dans cette occaſion, il eſt certain qu'un Général moins vif, & moins pénétrant que M. de Luxembourg, auroit fait une fin de Campagne deſagréable ; au lieu que la ſienne fut éclatante, & que ſans action, elle peut être miſe au rang de ſes plus belles, par les mouvemens judicieux dont elle fut remplie.

Il ne ſe paſſa rien en Allemagne ni en Italie, qui mérite mes réflexions. La mort de M. de Luxembourg arrivée au commencement de l'année 1695. changea abſolument la face des affaires du Roi en Flandres.

Il fallut donner un nouveau Général à cette Armée, qui ſous le commandement de M. de Luxembourg avoit toujours été victorieuſe, quand elle avoit combattu, & ſupérieure, quand elle n'avoit ſeulement fait que ſe remuer ſous un ſi grand Général.

Le choix tomba ſur M. le Maréchal de Villeroi pour l'Armé principale. La ſeconde Armée fut donnée à M. le Maréchal de Boufflers ſubordonné à M. le Maréchal de Villeroi ;

roi ; & le Roi par le projet de Campagne pour cette année, ne chargea ce nouveau Général en Chef, que de la conſervation des conquêtes précédentes, ſans lui demander de ſe commettre à des événemens, dont il ne croïoit pas les ſuccès ſi ſûrs, quoiqu'avec les mêmes Troupes toujours victorieuſes, qu'il les auroit pû penſer, lorſqu'elles étoient conduites par M. le Maréchal de Luxembourg. M. le Prince d'Orange de ſon côté défait d'un auſſi redoutable adverſaire que l'étoit M. de Luxembourg, devant lequel il n'oſoit plus ſe commettre, ſongea à prendre un air de ſupériorité ſur nos nouveaux Généraux, & pour cela forma le deſſein du Siége de Namur, qu'il couvrit par des préparatifs immenſes dans les Places des Eſpagnols du côté de la mer & de la Flandre, voulant par-là nous donner des attentions égales pour Dunkerque, Ypres, Tournai, & Namur.

Le Roi, qui comme je viens de dire, avoit pour cette Campagne pris le parti de la défenſive en Flan-

dres, & qui étoit persuadé que M. le Prince d'Orange feroit tous ses efforts pour entreprendre, songea également à pourvoir ces quatre Places.

Il faut remarquer que Namur & Dunkerque faisoient la droite & la gauche de l'étenduë du Païs à protéger. Namur au confluent de la Sambre dans la Meuse, Dunkerque sur la mer, Tournai sur l'Escault, & Ypres près de la Lys, faisoient le centre de cette étenduë de Païs.

Pour mettre donc à l'ouverture de la Campagne, nos Armées dans une disposition également à portée de protéger ces quatre Places, le Roi voulut que l'Armée de M. le Maréchal de Boufiers s'assemblât vers Mons, pour observer Namur; & que celle de M. le Maréchal de Villeroi s'assemblât entre l'Escault & la Lys, pour protéger Ypres, Dunkerque & Tournai.

On mit outre cela dans Namur une puissante garnison d'Infanterie, parce que cette Place étoit à une assez grande distance des autres, & que d'ailleurs elle est difficile à aborder.

On donna à M. de Montal, chargé en particulier de la défense de Dunkerque, un petit Corps avec lequel il se tenoit campé à l'Abbaïe de Lo, entre Dunkerque & la Kenoque.

Je fus destiné pour la défense d'Ypres, en cas que ce fût cette Place que les Ennemis voulussent attaquer.

M. de Créqui fut destiné pour Tournai, & M. le Maréchal de Boufflers eut ordre de se jetter dans Namur avec un gros Corps de Dragons, dès qu'il verroit que les Ennemis se détermineroient à faire le Siége de cette Place.

Voilà quelles furent les mesures qui furent prises, pour la conservation ou la défense de ces quatre Places, & pour soûtenir la Guerre défensive cette Campagne en Flandres.

M. le Prince d'Orange, dont le véritable dessein étoit sur Namur, le couvrit à l'ouverture de la Campagne par de feintes démonstrations sur les autres Places.

Comme ses forces étoient fort supérieures aux nôtres, & qu'il crut avoir pénétré, que nous ne voulions

ſoûtenir cette année qu'une Guerre défenſive, il les partagea d'abord avec trop peu de circonſpection en pluſieurs Corps. Il donna à M. l'Electeur de Baviere une Armée, qui s'aſſembla vers la haute-Dendre, & qui bientôt après vint entre l'Eſcault & la Lys.

Ce mouvement engagea M. de Bouflers, deſtiné à l'obſerver, à venir couvrir les lignes de Courtrai. Le Prince d'Orange donna à M. d'Owerkerque un Corps de Cavalerie, qui vint ſe placer ſur la grande chauſſée près de Fleurus. Ce Corps commençoit à marquer le deſſein de ce Prince ſur Namur, ou Charleroi; & pour lui il vint à Becelaër ſur la Heule avec ſon Armée principale, d'où il détacha M. le Duc de Wirtemberg avec vingt-deux Bataillons & quelques Eſcadrons, pour venir par Dixmude juſques vis-à-vis de la Kenoque & de la Fintelle.

Cette premiere diſpoſition, par laquelle ce Prince croïoit donner également jalouſie à toutes nos Places, étoit fort hazardeuſe, & il n'au-

roit jamais osé se séparer de la sorte devant une Armée aussi puissante, que celle du Roi le pouvoit devenir en six heures de tems, s'il avoit encore eu M. de Luxembourg en tête.

Pour prouver que cette disposition exposoit nos Ennemis à des inconvéniens irréparables pour toute la Campagne, il faut remarquer, que l'Armée du Roi presque réunie par le mouvement qu'avoit fait M. de Bouflers, en venant garder les lignes de Courtrai, tenoit ainsi tout le Païs depuis l'Escault jusqu'à la Kenoque, & pouvoit en six heures de tems se joindre, pour accabler à son choix, ou l'Armée de M. le Prince d'Orange très-desavantageusement campée à Becelaër, ou l'Armée de M. de Baviere campée devant les lignes de Courtrai, où elle étoit sans communication avec celle de M. le Prince d'Orange.

Il m'auroit même été facile avec les 36. Bataillons & les vingt Escadrons, campés le long du canal de Bouzingen, entre Ypres & la Kenoque, d'accabler M. de Wirtem-

berg dans le Camp qu'il avoit pris entre la Kenoque & l'Abbaïe de Lo, ſans que les Armées principales de Meſſieurs de Villeroi & de Bouflers euſſent eu aucun mouvement à faire, pour ſoûtenir cette entrepriſe.

Il eſt certain que le ſuccès d'une de ces trois entrepriſes auroit changé la conſtitution de la Guerre défenſive, ſans expoſer l'Armée du Roi à un événement douteux, par la grande ſupériorité où elle ſe ſeroit trouvée, lorſqu'elle auroit voulu agir contre l'un de ces trois Corps des Ennemis, qui étoient également à portée de l'Armée du Roi, & ſans communication entr'eux.

Et il eſt encore certain que ce ſuccès auroit ôté à l'Ennemi toute poſſibilité de réuſſir dans le Siége de Namur, qu'il s'étoit propoſé de faire, & qu'il auroit pour toute cette Campagne ôté au Roi toutes ſes inquiétudes des deſſeins de ſes Ennemis ſur ſes Places, parce que ſon Armée ſe feroit ainſi acquis une ſupériorité entiére ſur celle de ſes Ennemis, ſans s'être commiſe à un événement douteux.

Cette mauvaiſe diſpoſition de l'Ennemi dura même plus de huit jours, ſans aucun mouvement de notre part pour l'en châtier ; au bout duquel tems, tout étant apparemment prêt pour le Siége de Namur, M. le Prince d'Orange raſſembla ſes forces diſperſées, repaſſa la Lys & l'Eſcault ; après quoi M. de Baviere prit le Corps de Cavalerie de M. d'Owerkerque en paſſant, & alla inveſtir Namur.

Premier exemple dans cette Campagne par rapport à la Guerrre défenſive, qui fera ſentir de quelle conſéquence il eſt à un Prince, de choiſir pour quelque eſpéce de Guerre qu'il ait à ſoûtenir, un Général, qui ſçache ſe conduire de maniere à ne point laiſſer échaper les occaſions heureuſes, que ſon Ennemi ou préſomptueux, ou peu judicieux lui preſente, de s'acquérir une ſupériorité ſûre, ſans s'être commis.

Car il eſt certain que dans la conjoncture dont je viens de parler, il auroit ſuffi de détruire un de ces trois Corps, pour mettre

M. le Prince d'Orange hors d'état d'oſer de toute la Campagne entreprendre un Siége comme celui de Namur ; parce que la perte d'un de ces trois Corps placés, comme je viens de dire qu'ils l'étoient, entraînoit indiſpenſablement après elle la ruine des autres, ou tout au moins la perte de la ſupériorité ſur les forces du Roi, & par conſéquent l'inaction pour l'offenſive.

Voilà donc à l'ouverture de la Campagne une occaſion perduë par M. le Maréchal de Villeroi, dont la réuſſite dans l'une des trois entrepriſes qu'il auroit pû exécuter, étoit capable de changer la conſtitution de la Guerre, ſans commettre les Armées du Roi. Mais comme une premiere faute eſſentielle en entraîne preſque toujours d'autres, il faut encore faire voir dans la ſuite de mes réflexions ſur cette Campagne par rapport à la Guerre défenſive, quelles ont été les autres fautes faites par M. le Maréchal de Villeroi, ſeulement par rapport à cette matiere.

Le Siége de Namur fut donc

formé par M. l'Electeur de Baviere avec l'Infanterie de ſon Armée, celle de pluſieurs Princes d'Allemagne, dont il fut joint, & quelque Cavalerie. M. le Prince d'Orange avec toute ſon Armée, & la Cavalerie que commandoit M. d'Owerkerque ſur la grande chauſſée avant le Siége de Namur, formoit une Armée d'obſervance en dehors de la Mehaigne, à portée d'y entrer pour favoriſer le Siége, lorſqu'il ſeroit néceſſaire.

M. le Prince de Vaudemont fut laiſſé pour couvrir les Places de la Flandre, avec ſoixante & quelques Bataillons, & environ cinquante Eſcadrons. Ce Corps vint camper auprès de Deynſe, entre la Lys & le Mandel.

De notre côté M. le Maréchal de Bouflers, qui avoit côtoïé M. l'Electeur de Baviere dans la marche qu'il faiſoit pour aller former le Siége de Namur, s'étoit ſuivant les ordres du Roi, jetté dans cette Place avec vingt Eſcadrons de Dragons, & avoit renvoïé à M. le Maréchal de Villeroi toute ſon

Armée, à la réserve de quelque Cavalerie, qui avoit été destinée pour entrer dans les Places voisines de Namur, pour couvrir le Païs d'entre Sambre & Meuse, & le côté de Dinant.

Ainsi l'Armée de M. le Maréchal de Villeroi se trouvoit fort grosse, & ce Général étoit venu camper dans les lignes de Courtrai, où il n'étoit qu'à trois lieues du Corps, que commandoit M. de Vaudemont.

Voilà quelle étoit la disposition des Armées au commencement du Siége de Namur. Comme je réserve mes réflexions sur ce qu'il auroit été mieux de faire de nostre part que ce que l'on fit, lorsque la matiere m'y engagera, & qu'il ne s'agit ici que de ce qui regarde la Guerre défensive; je ne remarquerai ici que les fautes que fit M. le Maréchal de Villeroi par rapport à cette espéce de Guerre.

Un préalable pour secourir Namur avec un succès vrai-semblablement heureux, étoit d'y pou-

voir marcher avec une grande ſupériorité, & ſans inquiétude du Corps conſidérable, que M. de Vaudemont commandoit en Flandres.

Ce Général s'étoit fort inconſidérement campé à portée de notre Armée infiniment ſupérieure à la ſienne, & d'ailleurs mal poſtée. M. le Maréchal de Villeroi conçut donc le deſſein de l'aller accabler dans ſon Camp. Ses mouvemens pour raſſurer ce Général ennemi, furent fort judicieux, & ſa marche vers lui ſi ſecrete, que toute l'Armée du Roi ſe trouva ſur les cinq heures du matin à deux portées de mouſquet de la gauche de l'Ennemi, ſans qu'il eût eu aucun avis de notre mouvement.

Il y avoit entre la gauche de l'Ennemi & l'Infanterie de l'Armée du Roi, un petit ruiſſeau qui n'avoit pas plus de cinq ou ſix pieds de large, & qui en un moment avoit été couvert de ponts faits des portes des maiſons voiſines du ruiſſeau. Il n'y avoit donc qu'à faire paſſer l'Infanterie ſur les ponts,

& entrer dans le quartier de M. de Vaudemont qui dormoit encore. Ce mouvement dans cette circonſtance fait avec vivacité, ne pouvoit ſouffrir aucune difficulté dans ſon exécution.

Cependant dans le moment de voir réuſſir heureuſement un projet conduit au point de ſa réuſſite, M. le Maréchal de Villeroi fit prendre à gauche à toute l'Armée pour aller paſſer le Mandel à Iſenghien, à une lieue & demi au-deſſus, diſant qu'il ne vouloit pas attaquer en colonne un Camp qu'il prenoit en flanc, de maniere que l'Ennemi éveillé décampa avec toute la diligence poſſible, & débleïa tout ſon Camp, avant que toute notre Armée fût ſeulement arrivée à Iſenghien.

Exemple qui fait connoître, que dans des occaſions auſſi déciſives pour changer la conſtitution d'une Guerre, & ſauver une Place auſſi conſidérable que Namur, il faut qu'un Général ſoit capable de profiter des fautes que fait ſon Ennemi.

Ce que je viens d'avancer ſera

encore mieux justifié par ce qui se passa le lendemain. Car il sembloit que Messieurs de Villeroi & de Vaudemont dans ce tems-là disputassent entr'eux, à qui feroit le plus de fautes ; en quoi pourtant M. le Maréchal de Villeroi l'emporta sur M. de Vaudemont, comme je vais le faire voir.

Il étoit raisonnable de penser, que M. de Vaudemont échapé d'un danger aussi grand que celui qu'il venoit de courir, s'éloigneroit assez de notre Armée pour s'en mettre hors de portée ; cependant il ne le fit pas, & il alla se camper sur la hauteur d'Arselle, le Village d'Enterghen devant lui, sa gauche au Mandel, & sa droite absolument découverte.

M. le Maréchal de Villeroi après avoir passé le Mandel, s'étoit avancé avec toute sa Cavalerie de la droite & la Brigade des Gardes Françoises ; il avoit laissé le reste de l'Infanterie derriere avec l'aîle gauche de Cavalerie, & il avoit ordonné à l'Infanterie de prendre trois ou quatre Châteaux, dans

lesquels les Ennemis avoient des postes d'Infanterie, qui couvroient le front du Camp qu'ils venoit d'abandonner, & qu'ils n'avoient pas eu le tems d'évacuer en se retirant. Cette chétive expédition ne dura guéres; après quoi les Troupes restérent en colonne, comme elles y étoient, en attendant les ordres pour s'avancer, lesquels ordres elles ne reçurent que sur les deux heures du matin, qu'elles marcherent, & arriverent sur les six heures à vûe de l'Ennemi, qui étoit en bataille sur la hauteur d'Arselle.

Le front de l'Ennemi étoit fort difficile à attaquer; mais il étoit très-facile de faire passer le Mandel à la Cavalerie de la droite, & à quelque Infanterie, pour attaquer le flanc gauche de l'Ennemi, pendant que tout le reste de l'Armée marchant par la gauche, se seroit trouvé devant la droite de l'Ennemi. * On fit même ce mouvement à la gauche de l'Armée sans aucune opposition; & toute cette gauche, & une partie

de l'Infanterie du centre, ſe trouvoient en bataille avec une ſupériorité infinie devant la droite de l'Ennemi, & à la diſtance tout au plus de deux portées de Mouſquet *.

Enfin tout conſpiroit pour la gloire de M. le Maréchal de Villeroi, & la préſomption de l'Ennemi lui préſentoit encore une occaſion ſûre de faire oublier la faute de la veille ; mais il la laiſſa encore échaper. Sur le point de charger & d'accabler cette Armée, qui pour la ſeconde fois dans l'eſpace de vingt-quatre heures, s'étoit par ſa faute trouvée au moment d'être totalement détruite, notre Général remit l'affaire au lendemain, quelqu'inſtance que l'on pût lui faire, pour l'engager à ordonner, que l'on marchât à la charge.

Ainſi Monſieur de Vaudemont profitant de ſon bonheur & de notre moleſſe, fit la retraite devant nos yeux, auſſi tranquillement qu'il l'auroit pû faire hors de notre vûe, à la réſerve d'une petite arriere-garde de Dragons & d'Infanterie, que M. le Maréchal de

Villeroi permit enfin que l'on chargeât à la droite, & de quelques coups de fusil qui furent tirés à la gauche sur l'arriere-garde des Ennemis.

Cet exemple servira pour justifier la nécessité de charger du projet d'une Guerre défensive, un Général qui ait les vûes suffisantes, pour ne pas laisser échaper les occasions sûres de changer cette espéce de Guerre défensive en une plus avantageuse.

Car enfin par rapport au sujet que je traite, il est évident que si M. le Maréchal de Villeroi avoit sçu prendre avantage des occasions favorables, qui lui furent presentées par les Ennemis, pour les détruire par parties, il auroit très-certainement par le premier avantage regagné l'égalité entre les deux Armées, ce qui auroit produit l'impossibilité à nos Ennemis de former aucune entreprise.

Ainsi sans commettre l'Armée du Roi, il pouvoit tout au moins changer la Guerre défensive en une Guerre entre Puissances égales, bien

moins difficile à ſoutenir que la défenſive.

Depuis cette année juſqu'à la paix de Riſwick la Guerre fut preſque partout de la troiſiéme eſpéce, qui eſt celle que j'ai dit qui ſe fait entre Puiſſances égales, puiſqu'il n'y eut point d'entrepriſe, qui en Flandres, en Allemagne, ou en Italie, marquât une détermination de Guerre, autre que celle de cette troiſiéme eſpéce, à la réſerve des Siéges d'Ath & de Barcelonne, que le Roi fit faire dans un tems que les Plénipotentiaires pour la paix étoient aſſemblés, & qu'on étoit même convenu, qu'on ſe rendroit réciproquement ce qui auroit été conquis pendant la négociation, pourvû qu'elle fût concluë dans un certain tems.

Je paſſerai donc aux réflexions à faire ſur les incidens qui ont changé la nature des deux premieres eſpéces de Guerre dont j'ai parlé, & qui les ont fait dégenérer en la troiſiéme eſpéce, qui eſt celle qui ſe fait entre Puiſſances égales, qui en ſe meſurant continuellement

dans leurs mouvemens, ne laissent pas de chercher les occasions de reprendre l'offensive, pourvû que cela devienne possible, sans se commettre mal à propos, & sans qu'un malheur qui n'auroit pas été assez sagement prévû, fasse retomber dans la défensive.

La Triple-Alliance alloit faire dégénérer en Guerre entre Puissances égales, l'offensive commencée en 1667. par le Roi contre les Espagnols, si la paix ne s'étoit concluë à Aix-la-Chapelle à la gloire du Roi.

En l'Année 1672. la Ligue qui se forma contre le Roi, presque aussitôt qu'il eut commencé la Guerre contre les Hollandois, fit bientôt changer la constitution de cette Guerre offensive, & la ramena à cette troisiéme espéce que le bon Gouvernement du Cabinet, & la capacité de nos Généraux sçûrent pourtant toûjours rendre profitable au Roi, qui par la paix de Nimégue y trouva des avantages considérables.

En 1673. M. de Montecuculli

par l'enlevement du convoi de Wirtzbourg, avoit changé la nature de la Guerre offensive que M. de Turenne faisoit en Allemagne, & avoit forcé ce grand Général à revenir sur le haut-Rhin, pendant qu'il étoit allé s'établir sur le bas-Rhin; & qu'il avoit contraint le Roi à abandonner ses conquêtes de Hollande. Nos Ennemis même se préparoient à l'offensive en Flandres pour l'année 1674.

Cependant le Roi conquit la Franche-Comté au printems de cette même année. M. de Turenne presque dans le même tems, par le gain du combat de Sintzheim, acquit l'égalité de force avec les Ennemis. M. le Prince en Flandres par l'avantage du combat de Seneff, fit perdre aux Ennemis les moïens de nous faire une Guerre offensive, & les réduisit à l'égalité.

M. de Turenne par les avantages de la bataille d'Emsheim, se conserva encore dans l'égalité, & par le combat de Mulhausen & de Colmar, décida enfin de la supériorité en sa faveur, & sçut par ce

moïen changer la conſtitution de la Guerre, même pour l'année ſuivante, qui fut celle de ſa mort.

Enfin preſque toute cette Guerre qui ſe termina par la paix de Nimégue, fut glorieuſe au Roi, ſoit lorſqu'il l'entreprit en perſonne, ſoit qu'il la fît par ſes Généraux. De maniere que quoiqu'elle fût de la nature de celle qui ſe fait entre Puiſſances égales, elle ne laiſſa pas d'être marquée dans toutes les Campagnes par des entrepriſes heureuſes, & des actions de Guerre éclatantes.

La Guerre qui commença en l'année 1688. & qui ne finit que par le traité de Riſwick, peut être miſe au nombre des Guerres de cette troiſiéme eſpéce. Elle fut d'abord offenſive de notre part contre l'Empereur; elle ſe rendit bien-tôt générale par la Ligue des Puiſſances de l'Europe contre la France; & dès l'année ſuivante, qui étoit celle de 1689. elle parut toute défenſive de notre part.

En 1690. le Roi reprit l'offenſive en Flandres & en Piémont; en Allemagne la Guerre y fut de la

troisiéme espéce, & y resta jusqu'à la Paix; la défensive fut reprise en Piémont, & l'offensive fut le caractere de la Guerre qui se fit en Flandres jusqu'en 1695. qu'elle dégenéra en Guerre entre Puissances égales, pourtant avec quelques marques de supériorité de la part de nos Ennemis, puisqu'ils reprirent Namur.

La Guerre commencée en 1701. pour la succession de la Monarchie d'Espagne, sembloit devoir commencer par l'offensive de notre part, parce qu'il paroissoit raisonnable de penser que les deux Couronnes de France & d'Espagne réunies pour leurs intérêts communs, ne devoient point souffrir que les Puissances qui vouloient s'unir en faveur de la maison d'Autriche Allemande, eussent pris les mesures convenables pour agir de concert, & attaquer de toutes parts les Etats séparés de la Monarchie d'Espagne.

Il falloit faire déclarer la République de Venise pour la tranquilité & le repos des Etats de la Monarchie d'Espagne en Italie; & il

n'a pas été prudent de s'être contenté de l'offre d'une Neutralité, qu'on devoit préſumer qui ſeroit avantageuſe à l'Empereur, & que les Vénitiens permettant aux deux partis de paſſer ſur leurs terres, pourvû que les Troupes païaſſent ce qu'elles prendroient, ou conſommeroient, on devoit croire que les Troupes de l'Empereur y entreroient les premieres, parce que ſans cela elles ne pourroient pas s'approcher des Etats du Roi d'Eſpagne, tous ſitués en-deçà du Mincio.

Par cette premiere faute la Guerre commença en Italie par la défenſive de notre part, & a toûjours continué à y être telle juſqu'en 1706. que des évenemens, qui trouveront leur place ailleurs, firent perdre à la Monarchie d'Eſpagne tous ſes Etats d'Italie.

Il y a eu pourtant un moment favorable, pour faire changer la nature de cette Guerre défenſive, & peut-être même pour la terminer glorieuſement pour les deux Couronnes; c'eſt celui qui a ſuivi le combat de Calcinato.

Le projet en avoit été capablement fait par M. de Vendôme; l'exécution en avoit été heureuſe, mais il auroit été néceſſaire, que ce Général eût eu plus de vivacité pour marcher juſqu'à Salo ſur le lac de Guardia, afin que les Allemands ne puſſent pas ſonger à ſe raſſembler que dans le Trentin; & qu'en même tems ce Général eût fait paſſer l'Adige à ſon Armée, & l'eût portée juſqu'au débouché des Alpes.

Si M. de Vendôme avoit fait ce mouvement, il chaſſoit abſolument les Allemands de toute l'Italie, & les réduiſoit à abandonner cette Guerre, au moins pour cette année, pendant laquelle il n'auroit pas été impoſſible d'engager les Vénitiens & les autres Puiſſances d'Italie, à concourir avec nous à ſon repos pour l'avenir.

Ce manque de vivacité de M. de Vendôme lui fit donc perdre le fruit du combat avantageux de Calcinato, & n'apporta aucun changement à la conſtitution de la Guerre d'Italie, parce que M. le Prince Eugene eut le tems de faire venir de

nouvelles Troupes des Princes d'Allemagne, & de rétablir la Guerre en Italie.

Il falloit en Allemagne mettre en force, & en mouvement, les Alliés que nous y avions, qui étoient les Electeurs de Baviere & de Cologne, & le Duc de Volfembutel.

Ce manque d'attention nous fit perdre le Duc de Volfembutel avant l'ouverture de la Campagne de 1701. & l'Electorat de Cologne dans la ſuite de cette Campagne; de maniére que la Guerre avantageuſe que nous aurions pû faire en Allemagne du côté du bas-Rhin, ſe tourna bientôt en défenſive de notre part.

Les fautes particulieres faites pendant cette Campagne, peuvent être attribuées à M. le Maréchal de Boufflers, qui ne ſe fit point un capital de ſoûtenir Keiſerwert, & dont les mouvemens incertains donnérent les moïens à nos Ennemis de ſe porter à la baſſe-Meuſe, après la priſe de cette Place.

Ainſi l'on peut dire, que de ce côté-là la Guerre qui y avoit commencé;

mencé, & qui devoit s'y tenir offensive, dégénéra bientôt en une défensive même honteuse.

A l'égard de la Hollande, il falloit retenir les Troupes que les Etats Généraux avoient dans les Places Espagnoles, jusqu'à ce que l'on eût pris avec eux des sûretés qu'ils n'armeroient pas, & n'entreroient dans aucune Ligue contre les deux Couronnes.

Il auroit même été bien utile de donner à cette République soigneuse de sa conservation, des sûretés contre les justes appréhensions qu'elle pourroit concevoir de la nouvelle grandeur de la Maison de France; & quand il en auroit coûté un peu de terres & quelques Places à la Monarchie d'Espagne, ç'auroit été peu de chose, pour s'assurer que les Hollandois ne prendroient aucune part dans la querelle de l'Empereur.

Il falloit aussi prendre des mesures avec eux pour le commerce, si avantageuses & si exclusives pour les Anglois, qu'on eût pû être certain, que ces avantages pour leurs

Négocians les euſſent détachés de leur union avec l'Angleterre; union que le Roi Guillaume qui venoit de mourir, avoit ſçû conſerver avec un ſoin extrême entre ces deux Puiſſances, quoique toujours jalouſes l'une de l'autre pour la ſupériorité de la mer & du commerce.

Mais toutes les meſures ſages, dont je viens de parler, ne furent qu'imparfaitement priſes, ou même négligées, de ſorte que de notre plein gré, nous laiſſâmes dans l'inaction échaper les moïens de faire d'abord une Guerre offenſive, qui n'auroit point été de durée par la grande ſupériorité, où ſe trouvoient alors les deux Couronnes réunies, & parce qu'il n'auroit fallu commencer cette Guerre, qu'en offrant continuellement la Paix, pourvû qu'on eût eu des ſûretés de ſa durée.

Nos Ennemis donc après avoir pendant près de dix-huit mois levé des Troupes, & pris toutes les meſures entr'eux, pour attaquer de toutes parts les Etats de la Monarchie d'Eſpagne, nous déclarérent la Guerre, & la commencérent eux-

mêmes par une offenſive, qui fut pendant quelque tems ſoûtenuë avec quelque eſpéce d'égalité en Italie, mais avec beaucoup d'inégalité du côté du Rhin & de la Meuſe.

Les raiſons des événemens ſurprenans de cette Guerre, qui dure encore pendant que j'écris, trouveront leur place dans la ſuite de cet ouvrage.

CHAPITRE LIV.

De l'Aſſemblée des Armées.

QUoiqu'il paroiſſe par le titre de ce Chapitre, qu'il ne comprenne que le rendez-vous général des Troupes, qui doivent compoſer une Armée, en un ſeul lieu pour y camper; cependant comme il y a pluſieurs raiſons & des tems différens pour faire cette aſſemblée, il me paroît néceſſaire de donner ici quelques préceptes généraux ſur ce ſujet.

L'Armée s'aſſemble une premiere fois à l'ouverture d'une Guerre, & tous les ans à l'ouverture de la Campagne, pour entreprendre un Sié-

ge, ou pour occuper un poſte avantageux pour les ſubſiſtances.

Elle s'aſſemble entiére, ou par parties ſéparées. Si l'Armée s'aſſemble une premiere fois à l'ouverture d'une Guerre, ou cette Guerre eſt offenſive, ou elle eſt défenſive. Si elle eſt offenſive, il faut avoir précédemment diſpoſé les quartiers, & donné les ordres pour la marche des Troupes de leurs quartiers au rendez-vous de l'Armée, en ſorte qu'elles y arrivent toutes à même jour s'il ſe peut. Ces meſures peuvent être juſtes, ſi l'on ſe proportionne pour les jours de marche, que doivent faire les Troupes de leurs quartiers au lieu du rendez-vous général de l'Armée.

La raiſon pour faire ce grand mouvement tout d'un coup, eſt pour donner de la terreur à l'Ennemi que l'on attaque, & pour le prévenir. En ce cas, il faut que toutes les choſes néceſſaires à l'exécution de l'entrepriſe méditée, ſe trouvent en même tems à la ſuite de l'Armée, ou au moins à une portée qui ne retarde pas l'entrepriſe.

Si l'Armée s'aſſemble pour ſoûtenir une Guerre défenſive, on doit la commencer par l'aſſemblée de l'Infanterie en pluſieurs gros Corps, ſoit ſous, ſoit dedans les Places qu'on craint que l'Ennemi n'attaque, tant pour lui rendre ſa premiere entrepriſe plus difficile, que pour pouvoir faire travailler cette Infanterie à la réparation des ouvrages de la Place, ou à la conſtruction de nouveaux ouvrages.

On campe cette Infanterie ſous une Place, dans un Camp retranché & protégé de la Place, s'il y a commodité & avantage à le faire; ou on la loge dans la Place même, s'il y a des couverts ſuffiſans, ou que l'on ne juge pas pouvoir prendre avec ſûreté ce Camp retranché ſous la Place.

Il ne faut, en ce cas, mettre de la Cavalerie dans ces Places, que ce qu'il en faut, tant pour avoir des Partis dehors, & ſçavoir des nouvelles des mouvemens des Ennemis, & les faire ſçavoir au Général, que pour la défenſe de la Place en cas de Siége.

Tout le reste de la Cavalerie doit tenir la Campagne sans s'enfermer, de peur qu'elle ne soit investie par l'Armée ennemie ; mais pourtant avec la sagesse requise pour sa sûreté, & pour la liberté de ses mouvemens, qui peuvent avoir plusieurs vûës, soit d'introduire un secours de Troupes, ou un convoi, soit d'incommoder l'Ennemi dans ses fourages & ses convois.

Lorsque dans la suite d'une Guerre, on veut assembler l'Armée pour ouvrir la Campagne, il faut faire avancer l'Infanterie la premiere dans les Villes les plus proches du lieu, où l'on a résolu d'assembler l'Armée, afin qu'elle n'ait pas beaucoup à marcher pour s'y rendre.

La Cavalerie peut être laissée en arriére, dans des lieux commodes pour sa subsistance, soit en sec, soit en verd, comme il a été dit, quand j'ai parlé des pâtures.

Si le Général a pour objet de faire un Siége à l'ouverture de la Campagne, pour lequel on se sera précédemment arrangé, ou la Place qu'il veut attaquer est voisine de

plusieurs Villes de son Prince, & l'objet unique ; ou il veut donner jalousie à plusieurs Places également à portée de pouvoir être attaquées, afin de tomber sur la moins pourvûë.

Si son objet d'attaque est de la premiere nature, il doit assembler son Armée en plusieurs Corps, également d'Infanterie & de Cavalerie, afin qu'ils se mettent tous en mouvement en même tems, par proportion du chemin qu'ils ont à faire, pour arriver tous ensemble sur le terrain de l'investiture, dont chaque Officier général menant ces Corps, aura connoissance de celui qu'il doit occuper.

Que si la Place que le Général veut attaquer, est hors de portée d'être investie par une seule marche de ces Corps séparés, comme il vient d'être dit, ou qu'il ait à donner jalousie à plusieurs Places, pour tomber sur la moins pourvûë, il faut qu'en ce cas, l'assemblée de son Armée soit générale ; qu'aussitôt qu'elle est assemblée, il se porte en avant vers la Place qu'il ne veut point attaquer ; qu'il fasse faire en

arriére des mouvemens de Pionniers & de grosse Artillerie, comme s'ils regardoient cette Place, afin d'y porter toute l'attention de l'Ennemi.

Que si effectivement il prend tous ces faux mouvemens pour vrais, & diminue son attention sur la Place qu'on a résolu d'attaquer, elle sera promptement investie par toute la Cavalerie, à la suite de laquelle on fera marcher l'Infanterie, avec plus de diligence qu'il se pourra.

Que si le Général assemble son Armée pour occuper un poste avantageux pour les subsistances, comme on doit supposer qu'il ne regarde pas les vivres, mais les fourages qu'on veut prendre & ôter à l'Ennemi, c'est à sa prudence à se donner ce poste commode, par la connoissance qu'il a du païs & de l'état de l'Ennemi.

La maxime générale en ce cas, est seulement que ce lieu soit sain par lui-même, bon par son assiéte, & commode, tant pour prendre sans risque les fourages en avant, qu'il veut ôter à l'Ennemi, que pour se

conſerver ceux du derriére de l'Armée ; & enfin que ce poſte ne ſoit pas d'une trop grande garde.

Je ne preſcrirai rien de nouveau, en cas que l'Armée s'aſſemble entiére, en aïant déja parlé dans les articles précédens. Je dirai ſeulement qu'en cas qu'elle s'aſſemble par Corps ſéparés, le Général doit toujours obſerver que ces Corps ſoient placés avec commodité, par premiere & ſeconde ligne, afin de pouvoir ſe raſſembler ſans confuſion ſur le terrain qu'on a réſolu de faire occuper par l'Armée, lorſqu'on l'aſſemblera.

Que ſi les quartiers ſont couverts d'une riviére, ou d'un bon ruiſſeau, il doit y avoir de l'Infanterie dans chaque quartier de Cavalerie pour le garder. Que ſi ces quartiers ſont à découvert, il y faut prendre les mêmes précautions que celles dont je parlerai, lorſque je traiterai des quartiers de fourages.

REMARQUES.

Je n'ai vû faire que trois fautes conſidérables dans la maniére d'aſ-

ſembler une Armée qui doit agir offenſivement.

La premiere a été faite en 1667. lorſque le Roi aſſembla ſon Armée auprès d'Amiens. Elle y étoit trop éloignée du premier objet d'action qu'on s'étoit propoſé, qui étoit celui de Charleroi.

Il ne faut point ſans une néceſſité abſoluë, faire faire une trop longue marche à une Armée pour la premiere après ſon aſſemblée. La raiſon eſt que l'on en fatigue trop les hommes & les chevaux, qui ſortent du repos, & par conſéquent que pour le reſte de la Campagne, l'Armée ſe trouve moins bien ſervie de ſes équipages particuliers, & même de ceux des Vivres, & de l'Artillerie.

Si l'Armée du Roi avoit été aſſemblée vers le Caſteau-Cambreſis, elle n'auroit pas moins donné de différentes attentions aux Eſpagnols, & elle n'auroit pas été ſi fatiguée, qu'elle l'étoit lorſqu'elle arriva à Charleroi, où elle fut obligée de faire un trop long ſéjour pour une Armée, dont l'objet étoit d'agir of-

fenſivement, & dont ſuivant les véritables maximes de la Guerre offenſive, le premier mouvement doit porter ſans perte de tems à l'exécution de l'entrepriſe méditée.

La ſeconde faute que j'ai vû faire, même beaucoup plus conſidérable que celle dont je viens de parler, eſt celle que fit M. de Catinat en 1690. à l'ouverture de la Guerre en Piémont.

L'Armée du Roi débouchoit également par la vallée de Suze, & par Pignerol, & les Troupes de M. de Savoïe étoient encore dans ce tems-là répanduës ſur les frontiéres de ſon Etat.

Il auroit donc été judicieux, pour commencer la Guerre par une offenſive avantageuſe, d'aſſembler l'Armée du Roi dans un bon païs, d'où elle pût empêcher, que les Troupes de Savoïe ne puſſent s'aſſembler pour protéger Turin, & où elle eût une longue & commode ſubſiſtance. Tous ces avantages ſe trouvoient ſur la plaine de Milleflеurs près de Turin, également à portée des deux débouchés de la vallée

de Suze, & de Pignerol.

Cette maniére d'aſſembler l'Armée du Roi lui acqueroit la ſupériorité pour toute la Campagne, & la portoit tout-à-coup ſur le grand objet d'entrepriſe, qui étoit Turin. Mais au lieu d'aſſembler l'Armée de cette maniére, qui étoit la plus aiſée, M. de Catinat ſortit de la vallée de Suze, où il étoit avec une partie de ſon Armée ; il ne fit que la montrer à Turin, & vint chercher l'autre partie qui étoit auprès de Pignerol, & ſe campa à Macel, où il reſta même pluſieurs jours.

Par cette faute dans la maniére d'aſſembler ſon Armée à l'ouverture d'une Guerre, que M. de Savoïe n'auroit pas été en état de ſoûtenir, ſi elle avoit été bien commencée, M. de Catinat donna à ce Prince tout le tems dont il eut beſoin, pour aſſembler ſes Troupes auprès de Turin, & pour ſe faire joindre aux Eſpagnols, qui vinrent du Milanès au ſecours de M. de Savoïe avec tout ce qu'ils purent tirer de Troupes de cet Etat.

Ainſi donc la Guerre de Piémont,

qui à sa déclaration pouvoit, & devoit même être offensive de notre part, par cette seule faute dans la maniére d'assembler l'Armée, se tourna d'abord en une Guerre entre Puissances égales.

La troisiéme faute a encore été faite par M. de Catinat en 1701. lorsqu'il assembla l'Armée du Roi en-deçà de l'Adige. Je sçai qu'on a dit qu'elle avoit son excuse par rapport à lui, sur les Ordres de la Cour, de ne point entrer dans les Etats de la République de Venise au-delà de l'Adige ; mais au moins cette faute capitale ne peut-elle avoir d'excuse du côté de la Cour, qui devoit connoître la constitution de ce païs, & sçavoir qu'en portant d'abord l'Armée du Roi jusqu'aux débouchés des défilés du Tirol & du Trentin, il devenoit impossible à M. le Prince Eugéne de sortir en Corps d'Armée de ces défilés, pour combattre M. de Catinat placé avantageusement aux débouchés, & de faire subsister sa Cavalerie dans une plaine, dont il n'auroit pas été le maître.

CHAPITRE LV.

Des Marches.

LEs marches des Armées ſe doivent regler ſur le païs dans lequel on veut marcher, ſur le tems, ſur l'attention à la portée de l'Armée ennemie, & ſur le deſſein que l'on a formé. En général, on doit toujours marcher comme on eſt campé, ou comme on veut camper, & comme on veut combattre.

Lorſqu'on ſe régle ſur le païs dans lequel on veut marcher, il faut conſiderer premierement de quelle nature il eſt; ſi on eſt hors de portée de l'Ennemi, ou ſi on le peut rencontrer dans la marche.

Si le païs eſt ouvert, il faut marcher en bataille, non pas de front, mais en colonne, par aîle: celles de la Cavalerie couvrant le Corps de l'Infanterie; & ſuivant l'éloignement, ou le voiſinage de l'Armée ennemie, placer le gros & menu bagage entre les colonnes, ou derriére les colonnes.

Septentrion

CARTE DES PAYS BAS ESPAGNOLS Pour l'Intelligence de quelques Marches et Actions rapportées dans les Memoires de Mr. de Feuquieres

Dheulland Sculp

Midy

Si l'Ennemi eſt hors de portée, il ne faut pas pour cela laiſſer en dehors des colonnes les gros ni les menus bagages, non plus que l'Artillerie, qui doit toujours, autant qu'il eſt poſſible, occuper la marche la plus proche de l'Infanterie.

Il ne faut jamais laiſſer à découvert les colonnes d'Artillerie, de gros & de menus bagages, à cauſe qu'il les faut garantir contre les petits Partis, ſoit des Places, ſoit de l'Armée ennemie, qui ſe prévaudroient de ce manque de précaution.

Si l'Ennemi eſt proche, & que le païs ſoit aſſez ouvert, pour que l'on puiſſe marcher ſur pluſieurs colonnes, il ne faut laiſſer entre les marches des deux colonnes, que la ſeule colonne d'Artillerie, & faire marcher derriére l'Armée, ou ſur la droite, ou ſur la gauche des colonnes, tous les gros & menus bagages en dehors des colonnes des Troupes.

En ce cas-là, on les couvrira de ce qu'il conviendra de Troupes, pour les garder contre les Partis, qui pourroient s'être gliſſés dans les der-

rieres de l'Armée, ou qui seroient embusqués sur les flancs ; & l'on ne souffrira jamais que ces colonnes devancent la tête de l'Armée.

Une précaution générale, est d'avoir toujours, & indispensablement, un nombre de travailleurs à la tête de chaque colonne, pour racommoder les ponts, ouvrir les passages trop étroits, & racommoder des mauvais pas dans les chemins, afin que rien ne retarde la marche de l'Armée, & n'oblige à défiler. Ceci s'entend d'une marche imprévuë, & tenuë secrette par des raisons ; sans quoi il est prudent au Général, dès qu'il est arrivé dans un Camp, de se faire préparer d'avance plusieurs marches, pour se servir de celle qui lui conviendra, lorsqu'il voudra marcher.

Si on se régle sur le tems, il suffit de dire qu'on ne doit jamais sans nécessité forcer les marches ; elles ruinent les hommes & les chevaux. Si on est attentif aux mouvemens que l'Ennemi peut faire dans le tems de la marche, elle ne sçauroit être faite avec trop de précaution, & doit

être débarrassée de ses gros & menus bagages.

Les attentions par rapport à l'Ennemi, sont en grand nombre. Ou l'on marche à lui pour le combattre ; ou l'on se retire de devant lui pour éviter le combat ; ou l'on change de Camp pour se donner des commodités, soit pour les vivres, soit pour les fourages ; ou on veut les ôter à l'Ennemi ; ou l'on veut l'attirer dans un nouveau païs ; ou on veut empêcher qu'il n'y entre ; ou on veut passer des défilés ou une riviére devant lui ; ou on veut empêcher qu'il ne les passe ; ou on veut investir une Place dont on croit pouvoir faire le Siége ; ou on veut empêcher qu'il n'en investisse une, qu'on auroit peine à secourir, quand l'investiture en seroit faite.

Voilà donc dix objets différens, que le Général peut avoir de faire marcher son Armée, & qui s'exécutent de différentes manieres.

La marche de l'Armée se réglant donc sur l'exécution d'un dessein, qui tombe dans un des cas dont je viens de parler, il est présuposé

que les évenemens précedens vous ont mis en état d'exécuter. Car il eſt de la prudence à la Guerre, de ne jamais rien entreprendre, ſans avoir prévû tout ce qui en peut troubler le ſuccès. La réputation d'heureux ne ſuffit pas à un Général; celle de ſage & de prévoïant lui eſt plus utile, & beaucoup plus néceſſaire. Quoiqu'il ſoit preſque impoſſible de donner des regles certaines ſur toutes les différentes manieres de faire marcher une Armée, dont je viens de parler; cependant je ne laiſſerai pas de poſer des principes généraux ſur chaque maniere de marches, qui ſuffiront pour preſcrire des maximes, capables de faire éviter les inconveniens principaux, qui peuvent arriver dans les marches, & pour les rendre ſûres & aiſées.

Lorſqu'on marche à l'Ennemi pour le combattre, ou l'on part de loin, ou l'on part de près. Si l'on part de loin, il faut multiplier autant qu'il eſt poſſible, les colonnes de Troupes afin de faire plus de diligence, au moins juſqu'à ce que l'on ſoit à portée du païs, où

l'on croit trouver l'Ennemi.

En ce cas il faut tâcher de se procurer plusieurs marches pour la colonne d'Artillerie, même en faire marcher quelques Brigades à la tête des colonnes d'Infanterie ; & cela afin que l'Artillerie arrive assez tôt pour être placée sur la ligne suivant l'ordre de bataille.

Les gros bagages de l'Armée doivent avoir été renvoïés en lieu, où ils soient en sûreté, & les menus bagages ne doivent marcher qu'à sa suite, même de loin, & laissant entr'eux & les Troupes, une distance qui empêche qu'ils ne se broüillent avec les colonnes des Troupes, si elles faisoient quelques petites altes, pour des raisons qui n'arrivent que trop fréquemment dans les marches.

Cette distance doit même être suffisante, pour laisser une espace entre les menus bagages, & la seconde ligne, capable de réformer sans embarras la premiere ligne, si dans le commencement du combat, il y en avoit une partie de renversée par l'Ennemi. Il est même encore plus prudent à un Général, qui

marche à ſon Ennemi pour le combattre, d'être abſolument débarraſſé de ſes menus bagages, quand même l'Armée en devroit ſouffrir quelques heures.

Il faut mettre à la tête des colonnes de bagages, des détachemens qui contiennent les valets, & les empêchent de s'approcher de trop près des colonnes des Troupes, comme il vient d'être dit, à leur queuë, & ſur les flancs des eſcortes, pour les empêcher d'être pillés & mis en confuſion par de petits Partis Ennemis, qui pourroient être dans les flancs, ou dans les derrieres de l'Armée.

Il faut que la marche du Corps de l'Armée ſoit précédée de quelques heures par un Corps de Cavalerie, ou de Cavalerie & d'Infanterie, ſuivant le Païs, afin que ce Corps détaché éclaire la marche, & empêche que l'Armée ne ſoit ſurpriſe en colonne, en cas, comme il peut fort bien arriver, que le hazard eût fait faire à l'Ennemi le même mouvement, pour marcher en avant, que l'on feroit pour aller combattre.

Ce Corps détaché doit être commandé par les Officiers Généraux de jour, s'ils sont gens de confiance ; sinon le Général en doit choisir de bons pour une pareille commission , parce qu'elle est d'une fort grande conséquence.

Ce Corps doit faire des altes de tems en tems, parceque, comme il marche légerement, & sans aucuns embarras, il ne faut pas qu'il s'éloigne trop du Corps de l'Armée, auquel il faut qu'il donne continuellement des nouvelles de ce qu'il voit, ou de ce qu'il apprend. Et pour cela il doit avoir plusieurs petits Partis devant lui, & sur ses flancs ; la nature du païs par lequel il passe, lui sert de regle pour la maniere de se conduire avec sûreté & prudence.

Il faut que tous les Officiers généraux marchent à la tête des aîles & des colonnes, suivant l'ordre de bataille ; & les Officiers particuliers à la tête de leur Corps.

Les Gardes nouvelles doivent préceder la marche du Corps de l'Armée. C'est à la tête de ces Gardes que doit marcher le Maréchal

de Camp, qui entre de jour, & le Lieutenant Général de jour à la tête du Corps détaché de toute l'Armée.

Le campement doit être gardé au Corps de l'Armée, jufqu'à ce qu'on foit arrivé fur le terrain où le Général veut camper, fans avoir trouvé l'Ennemi. Alors le Maréchal de Camp aïant pofté les Gardes nouvelles tout le plus avant qu'il fe peut, pour découvrir le païs, & le Lieutenant Général, avec le Corps détaché, s'étant avancé pour couvrir les Gardes, le Maréchal de Camp revient pour déterminer la droite & la gauche du Camp; il envoïe chercher le campement, & diftribuë le terrain fur lequel enfuite l'Armée arrive, & fe met en bataille par premiere & feconde ligne, pofe les armes, & campe.

On fait cependant arriver les bagages; après quoi on doit faire fortir les Fourageurs, qui pour ce premier foir, ne doivent fourager qu'en dedans des Gardes. Le fourage rentré, les Troupes détachées

reviennent au Camp, les Gardes ſe rapprochent du poſte que le Maréchal de Camp leur aura marqué; & lorſque la nuit eſt proche, elles reviennent à leur poſte de nuit, que le Maréchal de Camp leur aura auſſi marqué.

Après que l'ordre eſt donné, les Partis commandés ſortent du Camp, & s'avancent vers le lieu, où l'on ſçait qu'eſt l'Ennemi, pour tenir l'Armée avertie de tout, de crainte de ſurpriſe, & pour éclairer la marche du lendemain, en cas qu'il y en ait une à faire.

Voilà à peu près, ce qui ſe peut donner de maximes générales ſur la maniére de marcher en avant, & & vers l'Ennemi. Tout ce qui ſe peut pratiquer d'ailleurs en pareil cas de plus particulier, réſide dans la nature du païs, que l'Armée traverſe.

Que ſi l'Armée marche en arriere pour éviter le combat, elle fait marcher d'avance, & même avant la nuit qui doit précéder la marche en arriere, les gros & les menus bagages avec une bonne eſcorte,

dont le Commandant ſçait juſqu'où il faut qu'il marche ; enſuite la plus grande partie de l'Artillerie, avec une partie du Corps deſtiné à ſa garde, n'en conſervant que quelques brigades auprès de l'Infanterie, en cas de beſoin.

Toute l'Armée ſe tient en bataille, ſous les armes, juſqu'à ce que tout le Camp ſoit débarraſſé. Que ſi l'Armée a des défilés derriere ſon Camp, ils doivent avoir été auparavant ouverts, & les ouvertures & paſſages multipliés autant qu'il aura été poſſible, & leur tête gardée par de l'Infanterie, & même du canon, s'il ſe trouve des endroits propres à y en placer, pour être ſervi contre l'Ennemi avec ſuccès.

On doit tenir devant la premiere ligne, les vieilles Gardes du Camp, & un Corps détaché pour faire l'arriere-Garde de tout.* Les nouvelles Gardes peuvent faire la tête de l'Armée lorſqu'elle ſe met en marche, afin d'être placées où elles doivent être, lorſque l'Armée arrivera ſur le terrain où il a été réſolu de la faire camper. *

Lorſque

Lorſque les défilés ſont entierement débarraſſés, & leur tête gardée par l'Infanterie qui y aura été poſtée, l'Armée marchera par la ſeconde ligne à colonne renverſée, & chacun des Officiers qui conduit une colonne, entrera dans le défilé qui lui a été marqué, obſervant bien de ne point embroüiller la marche d'une autre colonne.

Quand cette ſeconde ligne a paſſé le défilé, elle ſe retourne, & ſe met en bataille pour attendre que la premiere ſoit paſſée, ou pour la ſoûtenir en cas qu'elle ſoit preſſée par l'Ennemi.

Lorſqu'il en eſt fort proche, & qu'il veut abſolument engager une affaire, on doit les jours précedens la marche avoir fait faire un grand retranchement qui couvre le front de l'Armée, quelques-fois même deux. Ce ſecond ne doit pourtant être que de grands redans devant les défilés, pour y placer beaucoup d'Infanterie; les flancs de ces redans doivent être ouverts, pour que la Cavalerie puiſſe entrer dans les défilés par les côtés, ſans cou-

vrir les rédans, dont le feu de l'Infanterie, qui y eſt placée, doit protéger ſon entrée.

En ce cas, il eſt bon que ce ſoit la ſeconde ligne d'Infanterie qui entre dans ces redans de jour, & qu'il n'y ait que la ſeconde ligne de Cavalerie, qui marchant à l'entrée de la nuit, ſe forme de l'autre côté du défilé; & après que tout ce qui a marché eſt placé, on fait marcher la premiere ligne en colonne renverſée, qui continuë ſa marche, juſqu'à ce qu'elle ait paſſé le défilé, où elle ſe met en bataille, pour y attendre l'arrivée du Corps détaché, les Gardes, & enſuite l'Infanterie qui étoit dans les redans devant les défilés, & celle qui en gardoit la tête; après quoi tous ces Corps étant rejoints à l'Armée dans leur ordre de marche, les vieilles Gardes & le Corps détaché en font l'arriere-Garde, juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé dans le Camp qu'on aura voulu prendre.

Que ſi l'Armée qui veut éviter le combat, a une riviére à paſſer au lieu de défilé, les précautions à pren-

dre pour la ſûreté ſont encore bien plus grandes. Et voici en général celles que je penſe qu'on doit obſerver.

Le Général doit enfermer ſon Armée dans de bonnes lignes, qui en couvrent les flancs juſqu'à la riviére, de l'autre côté de laquelle, en dehors de ſes flancs, il doit établir de groſſes redoutes bien remplies de canon & d'Infanterie, afin que l'Ennemi ne prenne point les flancs de l'Armée, & ne cherche point à ſéparer les Troupes qui ſeront en bataille, des ponts ſur leſquels elles doivent paſſer. On doit auſſi faire un ſecond retranchement qui couvre tous les ponts, & qui ſoit ouvert de diſtance en diſtance, à côté des ponts, pour laiſſer le paſſage libre à la Cavalerie, dont la retraite eſt toujours beaucoup plus difficile que celle de l'Infanterie, lorſqu'il faut qu'elle paſſe ſur des ponts. Dans ce ſecond retranchement doit être placé un gros Corps d'Infanterie.

Intérieurement à ces deux retranchemens, on peut encore couvrir d'un redan chaque pont, & y met-

tre de l'Infanterie, pour faciliter la levée desdits ponts, quand l'Armée aura achevé de passer.

Les gros & menus bagages doivent avoir précédé d'un tems considérable la marche de l'Armée ; la Cavalerie doit aussi précéder la marche de l'Infanterie. La premiere Infanterie qui passe la riviére doit être postée, & retranchée sur l'autre bord dans les redoutes qui doivent protéger les flancs de l'Armée. Rien ne doit être vû marcher par l'Ennemi, afin qu'il n'apprenne pas le tems de la marche pour attaquer; parce que le désordre est fort à craindre en pareil cas ; & si l'Ennemi est à la vûë du Camp, il ne faut marcher que de nuit, après pourtant que les seconds retranchemens, les redans & redoutes auront été garnies de jour pour éviter le désordre. Ce tems doit pourtant être pris de maniére que ce mouvement ne puisse point être vû par l'Ennemi.

La troisiéme maniére de faire marcher l'Armée, qui est celle où elle change de Camp pour la commodité des subsistances, n'a rien de

particulier pour les précautions, & tombe dans les maximes générales pour les marches.

La quatriéme, qui eſt celle où l'on marche pour ôter à l'Ennemi, ou des fourages commodes, ou des facilités pour des convois de vivres, n'a point auſſi de maximes particuliéres. L'utilité de ce mouvement dépend de la connoiſſance exacte, que le Général a acquiſe du païs dans lequel il fait la Guerre.

La cinquiéme, qui eſt celle de forcer l'Ennemi à quitter le païs où il eſt, n'a point encore de maxime particuliére pour ſon exécution.

* On peut ſeulement dire, que ſon utilité ne ſe fera ſentir, qu'au cas que l'on puiſſe par cette marche faire craindre à ſon Ennemi, ou une entrepriſe ſur quelqu'un de ſes poſtes dépourvûs, ou une courſe dans ſon païs par un Corps de Cavalerie, qui pendant qu'il ſera dehors, ſera couvert de l'Armée, & ſans crainte d'être battu.

La ſixiéme maniére, qui eſt celle d'empêcher l'Ennemi d'entrer dans un païs, n'a point encore de maxi-

mes particuliéres pour ſon exécution. Son utilité réſide entiérement dans la capacité du Général, qui ſçait ſe choiſir le meilleur poſte pour ce deſſein. *

La ſeptiéme maniére, qui eſt celle de paſſer des défilés, ou une riviére devant ſon Ennemi, ou d'empêcher qu'il ne les paſſe devant l'Armée, a des régles particuliéres pour être exécutée ſûrement. En voici les principales.

Ces défilés ſont cauſés, ou par des montagnes qui reſſerrent la marche de l'Armée, & la réduiſent à une colonne ſeule, ou par des marais ou forêts, ou par une riviére, ou par des ravines difficiles à paſſer, & à rendre pratiquables.

Si ce défilé eſt de la premiere eſpéce, il faut ſçavoir ſi ces montagnes ont pluſieurs gorges, ſi l'Armée qui veut paſſer eſt du côté où la montagne eſt plus élevée, ou la plus humiliée ſur la plaine.

Si ce paſſage de montagnes a pluſieurs gorges, il faut faire entreprendre pluſieurs des plus contiguës par l'Infanterie de l'Armée, laquelle au-

ra des détachemens qui monteront, & ſe soûtiendront toujours au plus haut de la montagne, un peu en avant des colonnes, qui marcheront au-deſſous; de maniére que ſi l'Ennemi eſt poſté ſur le plus haut, il puiſſe craindre que pendant que les détachemens l'occuperont en tête, il ne ſoit tourné, & enveloppé par le Corps qui marche au-deſſous.

Que ſi l'Ennemi a barré toute la gorge d'une hauteur à l'autre, il faut l'attaquer de nuit, dans tout cet eſpace, par pluſieurs endroits; parce qu'il ſuffit d'en forcer un ſeul pour ſe rendre maître de tout le front, qui ſe trouve ſéparé, & dont la droite & la gauche de l'endroit forcé ne peuvent ſe rejoindre, pour former un Corps capable de réſiſter au Corps qui a forcé, & qui eſt enſemble.

Comme il ne ſe peut pas auſſi que cette gorge n'ait des revers, l'Infanterie qui aura été conduite dans les gorges voiſines, & à qui il aura été preſcrit de tâcher de monter ſur les revers de la gorge, qu'on a réſolu d'attaquer ſérieuſement, occu-

pera, ou déplacera ſûrement l'Infanterie ennemie, qui tient la hauteur de l'un des deux côtés, & rendra par conſéquent l'attaque du front plus praticable ; ce qui eſt d'autant plus ſûr, que l'Ennemi forcé en un endroit, ne pouvant plus ſe rejoindre avec le reſte des Troupes portées ſur le front, qu'il a voulu défendre, ſera contraint de ſe retirer en détail, pour tâcher de ſe rejoindre, pendant lequel tems les détachemens, qui auront été envoïés pour gagner le haut, en étant les maîtres, & marchant en avant, toujours en ſe ſoûtenant, faciliteront la marche du gros Corps qui s'avance par le bas.

Je ſçai par expérience, qu'il y a des natures de païs, où les gorges ſe trouvent tellement reſſerrées par des roches, qu'elles forment une chaîne inacceſſible juſqu'au plus haut de la montagne. En ce cas, pour en dépoſter l'Ennemi, il n'y a de parti à prendre, que celui de gagner les revers.

Si ces défilés ſont cauſés par des marais, qui barrent abſolument le

païs, & que par exemple, les marais d'un côté tiennent à une riviére, & de l'autre à une place, & qu'enfin on ne les puisse tourner, il n'y a de parti à prendre, pour les passer, que d'y faire des chaussées de fascines, & d'espace en espace des redoutes, dans les lieux du marais qui seront les plus secs, & où l'on pourra placer quelque Infanterie, & même du canon, afin que la colonne qui sera en marche sur cette chaussée, soit protegée, & même couverte par le feu du canon & de la mousqueterie, qui sera dans ces redoutes.

Après tous ces soins, si l'Ennemi qui veut empêcher le passage de ces marais, sçait se placer; comme nuls de vos mouvemens & de vos ouvrages ne peuvent échaper à sa vûë, il lui sera bien aisé d'empêcher qu'on ne réussisse dans cette entreprise.

Si ces défilés sont causés par une forêt, dont le fond soit marécageux, & où il n'y ait que quelques chemins secs, dans lesquels l'Ennemi auroit fait des abbatis, & placé de l'Infanterie, comme les déblais de ces abbatis sont longs à faire sous le

feu de l'Ennemi, cet ouvrage coûtera bien des hommes & du tems. Il n'y a d'expédient que de bien foüiller toute la forêt par ſon travers, eſſaïant de trouver quelque paſſage, ou négligé par l'Ennemi, ou éloigné de ces principaux abbatis, afin d'en pouvoir prendre les flancs, ou les derrieres; auquel cas, on le dépoſtera aiſément, après quoi il ne reſtera d'ouvrage que celui de ranger ces arbres coupés, pour faciliter la marche des premieres colonnes d'Artillerie, ou de Cavalerie.

Mais comme dans ces cas, l'Ennemi ne tient ces abbatis que par de l'Infanterie détachée, & qu'il ſe ſera apparemment poſté dans la plaine avec ſon Armée, à diſtance d'empêcher qu'on ne puiſſe déboucher de front, lorſqu'on eſt parvenu au bord de la forêt, il faut s'étendre, autant qu'il eſt poſſible; déborder le front de l'Ennemi, s'il ſe peut; placer du canon à pluſieurs endroits; gagner du terrain ſur la plaine, par des ouvrages faits de nuit, leſquels ouvrages ſeront garnis d'Infanterie & de canon; lier enſuite ces

ouvrages les uns aux autres, afin d'y placer toute une ligne. Après cela, ſuivant la conſtitution du païs, la ſeconde ligne pourra déboucher de la forêt, ſous la protection du feu de la premiere ligne retranchée, ſoit pour gagner par la droite ou la gauche le flanc de l'Armée ennemie, ſoit pour marcher de front, & attaquer l'Ennemi, après avoir pendant la nuit raſé tous les ouvrages qu'on aura faits les nuits précédentes, afin qu'il ne reſte aucune ſéparation entre les deux lignes, qui les empêche de ſe communiquer, & de ſe ſoûtenir, & de garder la diſtance qui doit être obſervée, entre les deux lignes d'une Armée qui s'avance pour combattre.

Si ce défilé pour aller à l'Ennemi eſt une riviére, elle a des gués, ou elle n'en a point. Si elle a des gués qui ſoient ſéparés, & dans une diſtance hors de la vûë, il en faut ſurprendre quelqu'un par des mouvemens de nuit, & avoir diſpoſé des Troupes, de maniere que pendant qu'elles paſſent à ce gué, on paroiſſe occuper fortement l'Ennemi en

quelque autre endroit éloigné de celui où l'on paſſe, & que ces attentions éloignées que l'on donne à l'Ennemi, ne finiſſent qu'avec la nuit.

Il faut beaucoup de vivacité dans ce mouvement, parce qu'il faut être en bataille de l'autre côté de la riviére, en état de recevoir l'Ennemi, avant qu'il ait eu le tems d'y marcher avec un front capable de culbuter ce qui auroit paſſé, & qui ſe feroit étendu pour former un front plus grand que celui de l'Ennemi, qui n'y peut d'abord arriver qu'en colonne.

Souvent ces gués peuvent ſe trouver vis-à-vis d'une hauteur. En ce cas, il faut faire paſſer toute la Cavalerie la premiere afin de s'y placer. Souvent auſſi ils peuvent être près de quelque défilé, qu'il faudroit que l'Armée ennemie paſsât devant vous ; & en ce cas, il faut faire paſſer l'Infanterie la premiere, afin qu'elle garde le défilé, & ſoûtienne un combat, pendant que la Cavalerie paſſe, & ſe réforme derriere l'Infanterie, où ſur ſon

aîle ſuivant le terrain.

Si la riviére qu'on veut paſſer n'a point de gué, il faut obſerver ſi les bords en ſont hauts & eſcarpés, & de quel côté eſt la ſupériorité des bords, parce que ſi elle ſe trouve du côté de l'Ennemi, il eſt inutile d'en tenter le paſſage; on n'y réuſſiroit pas.

Il faut obſerver encore ſi la riviére a pluſieurs iſles, & ſi ces iſles ſont couvertes de bois. En ce cas on peut ſe rendre maître de quelques-unes de ces Iſles; faire un Pont ſur la branche de la riviere juſqu'à l'Iſle; voir de quelle nature eſt le terrain du côté de l'Ennemi; s'il eſt de maniére qu'on n'y puiſſe prendre aucun établiſſement, pendant que l'on conſtruit le Pont entre l'Iſle & le bord; & ſi l'Armée, à la faveur de cet établiſſement, peut paſſer par la droite ou la gauche du retranchement, ſans pouvoir être combattuë par l'Ennemi, avant qu'elle ſoit entiérement paſſée; ſans quoi l'entrepriſe ne réüſſira pas.

Que ſi ce ſont des ravines con-

ſidérables & difficiles qu'on veut paſſer, & que l'Ennemi ſoit à portée de s'y oppoſer, il faut encore obſerver de quel côté eſt la ſupériorité du terrain, ſans laquelle cette opération ne peut réüſſir.

Il faut obſerver la nature du ſol. Si elle eſt de roche, elle eſt preſque impoſſible; ſi elle eſt de terre que l'on puiſſe renverſer des deux côtés, & réduire en talus, cela peut devenir pratiquable. Mais dans ce cas, la plus grande difficulté eſt, que comme cette eſpéce de travail eſt fort long, il peut être détruit en un moment par le premier orage. Je n'en parle ici que pour ne rien omettre de toutes les opérations de Guerre.

Sur toutes les différentes maniéres de cette ſeptiéme nature de marche, il n'y en a aucune ſur laquelle on puiſſe s'aſſurer de la réuſſite, ſans une grande ſupériorité de force ſur l'Ennemi, qui fait qu'il ne peut pourvoir à tout, ou ſans avoir à faire à un Général borné dans ſes lumieres, & qui ne ſera pas placé dans une diſtance convenable, pour

empêcher ſon Ennemi d'oſer hazarder de défiler près de lui, ſans craindre d'être forcé à combattre, avant que d'avoir eu le tems de ſe former.

Lorſque le Général aura conduit ſon projet juſqu'au point de faire marcher ſon Armée, pour faire inveſtir une Place, qui eſt la huitiéme des maniéres de marcher, il y a pluſieurs choſes à obſerver, tant par rapport à la ſituation de la Place qu'on veut inveſtir, que par rapport à la connoiſſance de ce mouvement, qu'il faut dérober à l'Ennemi.

Comme dans la ſuite de ce diſcours, il ſe trouvera un Chapitre particulier de la maniére d'inveſtir une Place, je ne parlerai ici que de celle d'y marcher. Il y en a deux.

Ou l'Armée eſt aſſemblée précédemment, ou elle eſt encore dans les Places & poſtes voiſins. Si elle eſt aſſemblée, ou elle eſt proche de celle des Ennemis, ou elle eſt hors de portée. Si elle en eſt proche, il faut que la marche ſoit vive, faite avec précaution, débarraſſée d'équipages, & l'inveſtiture ſi bien reconnuë, que la marche ſeule de l'Armée la faſſe.

Cette maniére d'inveſtir une Place eſt ſouvent dangereuſe; parce que l'Armée qui inveſtit peut avoir été ſuivie d'aſſez près, pour n'avoir pas le tems de ſe rejoindre, & de s'oppoſer à l'Ennemi qui vient en bataille; ainſi je ne la conſeillerai jamais.

Il eſt bien plus ſûr d'oppoſer toute l'Armée à celle de l'Ennemi, en tenant la Place que l'on veut inveſtir derriere, & en couvrant ainſi le Corps deſtiné à faire le Siége. Ce qui tombe dans le cas de faire un Siége avec deux Armées, l'une d'obſervance, qui eſt celle que j'ai placée au-devant de l'Ennemi, & l'autre qui doit ſe renfermer dans des lignes, & faire le Siége.

Si on eſt hors de portée de l'Ennemi, il y a moins de précautions à prendre; & en ce cas-là le Général peut garder ſes menus bagages avec lui, ſi la conſtitution du païs par lequel il doit marcher le lui permet.

Si ce Siége ſe fait à l'ouverture de la Campagne, & que l'Armée ſoit ſéparée ſeulement par de gros Corps, il faut que toute la Cavale-

rie qui compoſe l'Armée, par tout où elle ſera, ait des ordres ſecrets pour marcher à différentes heures, ſuivant la diſtance où elle ſe trouvera de la place qu'on veut inveſtir; que le terrain que chaque Corps de Cavalerie doit occuper dans l'Inveſtiture, lui ſoit préciſément marqué; & que toute cette Cavalerie ſe trouve en même tems autour de la Place.

Il faut tâcher de prendre ſes meſures de maniére que l'Inveſtiture ſe faſſe avant le jour, afin qu'à la pointe du jour, il ne puiſſe plus rien ſortir de la Place, & qu'il n'y ait qu'à marquer le terrain des Camps, & des lignes. L'Infanterie doit, autant qu'il ſe peut, avoir ſuivi la Cavalerie de près, afin de pouvoir, dès ſon arrivée, marcher ſur les terrains qu'elle doit occuper dans la circonvallation.

La neuviéme maniére de faire marcher une Armée, eſt quand elle a pour objet de garantir une Place d'être inveſtie.

Lorſque dans la ſuite je parlerai des Siéges, on y trouvera les pré-

cautions qui doivent être prises par le Prince, tant pour les approvisionnemens de vivres & de munitions de guerre, que de Troupes pour la défense de la Place.

Il ne s'agira donc ici que de ce qui regarde le Général, qui doit veiller de si près au mouvement de l'Ennemi, qu'il ne puisse lui dérober une investiture. Il faut pour cela, qu'il se place de maniére qu'il couvre toûjours, ou au moins tienne de près les Places qui peuvent être les objets d'attaque de l'Ennemi.

Que si l'investiture de ces Places est coupée par une riviére, ou ruisseau difficile à passer, une forêt, ou des défilés, il faut qu'il se campe de maniére à pouvoir arriver à cette Place par le côté, par lequel l'Ennemi n'en peut pas avoir fait l'investiture avant son arrivée, ou n'y puisse pas être placé avec un Corps supérieur à celui qu'il peut y mener avec diligence; qu'il marche à l'Ennemi sans aucun bagage, afin que rien ne l'empêche de faire diligence, & que pendant ce tems-

là les bagages de l'Armée se retirent derriere les Places, pour y être en sûreté, tant dans leur séjour, qu'en la rejoignant.

Lorsque le Général arrive à portée de l'Ennemi, il faut qu'il l'attaque avec vivacité, & ordonne à tout ce qui peut pénétrer jusqu'à la Place de le faire sans s'arrêter, parce qu'il arrive presque toujours, qu'une Place qui reçoit un secours dans le tems de son investiture, déconcerte assez l'Ennemi, pour le faire désister de son entreprise.

Le secours entré, s'il est raisonnable, le Général doit se retirer promptement hors de portée de l'Ennemi, principalement s'il n'a pas marché avec toute son Armée, la rejoindre, pour après cela, si l'Ennemi persiste dans son entreprise, chercher les occasions de le forcer dans ses lignes, ou de battre quelqu'un de ses convois, ou de le resserrer dans ses fourages.

Si au contraire le côté par lequel il sera arrivé à la Place, n'a pû être investi par l'Ennemi, à cause des difficultés qu'il aura trouvées à y

paſſer, il faut en ce cas qu'il s'y tienne, juſqu'à ce que le reſte de ſon Armée y ſoit arrivé; ce qui fera ſûrement retirer l'Ennemi, parce que ſon entrepriſe deviendra impoſſible à exécuter.

REMARQUES.

J'ai traité dans mes Maximes de toutes les différentes maniéres de faire marcher une Armée. Ainſi mes réflexions ne feront que ſur ce que j'ai vû exécuter par les Généraux, dont je jugerai ſuivant les préceptes que j'ai établis. Mes réflexions ſur ce ſujet feront donc moins étenduës que le Chapitre, où je traite à fonds cette matiere.

A la fin de l'année 1673. lorſque M. de Luxembourg eut par ordre du Roi abandonné les conquêtes de Hollande juſqu'à la Meuſe, & qu'il fut arrivé près de Maſtrick avec le Corps de Troupes qu'il ramenoit en France, il ſçut que M. le Prince d'Orange étoit campé ſur la grande chauſſée, avec toutes les forces des Eſpagnols & des Hollandois, & qu'il avoit même été joint par un

Corps considérable de la Cavalerie de l'Empereur.

L'Ennemi se trouvoit donc ainsi fort supérieur en Cavalerie, & il n'auroit pas été prudent à M. de Luxembourg de se commettre, dans un Païs assez ouvert, avec aussi peu de Cavalerie qu'il en avoit.

M. le Maréchal de Schomberg avoit rassemblé un Corps de Cavalerie auprès de Charleroi, pour venir au devant de M. Luxembourg; mais la difficulté étoit que ces deux Généraux pussent se joindre, malgré M. le Prince d'Orange qui étoit entre deux.

Il s'agissoit donc dans cette occasion de tromper l'Ennemi par des mouvemens faux, qui fussent capables de donner un tems assez considérable, pour faire sans risque la jonction de la Cavalerie de M. de Schomberg avec l'Infanterie de M. de Luxembourg.

Pour y parvenir, ce Général feignit de ne plus avoir dessein de rentrer en France par Charleroi, & de vouloir traverser la Condros & les Ardennes pour arriver à la Meuse.

Ces démonſtrations firent déplacer M. le Prince d'Orange. Il s'avança juſqu'à Hui & à Namur, & ce fut ce tems-là que M. de Luxembourg prit pour paſſer bruſquement la Meuſe à Maſtrick, & pour joindre auprès de Tongres M. de Schomberg, qui s'étoit avancé pour cet effet; de ſorte que ces deux Généraux ſe joignirent, ſans que M. le Prince d'Orange pût s'y oppoſer.

Cet exemple fait connoître, que la bonne conduite d'un Général dans ſa marche lui procure preſque toujours la certitude de la faire heureuſe, & le ſuccès du deſſein pour lequel il l'a entrepriſe.

La belle marche que M. de Montecuculli avoit faite quelques mois avant celle dont je viens de parler, & par laquelle de Wirtzbourg il ſe porta au bas-Rhin, pour donner le moïen à M. le Prince d'Orange de faire le Siége de Bonn, & de joindre l'Armée de l'Empereur & celle des Hollandois, aïant trouvé ſa place ailleurs, lorſque j'ai parlé de l'enlevement du convoi de Wirtzbourg, je n'en reparlerai point ici.

L'année 1674. me fournira plusieurs exemples de belles marches.

La premiere a été celle que fit M. de Turenne, lorſque partant de la haute Alſace, où il étoit avec une partie de ſon Armée, pour couvrir la conquête de la Franche-Comté, il alla battre un Corps de Troupes que les Ennemis avoient aſſemblé à Sintzheim entre Philisbourg & Heilbron.

Cette longue marche avoit été ſi capablement, & ſi ſecretement préparée par M. de Turenne, qui avoit ſucceſſivement avancé des Troupes ſur la route de Philisbourg, que l'Ennemi fut attaqué & battu, ſans avoir eu aucune connoiſſance précedente des mouvemens que ce Général avoit faits, pour rendre ſa marche plus vive.

La ſeconde belle marche fut celle que M. le Prince fit faire à l'Armée du Roi, en partant du Camp d'Eſpieres, pour ſecourir Oudenarde aſſiegée par M. le Prince d'Orange. L'Armée n'ayant pû arriver d'aſſez bonne heure pour être placée ſur les hauteurs, qui étoient au-

dessus de la Ligne de circonvallation, M. le Prince ne voulut pas qu'elle s'en approchât, pour ne pas donner d'inquiétude à l'Ennemi, ni même la pensée de sortir de sa ligne pour occuper ces hauteurs, ce qui auroit rendu son secours plus difficile.

Ce Prince se disposa donc seulement tout la nuit à occuper à la pointe du jour les hauteurs, mais un brouillard fort épais, qui couvrit la terre un peu avant jour, cacha aux yeux la retraite de l'Armée Ennemie, & fit perdre à M. le Prince le fruit de ses beaux mouvemens, dont il ne put pas même profiter sur l'arriere-Garde de l'Armée ennemie, parce que M. de Souches qui commandoit l'Armée de l'Empereur, se servit avec capacité de la constitution du païs, pour faire faire le crochet à la Cavalerie de l'Empereur, & la mettre en bataille sur une hauteur, qui se trouvoit derriere l'Armée du Roi, dont elle n'étoit séparée que par un petit ruisseau, qui couloit entre les deux hauteurs.

Cette

Orient

Occident

Jhoulland Sculp.

Septentrion

Midi

Cette contre-marche d'une Armée qui sembloit se retirer, pour éviter une affaire, étoit si judicieuse, que M. le Prince n'osa rien entreprendre sur son arriére-garde, parce qu'il ne pouvoit marcher à elle, sans prêter le flanc à M. de Souches ainsi placé.

La troisiéme belle marche de cette Campagne a été celle que M. de Turenne fit faire à l'Armée du Roi à la fin du mois de Décembre, lorsque ce Général quitta les quartiers d'hiver qu'il avoit feint de faire prendre à l'Armée dans la Lorraine, pour tomber par Tannes & Bedfort sur les quartiers, que l'Armée des Ennemis, infiniment supérieure à la sienne, croïoit tranquillement conserver dans la haute-Alsace. Il les força de les abandonner après plusieurs combats, & d'en aller prendre d'autres de l'autre côté du Rhin.

Comme les quartiers que M. le Maréchal de Turenne occupoit, étoient fort séparés, mais pourtant tous à portée du pied des montagnes, qui sont entre l'Alsace & la Lorraine, ce grand Général avoit

envoïé des ordres à tous les quartiers de marcher, comme s'ils n'avoient eu dessein que de s'étendre pour la commodité des subsistances, ou pour aller prendre des quartiers d'hiver en Franche-Comté, & couvrir cette Province de nouvelle conquête, trop voisine des quartiers que les Ennemis occupoient dans la haute-Alsace.

Toutes les routes que M. de Turenne avoit envoïées aux Troupes, finissoient vis-à-vis des passages par lesquels il vouloit rentrer en Alsace; ainsi toutes les Troupes, sans le sçavoir elles-mêmes, se trouverent en même tems aux deux rendez-vous generaux de Tannes & de Bedfort, d'où elles partirent pour entrer dans la haute-Alsace, & tomber sur les différens quartiers des Ennemis, qui furent tous attaqués en même tems, sans avoir eu aucune connoissance du mouvement général de l'Armée de M. de Turenne.

Cet exemple servira à faire connoître, qu'il faut être toujours attentif sur les moindres mouvemens qu'un Général habile fait faire à ses

Troupes, parce que l'on doit être persuadé, qu'il n'en fait jamais faire d'inutiles, & qu'ils cachent toujours un dessein,& conviennent à son exécution.

En l'année 1676. M. le Maréchal de Schomberg fit une fort belle marche pour se retirer de devant M. le Prince d'Orange, après lui avoir fait lever le Siége de Mastrick. Il étoit fort inférieur à ce Prince, qui vouloit le combattre ; cependant il sçut si bien ménager ses mouvemens, & se couvrir du Jaker, qu'il entra ensuite dans la Mehaigne, & gagna Charleroi, sans qu'il fût possible à M. le Prince d'Orange d'engager une affaire, quelque desir qu'il en eût.

En 1677. toutes les marches de M. le Maréchal de Créqui devant M. de Lorraine, furent belles & sçavantes. Ce Maréchal durant quatre mois ne perdit jamais son Ennemi de vûë, & s'opposa toujours de front à tous les mouvemens en avant qu'il voulut faire, soit pour entrer en Lorraine du côté de la Saare, soit pour passer la Meuse du

côté de Moûzon, ſans que dans aucun des mouvemens hardis que M. le Maréchal de Créqui fit faire à ſon Armée, M. de Lorraine pût trouver l'occaſion de le combattre, parce que M. de Créqui qui vouloit éviter un engagement général, compaſſa ſi ſagement juſqu'à ſes moindres mouvemens, qu'il ne donna jamais à ce Prince aucun tems, qui pût lui procurer la poſſibilité de combattre avec apparence d'un ſuccès heureux.

Je n'ai point donné de préceptes dans mes maximes, pour régler la conduite d'un Général chargé d'un projet de cette nature, parce qu'il auroit été impoſſible de rien dire ſur ce ſujet, qui pût ſervir de maxime certaine.

Cependant tout ce qui a été fait par M. le Maréchal de Créqui dans le cours de cette Campagne, a trouvé ſa régle dans la diſcution des différens objets, qu'une Armée peut avoir pour marcher.

Il eſt certain que les marches de M. le Maréchal de Créqui, ont toutes eu quelque partie des préceptes & des attentions, qu'un Général

doit avoir, lorſqu'il fait marcher ſon Armée, différemment appliquée ſuivant la conſtitution particuliere des païs, où il s'eſt trouvé dans la néceſſité de s'oppoſer aux mouvemens de ſon Ennemi.

Je finirai mes réflexions ſur les marches par celle que fit M. de Luxembourg en 1694.

Il commandoit cette Campagne l'Armée du Roi en Flandres ſous M. le Dauphin. L'Armé étoit campée à Vignamont, Hui, & la Meuſe derriere elle. Celle des Ennemis étoit campée à Tavieres, la droite appuïée à la Mehaigne. Par ces deux poſitions il eſt aiſé de voir, qu'après tous les fourages de ce païs également conſommés par les Armées, l'Ennemi n'aïant plus rien à craindre pour Liége, ne pouvoit avoir d'autre parti à prendre, que de venir finir ſa Campagne en Flandres, en occupant Courtrai avant nous, & en s'aſſûrant par-là les fourages d'entre la Lys & l'Eſcault, & le poſte de Courtrai, pour y faire hiverner un Corps conſidérable de Troupes. M. le Prince d'Orange crut

qu'il feroit aisément ce mouvement, parce que pour l'exécuter, il avoit au moins trois ou quatre marches sur l'Armée du Roi.

Cependant M. de Luxembourg, qui étoit dans une attention continuelle sur les mouvemens de l'Ennemi, se disposa à une marche vive, dès que l'Ennemi commenceroit la sienne.

Pour cet effet quelques jours avant que l'Ennemi se mit en mouvement, il fit avancer sur sa marche des Brigades de Cavalerie jusqu'à la hauteur de la Bussiere sur la Sambre, sous prétexte de couvrir le païs d'entre Sambre & Meuse contre les courses de l'Ennemi, & fit faire une diligence si extraordinaire à toute l'Armée, dès qu'elle commença à marcher, que sa tête arriva à Hauterive sur l'Escault quelques heures seulement avant la tête de l'Armée ennemie. Cette avance lui suffit, pour empêcher M. le Prince d'Orange de faire des ponts sur l'Escault, & l'obliger d'aller passer cette riviere à Oudenarde, & la Lys auprès de Gand, pour aller finir sa Campagne

à Rousselaër, sans avoir pû empêcher M. de Luxembourg de faire subsister l'Armée le reste de la Campagne aux dépens de la Châtellenie de Courtrai & des Espagnols, & même au-delà de la Lys.

Tous ces exemples de belles marches, qui finissent à cette année, suffisent pour faire connoître l'utilité dont elles ont été, pour les succès avantageux qu'elles ont produits, & qu'elle a été la différence de la capacité des Généraux qui les ont faites, d'avec celle des Généraux, dont le Roi s'est servi depuis ce tems-là, & dont aucun ne m'a fourni un seul exemple à citer sur cette matiére des marches, qui mérite d'être suivi.

CHAPITRE LVI.

Des Campemens.

* CE Chapitre contiendra deux parties. Dans la premiére je parlerai seulement de la maniére dont on marche au Campement, par qui, & comment le Camp se

fait, & quelles sont les régles générales pour y marcher, pour faire ce Camp, & pour l'assûrer. Dans la seconde partie j'examinerai toutes les maniéres de camper une Armée, soit dans le commencement; soit dans le milieu, soit à la fin des Campagnes.*

C'est le Maréchal de Camp qui reçoit l'ordre du Général, & du Lieutenant Général entrant de jour, pour le Camp que l'on veut occuper le lendemain.

Lorsque l'Ennemi n'est point à portée d'empêcher que l'on ne campe à la fin de la marche, peu de tems avant que l'Armée se mette en mouvement, le Maréchal de Camp se met à la tête des nouvelles Gardes, & de l'Infanterie destinée pour la Garde des environs du Camp, suivi des Officiers destinés à faire le détail du Camp, qui sont le Maréchal des Logis de l'Armée & ses Fouriers, le Maréchal des Logis de la Cavalerie, les Majors de Brigades de ce Corps, le Major-Général de l'Infanterie, & les Majors de Brigades, le Major-Général de Dragons, &

ſes Majors de Brigades ; du Major de l'Artillerie, du Prépoſé pour les Vivres, & des Brigadiers & Colonels de jour ; & derriére les Gardes marchent tous les Fourriers, & gens qui vont au Campement.

Le Maréchal de Camp, en arrivant ſur le terrain où il veut camper l'Armée, après avoir ſeulement marqué la droite & la gauche du Camp, & deſigné le Quartier-Général, doit s'avancer avec les Gardes & les Brigadiers & Colonels de jour, auſſi loin qu'il le jugera à propos, pour laiſſer entre les lieux où il placera leſdits Gardes, & le Camp, aſſez de diſtance, pour que l'Armée y trouve au moins pour la premiere nuit, du fourage, le bois, l'eau, & la paille, qui lui ſont néceſſaires.

Avant que de quitter les Officiers du détail, après avoir donné ſeulement l'alignement du Camp, il doit indiſpenſablement obſerver de laiſſer à la tête de ce Camp un eſpace convenable, pour y pouvoir mettre l'Armée en Bataille, en cas de beſoin.

Il appuïera ſes aîles, ou de villa-

ges, ou de bois, ou de ruiſſeaux, ou de riviéres; enfin il les couvrira, & les aſſùrera tout le plus qu'il lui ſera poſſible, tant à l'aide de la ſituation naturelle, qu'à celle de la nature des Troupes qu'il y fera camper. Il marquera un terrain pour le parc de l'Artillerie, autant qu'il ſe pourra, au centre & à la tête de l'Infanterie, & dans le lieu le plus élevé; il placera les Vivres, s'il ſe peut, entre les deux lignes, & auſſi vers le centre, afin que les Troupes aïent une égale commodité à aller au pain.

Le Quartier-Général ſera auſſi placé dans le centre, s'il eſt poſſible, ſoit entre les deux lignes, ſoit derriére la ſeconde; mais jamais à la tête * ſans une néceſſité indiſpenſable, auquel cas il doit toujours être couvert d'un Corps *. S'il eſt derriére les deux lignes, il ne ſera pas mal à propos de tirer quelques Bataillons de la ſeconde ligne pour le couvrir, ou même y camper la réſerve, en cas qu'on n'en ait pas beſoin ailleurs.

Autour du Quartier-Général doi-

vent être marqués des terrains commodes pour les boucheries, les Marchans de vin, & toutes les autres espéces de Marchands suivans l'Armée, séparés les uns des autres, pour éviter la confusion. Ce détail regarde le Prévôt.

Les Majors-Généraux de l'Infanterie, & les Maréchaux des Logis de Cavalerie, seront chargés de distribuer entr'eux le terrain qui leur aura été marqué pour le Campement, observant de donner plus ou moins de distance selon le terrain. Celle que l'on doit mettre entre les deux lignes, doit être de trois cens pas au moins; & la distance d'une Troupe à l'autre de la même ligne, se réglera sur l'étenduë du front marqué pour la droite & la gauche. Ces intervalles ne doivent pourtant jamais être plus grands qu'il ne faut, pour passer entre deux Troupes campées avec une autre Troupe de pareille nature.

La réserve sera placée, selon ce qui sera jugé le plus utile, ou à la droite, ou à la gauche, ou derriere l'Armée, pour donner plus de sûreté à ceux

qui en détail apportent des ſubſiſtances à l'Armée, ou même quelquefois devant l'Armée, pour occuper un poſte dont on veut être maître, ou derriere le Quartier-Général. Mais en tous ces cas il faut toujours obſerver, que ce ſoit avec ſûreté pour ce Corps.

Lorſque les Gardes de Cavalerie ſont placées, le Maréchal de Camp, s'il le juge à propos, laiſſe au Brigadier & Colonel de Cavalerie de jour le ſoin de la découverte des environs, pour qu'il n'y ait point de gros ni de petits Partis ennemis embuſqués à la tête de l'Armée; & aux Brigardiers & Colonels d'Infanterie de jour, le ſoin de placer l'Infanterie deſtinée à couvrir le Camp, & à protéger les Gardes de Cavalerie avancées.

Comme à préſent les Armées ſont fort nombreuſes, & occupent un grand terrain, ordinairement les Officiers de jour dont je viens de parler, ſe partagent le ſoin des Gardes par droite & par gauche; après quoi ils viennent rendre compte de ce qu'ils ont fait au Maréchal de

Camp, du devoir duquel il eſt de viſiter tous les poſtes de l'Armée, & d'en rendre enſuite compte au Général, quand il eſt arrivé.

De toutes ces Gardes & poſtes, il en eſt fourni un état par écrit au Général, & aux Officiers Généraux qui entrent du jour, afin qu'ils puiſſent les aller vérifier le lendemain, & ordonner ce qu'ils jugeront néceſſaire pour leur ſûreté, en cas que cela n'ait pû être fait en arrivant.

Ce qui vient d'être dit ne regarde que les maximes générales du Campement. Il faut entrer dans les particulieres, & examiner toutes les maniéres de camper une Armée, ſoit dans le commencement, ſoit dans le milieu, ſoit dans la fin des Campagnes.

Si le Général a trouvé trop de difficulté à exécuter une entrepriſe, n'aïant pû prévenir l'aſſemblée des Troupes ennemies, & qu'il n'ait à faire qu'une Guerre de Campagne, après les précautions priſes pour empêcher que l'Ennemi ne puiſſe rien entreprendre qui le déconcerte, il cherchera par les Camps qu'il pren-

dra, les occaſions de combattre l'Ennemi avec avantage, en cas que cela convienne aux intérêts du Prince; ou ſeulement des Camps commodes pour la ſubſiſtance de ſon Armée.

Il doit dans ce commencement de Campagne, avoir pour objet principal la conſervation & la ſanté des hommes & des chevaux.

Pour cela, ſes Camps doivent être placés en lieux ſains, commodes pour la fourniture des vivres, afin de n'en pas ruiner les équipages, voiſins des prairies, où l'on puiſſe herber les jeunes chevaux, que le changement de nourriture abbat très-aiſément; enfin ce Camp ne doit pas être d'une grande garde, afin de ne pas fatiguer l'Armée ſans raiſon. Dans la ſuite il doit, autant qu'il lui eſt poſſible, ſuivre dans les Campemens le projet, qui aura été réſolu avant l'ouverture de la Campagne, à moins qu'il n'en ſoit détourné par les mouvemens de l'Armée ennemie.

C'eſt preſque toujours dans le choix des Camps & des poſtes, que

résident les succès de la Canpagne. On y doit observer la communication libre & facile avec les Places, dont on doit tirer les subsistances & les commodités de l'Armée, la jalousie qu'ils donnent à l'Ennemi, le païs ennemi qu'ils ouvrent, le païs ami qu'ils couvrent, & les avantages qu'ils donnent, soit pour forcer l'Ennemi à combattre avec desavantage, en l'obligeant à nous venir chercher dans un Camp, où l'on se sera accommodé, soit pour se trouver à portée de le combattre dans un lieu desavantageux, où il aura été forcé de se placer.

Dans les Camps de séjour, il faut par des postes d'Infanterie, quelquefois même mêlés de Cavalerie ou de Dragons, entourer toute l'Armée, afin d'éviter que les petits Partis ennemis ne s'en approchent de trop près, & que les commodités des pâturages, du bois, de la paille, & de l'eau ne soient ôtées à l'Armée, ou ne lui deviennent difficiles.

Dans les Camps de passage, ces précautions ne sont pas si étenduës,

C'eſt à la ſageſſe de l'Officier Général de jour, que ce diſcernement doit être commis.

Lorſque la ſaiſon a fait ceſſer les grandes opérations de la Campagne, il reſte encore un tems qu'il faut paſſer dans des quartiers de fourages, pour éviter la dépenſe des quartiers d'hiver. La prévoïance du Général les lui doit fournir, autant qu'il lui eſt poſſible, ſur le païs ennemi, & à la décharge des Etats de ſon Prince. Les plus ſûrs ſont ceux, dans leſquels il peut ſe couvrir de défilés & de rivieres. En ce cas, il doit mettre ſon Infanterie en premiere ligne, près des lieux par où l'Ennemi pourroit pénétrer dans les quartiers, & mettre la Cavalerie en ſeconde ligne à commodité des fourages, & à portée de ſe joindre à l'Infanterie.

S'il ne peut prendre ſes quartiers de fourages avec toutes ces commodités, & qu'il ne les puiſſe pas couvrir, il faut du moins qu'il les prenne en bataille; c'eſt-à-dire, que toutes les Troupes de la premiere ligne ſoient dans les villages de premiere ligne,

ligne, & ceux de la ſeconde dans ceux de la ſeconde ligne; de maniére qu'il ſe ſoit choiſi un Champ de Bataille à la tête de ſes quartiers; qu'il l'accommode diligemment, comme s'il y devoit recevoir l'Ennemi; qu'il pourvoïe à la communication de tous ſes quartiers au Champ de Bataille, & qu'il en ait inſtruit les Officiers Généraux & particuliers, afin qu'au ſignal convenu, chacun puiſſe ſe rendre ſur le terrain qui a été marqué, * & par le chemin qui lui aura été preſcrit, afin qu'il n'y ait point de confuſion dans la marche des Troupes de leur quartier au Champ de Bataille.

Le ſurplus des ſervices particuliers des Troupes dans le Camp, & la police qui doit y être obſervée, ſe trouvent dans les Ordonnances Militaires. Ainſi il eſt inutile de le répéter ici.*

REMARQUES.

Mes réflexions ſur ce Chapitre, qui eſt fort étendu dans mes maximes, ſeront cependant aſſez courtes, parce que la ſcience des Camps

eſt plus étenduë pour la Guerre défenſive, ou celle qui ſe fait entre Puiſſances égales, que pour l'offenſive, dans laquelle la ſupériorité donne ſouvent une audace, qui ſeroit hazardeuſe à l'Armée, qui auroit à ſoûtenir une défenſive, ou une Guerre entre Puiſſances égales.

Ainſi je trouverai, au moins juſqu'au tems de la Guerre préſente, plus de Camps pris contre les régles par les Généraux ennemis, que par ceux que le Roi avoit juſqu'à ce dernier tems emploïés au commandement de ſes Armées, leſquels par leur capacité ſe ſont toujours conſervés dans les Camps qu'ils ont pris le maintien audacieux que donne la ſupériorité, lors même qu'ils ne l'avoient pas par l'inégalité de leurs forces, comparées à celles de l'Armée, qui leur étoit oppoſée.

Je diſtinguerai donc ces réflexions, pour marquer la différence qu'il y a entre un Camp mal pris par le terrain que l'on a fait occuper à l'Armée, ou par les inconvéniens qui ſont arrivés de s'être mal campé ; & j'en dirai les raiſons.

Le premier Camp hazardeux que j'ai vû prendre aux Ennemis du Roi, présomptueux de leur supériorité, est celui de Seneff. M. le Prince sçut les en châtier lorsqu'ils le quitterent; & ce châtiment changea la constitution de la Guerre en Flandres à l'avantage du Roi.

Il faut faire une distinction de ce Camp aux autres mauvais que j'ai vû prendre, & qui l'étoient par la situation naturelle du terrain choisi pour les placer. C'est que ce n'étoit pas le terrain occupé par l'Armée Ennemie qui rendit ce Camp mauvais, mais sa sortie par la droite, pour prendre sa marche en prêtant le flanc à un Ennemi attentif, capable, & à portée raisonnable pour entreprendre.

Comme j'ai dit ailleurs qu'elles auroient dû être les précautions à prendre à l'Ennemi, pour ne pas tomber dans l'inconvénient qui lui arriva, je n'en parlerai point ici, où il me suffira de remarquer, qu'il faut toûjours qu'un Camp soit placé de maniere, que l'Armée y trouve la liberté dans tous ses mouve-

mens, ſans quoi il peut être ſujet à de grands inconvéniens, principalement lorſqu'il a été pris à portée de l'Ennemi.

Dans cette même année 1674. je trouve à faire la comparaiſon de ce Camp de Seneff avec celui de M. le Maréchal de Turenne à Marle.

Ce Général étoit infiniment inférieur à M. l'Electeur de Brandebourg, qui vouloit le forcer à abandonner l'Alſace, ou à combattre avec deſavantage: M. le Maréchal de Turenne ne vouloit ni l'un ni l'autre de ces deux partis.

Sa grande capacité lui ſuggéra le moïen de chicaner l'Alſace par des démonſtrations hardies, qui ne le commettoient pourtant pas; parce qu'il ſe plaça toûjours de maniere, qu'aïant ſa retraite aſſurée pour reprendre un nouveau poſte, ſans crainte d'être attaqué dans ſa marche, il ſe tenoit avec tant de hardieſſe à portée apparente de combattre ce jour là, que M. de Brandebourg remettoit au lendemain à entrer en action, lorſqu'il ſe trouvoit à portée de notre Armée.

C'étoit ce tems-là que M. le Maréchal de Turenne vouloit lui faire perdre, & dont il se servoit pour se retirer dès qu'il étoit nuit, & pour aller prendre un autre poste avantageux.

Ainsi il n'abandonna jamais à M. de Brandebourg qu'un païs consommé ; & par cette maniere de lui disputer le plat païs de l'Alsace, quoique fort inférieur, il gagna le tems qui lui étoit nécessaire, pour mettre M. de Brandebourg dans l'impossibilité d'entreprendre sur les Places du Roi. Ce Prince ne l'auroit pas manqué si M. le Maréchal de Turenne ne l'avoit pas amusé, comme il le sçut faire, & ne lui avoit pas fait perdre le tems d'un reste de Campagne, dont il auroit pû profiter.

Cet exemple, prouve qu'un Général habile sçait profiter des heures, & des momens que lui donne son Ennemi inférieur en capacité, & qu'à la longue ces heures & ces momens rassemblés lui donnent un tems, dont il tire un grand profit pour le service de son Maître.

Le second Camp qui paroissoit hazardeux, est celui que j'ai vû prendre à M. le Maréchal de Turenne en 1675.

Ce Général étoit campé près de la Renchen, qui le séparoit de l'Armée Ennemie commandée par M. de Montecuculli; & il vouloit forcer l'Ennemi à abandonner le Païs, qui est entre le Rhin & les montagnes du Wirtemberg. Il ne le pouvoit faire par un combat, de la maniere dont l'Ennemi étoit placé; il falloit trouver le moïen de lui faire quitter le Camp avantageux, où il étoit.

Si M. de Turenne avoit tenté ce déplacement, en remontant la Renchen avec toute son Armée, il auroit été côtoïé par M. de Montecuculli, qui étoit trop proche pour ignorer ce mouvement. Ainsi cette marche en remontant la Renchen, n'auroit rien operé pour l'exécution de son projet. Il falloit donc surprendre une marche à M. de Montecuculli, qui mit au moins durant quelque peu de tems ce Général dans l'incertitude sur ce mou-

Dheulland Sculp.

vement. Voici ce que fit M. de Turenne.

Il détacha M. le Comte du Plessis avec toute la seconde ligne pour aller au travers des marais qui bordent la Renchen, passer cette petite riviere au-dessus du front qu'occupoit l'Armée Ennemie, & se camper à sa gauche.

Ce mouvement parut tout-à-fait hazardeux à toute l'Armée & il l'auroit été en effet, si M. de Turenne dont le Camp étoit à la vûë de l'Ennemi, ne s'y étoit tenu, pour empêcher que la marche de la seconde ligne ne fût connuë. En cette sorte l'arrivée de la seconde ligne au-delà de la Renchen, fut d'abord prise par M. de Montecuculli pour un gros parti sorti de l'Armée, dont il voïoit toutes les tentes tenduës.

Mais comme M. de Turenne jugeoit bien aussi que l'incertitude où ce mouvement mettroit d'abord M. de Montecuculli, ne dureroit que quelques heures, après lesquelles cette seconde ligne courroit risque d'être accablée par toute l'Armée Ennemie, cet habile Général mar-

cha lui-même, dès que l'approche de la nuit put ôter à l'Ennemi la connoiſſance du décampement de toute ſa premiere ligne, qu'il joignit à la ſeconde avec tant de juſteſſe pour le tems de la marche, que ce ſecond mouvement fut encore ignoré de l'Ennemi, & qu'il ſe trouva à la queue du Camp de M. le Comte du Pleſſis, dans le tems que M. de Lorraine avec une partie de l'Armée Ennemie, commençoit à attaquer les Gardes. De ſorte que dans le commencement du combat, ce Prince aïant ſçû par des Priſonniers que M. de Turenne étoit arrivé avec le reſte de ſon Armée, il ne ſongea qu'à ſe retirer; ce qu'il ne put faire qu'avec perte.

Cet exemple fait connoître, que les Camps, qui aux yeux du commun paroiſſent le plus hazardeuſement pris, ne laiſſent pas de devenir ſûrs par la ſage prévoyance & la capacité du Général qui les prend, même avec une partie de ſon Armée; parcequ'il aura bien jugé du tems qui lui eſt néceſſaire pour y arriver avec le reſte de ſes Troupes, &

& de celui que son second mouvement peut raisonnablement demeurer ignoré de son Ennemi.

Dans l'année 1692. M. l'Administrateur de Wirtemberg crut pouvoir se tenir à portée de notre Armée qui étoit à Phortzheim. Ce Prince avoit mené un Corps de cinq mille chevaux pour couvrir le Wirtemberg, & il étoit campé la gauche près d'Entzwahinghen, tout le front couvert d'un ruisseau assez marécageux, & sa droite appuïée à un Village fermé, qui étoit sur le ruisseau où il avoit mis quelques Dragons.

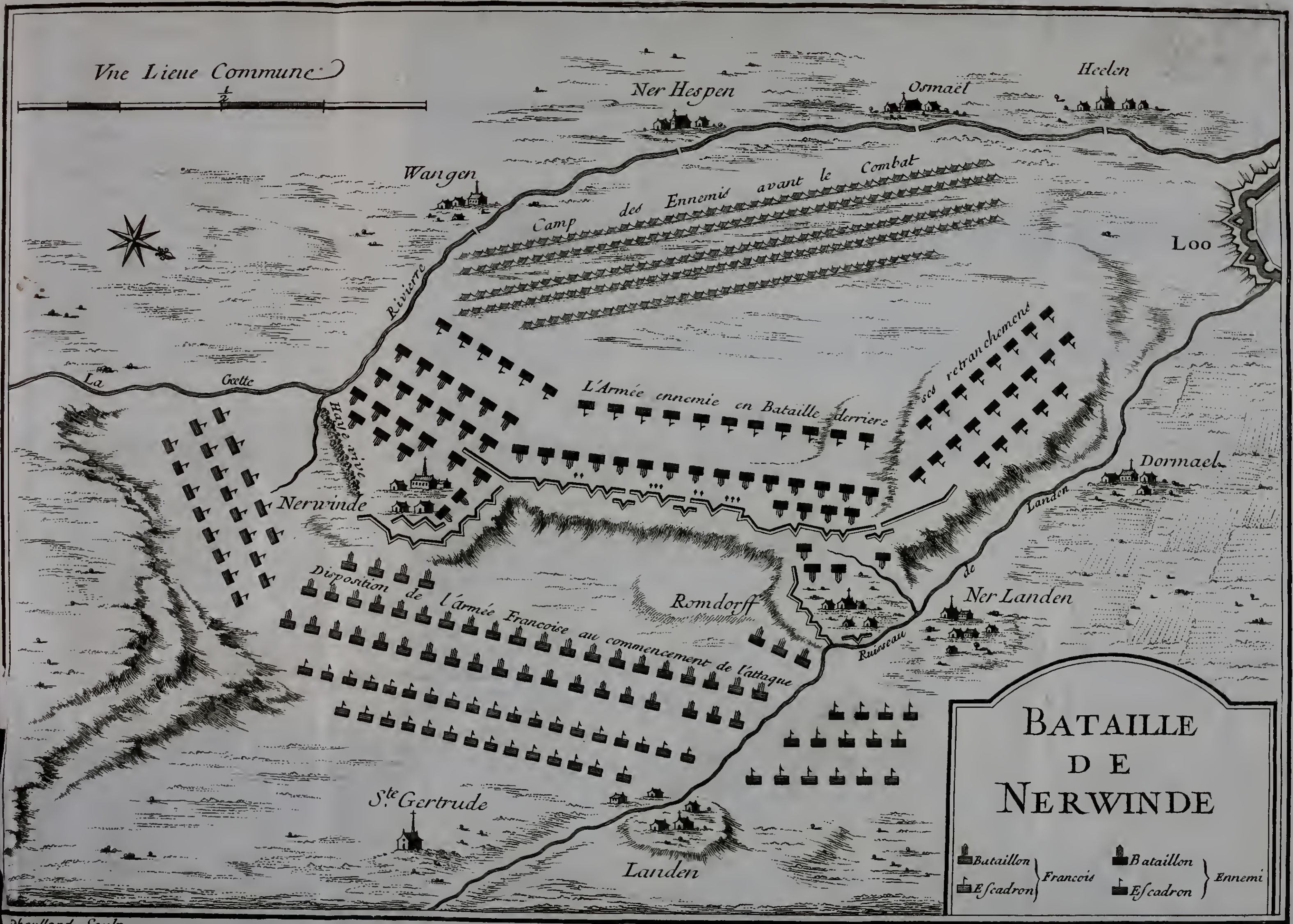
Il se croïoit ainsi en sûreté, ou que tout au moins il auroit le tems de lever son Camp, & de se retirer sur Heilbron; ou de passer l'Entz, en cas que toute l'Armée du Roi marchât à lui. Il fut pourtant battu dans ce Camp, parce que le ruisseau se trouva pratiquable au-dessus de sa droite, ce qui donna le moïen à notre Cavalerie de le prendre en flanc.

Ce fait est raporté pour faire connoître à tous les Officiers, qui seront chargés avec un Corps de

Cavalerie d'obſerver de près une Armée ennemie, qu'il ne faut jamais qu'ils faſſent tendre un Camp, à cauſe du tems qu'il faut emploïer à le lever, lorſqu'une Armée ſupérieure marche à ce Corps pour le combattre, & qu'il faut qu'ils ſe tiennent toûjours en état de lever le piquet, lorſqu'un Corps ſupérieur marche à eux, parce que quelque ſûr que l'on croïe le poſte, où l'on ſe ſera m's par le front, pour peu qu'il puiſſe être débordé, on le tourne, & l'on le prend en flanc; auquel cas il devient impoſſible de ſonger à une retraite honorable. Il ne reſte de parti à prendre, que celui d'une fuite honteuſe.

En 1693. M. le Prince d'Orange étant venu camper à Néerwinden, crut ce poſte ſi bon, qu'il y attendit M. de Luxembourg, qui venoit l'y combattre. Voici quel étoit ce poſte.

La Getthe en formoit la droite; le ruiſſeau de Landen la gauche; le front de la droite étoit couvert d'une groſſe haïe, qui prenoit fort près de la Getthe, & continuoit juſqu'au



Dheulland Sculp

Village de Néerwinden, qui étoit ua centre du front de ce Camp.

Derriere le Village étoit une hauteur qui alloit en baiſſant juſqu'au Village de Romſdorff, qui étoit au bord du ruiſſeau de Landen. Il y avoit même une eſpéce de ravine, ou chemin creux, qui prenoit dès cette hauteur au Village de Romſdorff.

M. le Prince d'Orange crut que ce front pouvoit aiſément être rendu inattaquable. Pour cela il fit pendant la nuit qui précéda la bataille, retrancher le Village de Néerwinden, où il plaça beaucoup d'Infanterie. Il mit beaucoup de canon ſur la hauteur qui dominoit le Village, & la gauche de ſon Armée, & plaça le reſte de ſa premiere ligne d'Infanterie derriere, & le long de cette ravine, qui alloit de la hauteur au Village de Romſdorff, & dans ce Village il mit auſſi de l'Infanterie.

La peſanteur de la marche de l'Infanterie de l'Armée du Roi, qui partoit d'auprès de Liége, fit préſumer à M. le Prince d'Orange que M. de Luxembourg après l'arrivée de ſon

Infanterie, n'oseroit attaquer un front ainsi préparé.

La prudence ne vouloit pas que ce Prince dépourvû du Corps de Troupes qu'il avoit envoïé en Flandres sous les ordres de M. le Duc de Wirtemberg, & de celui qu'il avoit détaché de son Armée, pour renforcer le Camp retranché de Liége, s'exposât à une affaire générale; mais la sûreté apparente de ce poste l'emporta sur la prudence. M. le Prince d'Orange ne voulut pas se servir d'un tems plus que suffisant pour passer la Getthe derriere son Camp, & se mettre ainsi hors de portée d'un engagement général. Il crut qu'il feroit périr toute l'Infanterie de l'Armée de M. de Luxembourg dans l'attaque du Village de Néerwinden, & de son front retranché, qui fut pourtant forcé après une longue résistance, & lui coûta presque toute son Infanterie, beaucoup de Cavalerie, & toute son Artillerie.

Comme je ferai mes réflexions particulieres sur cette grande journée, lorsque je parlerai des *Batail-*

les, je me contenterai ici de ce qui regarde la ſcience des Camps.

Celui de Néerwinden étoit tel que je viens de dire par le front, & parut bon à un homme d'une médiocre capacité, qui crut que la ſûreté du front & des aîles étoit plus que ſuffiſante, pour lui procurer l'avantage de détruire l'Infanterie de ſon Ennemi dans l'attaque de ce front: mais voici quels étoient les défauts de ce poſte.

Il manquoit tellement de fond, à cauſe d'un marais qui bordoit un recoude, que faiſoit la Getthe derriere le Camp, que la Cavalerie de la droite y étoit en bataille ſur quatre ou cinq lignes ſi ſerrées, qu'elles ne ſe trouverent pas aſſez de terrain entr'elles pour faire leurs mouvemens.

Ces lignes même de Cavalerie ne furent pas placées aſſez près de cette haïe, que j'ai dit qui venoit de la Getthe au Village de Néerwinden, ni protegées de quelque Infanterie placée le long de la haïe, pour empêcher la Cavalerie de l'Armée du Roi de s'en approcher, & de s'y faire des paſſages.

Comme le centre n'avoit pas plus de fond que la droite, on n'avoit pû y placer une ligne de Cavalerie, pour soûtenir l'Infanterie, en cas qu'elle fût chassée du Village de Néerwinden, & du front retranché.

L'aîle gauche de Cavalerie, qui n'avoit pas de front pour s'étendre, ni de fond pour se mettre en ligne derriere l'Infanterie, avoit été mise en potence, faisant inutilement tête au ruisseau de Landen, & ne tenant à l'Infanterie que par son flanc droit.

De maniere que dès que l'Infanterie de l'Armée du Roi se fut renduë maîtresse du Village de Néerwinden, & que la Cavalerie legere de la droite fut entrée dans le retranchement, par la partie où il n'y avoit que des chariots d'Artillerie, rangés pour en fermer l'entrée, soit parce qu'on n'avoit pas eu le tems d'y élever un retranchement, soit parce que M. le Prince d'Orange avoit voulu se ménager cette ouverture assez étenduë, pour faire sortir sa Cavalerie sur l'Infanterie Françoise, lorsqu'elle auroit été mise en

désordre par le grand feu de son Artillerie, & de son Infanterie placée dans Néerwinden, & sur le front retranché, & que lorsqu'en même tems l'Infanterie de la droite de l'Armée du Roi attaqua le Village de Romsdorff, & le front de la gauche, la confusion & le désordre se trouva si général par tout le front de l'Ennemi, manque de fond comme je l'ai dit, qu'il ne fut pas possible à M. le Prince d'Orange de faire charger les Troupes du Roi, au moins avec un Corps assez considerable pour les renverser.

Ainsi ce Prince fut obligé de fuir avec tout ce qui lui restoit de Cavalerie, qui n'avoit point combattu, & qui étoit en potence à sa gauche; car pour celle de sa droite, qui comme je l'ai dit, étoit sur plusieurs lignes fort serrées, elle périt presque entiérement dans la Gethe, où elle fut renversée par la Cavalerie de l'aîle gauche: ainsi toute l'Infanterie ennemie de la premiere ligne fut ou tuée, ou prise.

Cet exemple fait voir qu'il ne suffit pas pour la bonté & la sûreté

d'un Camp, principalement lorſqu'on veut y attendre un Ennemi qui cherche à combattre, que ce Camp ſoit bon, & retranché par le front, & qu'il ait même ſes aîles couvertes & protegées; qu'il faut auſſi qu'il ait ſuffiſamment de fond, pour y pouvoir faire ſans embarras, & avec une aiſance entiere, tous les mouvemens qu'il peut convenir d'y faire pour la protection du front retranché, que l'on veut défendre & ſoûtenir; & qu'il faut même s'être reſervé intérieurement un champ de Bataille, & un terrain capable de faire marcher toute la ligne de front, pour charger l'Ennemi, qui ne peut avoir forcé le retranchement, ſans être un peu en déſordre, afin qu'il n'ait pas le tems de ſe former en dedans du front forcé, & que ce terrain intérieur ſoit ſuffiſant pour y ralier & former les Troupes, qui auront été forcées d'abandonner le retranchement.

J'ai vû prendre beaucoup d'autres mauvais Camps à nos Ennemis, principalement dans la Campagne de 1695. mais comme ils

n'en ont pas été châtiés, & que j'en ai parlé ailleurs par rapport à d'autres matiéres que celle de ce Chapitre, je n'en dirai rien ici.

Comme je n'ai point ſervi dans la guerre préſente qui a commencé en 1701. je ne pourrois parler ſur la matiére des Camps que par ce que l'on m'en a dit; par où il m'a paru que nos Ennemis ont pris pluſieurs Camps, dont les Généraux ſous leſquels j'ai ſervi, & appris la guerre, les auroient fait repentir.

M. le Duc d'Orleans m'a pourtant fait voir le plan d'un Camp qu'il a pris en Catalogne, qui dans ſa premiere inſpection m'a paru fort hazardeux, & contre toutes les bonnes regles, mais que j'ai trouvé ſavant & judicieux, quand il m'en a expliqué les raiſons.

Ce Prince étoit obligé de tirer ſon pain de Balaguer, avec la contrainte de ne pouvoir s'en éloigner hors de la portée de faire ſes convois en un jour, par le manque d'équipages pour les vivres. Il faloit auſſi qu'il menageât aſſez de ſubſiſtance à ſa Cavalerie, pour de-

meurer dans cette ſituation plus long-tems que l'Ennemi ne pourroit reſter près de lui. M. de Staremberg étoit campé ſur le Scio à trois lieuës au-deſſus du Camp, que M. le Duc d'Orleans avoit réſolu de prendre, pour les deux effets dont je viens de parler.

Il étoit donc queſtion d'avoir les eaux du Scio pour l'Armée, & les fourages des deux côtés de cette petite riviere, ou ruiſſeau, & de protéger les convois de Balaguer.

Pour ſe donner tous ces avantages, M. le Duc d'Orleans imagina de mettre le cours du Scio entre ſes deux lignes, & de faire tête aux deux plaines, d'un côté pour la commodité de ſes convois, & de l'autre pour celle de ſes fourages. Il porta pour cet effet la droite de la premiere ligne à un Village, qui étoit ſur une petite hauteur, & fit accommoder ce Village, où il mit une Brigade d'Infanterie, & la gauche de la ſeconde ligne vis-à-vis de ce Village, où il y avoit un pont de pierre, & du reſte fit faire tout le long du ruiſſeau deux ponts

par Bataillon, & autant par Escadron, pour que réciproquement les deux lignes pussent se communiquer par les derrieres de leur Camp.

Par cette position on voit que l'Armée ne paroissoit présenter à l'Ennemi que le flanc droit de sa premiere ligne, & le flanc gauche de la seconde.

Si M. le Duc d'Orleans avoit été obligé de recevoir l'Ennemi dans cette disposition, sans la pouvoir changer, elle auroit été très-mauvaise; mais il remédia sagement à cet inconvenient par le champ de Bataille, qu'il se procura également des deux côtés du ruisseau.

Il fit du Village de la droite comme le point de sa droite & de sa gauche, & trouva dans la disposition du païs, & par les communications qu'il se procura, le moïen de faire de ce Village la droite du front de son Armée, en cas que l'Ennemi marchât à lui par un côté de la petite riviere, ou la gauche du même front de l'Armée, en cas qu'il vint par l'autre côté.

Ainſi les deux flancs de la droite & de la gauche de la premiere & de la ſeconde ligne étant également couverts & aſſûrés, il étoit évidemment vrai, que ce Prince ne pourroit manquer de tems, pour prendre ſon champ de Bataille, par une eſpéce de quart de converſion des extrêmités éloignées de ce Village, qui en faiſoit le point.

Ce Camp eſt pourtant ſi bizarre, que pour en prendre un pareil, il faut avoir toutes les raiſons que M. le Duc d'Orleans avoit pour camper ainſi ſon Armée, & trouver même d'ailleurs un païs ſuſceptible de l'avantage de pouvoir porter les Troupes à ce champ de Bataille, par un mouvement auſſi grand, que paroît devoir être celui de cette eſpéce de quart de converſion du front entier d'une Armée. Cependant il faut convenir, que l'avantage de ce Camp bizare bien reconnu marque en ce Prince beaucoup de lumiéres pour la Guerre, & un jugement ſolide.

En l'année 1709. les Camps pris en Flandres par M. le Maréchal

de Villars ont été fort judicieux jusqu'à celui de Malplaquet, où il a été forcé de combattre.

CHAPITRE LVII.

Des Gardes.

IL y a deux espéces de Gardes. Les unes se montent pour la sûreté du dedans du Camp, les autres pour celle du dehors. Celles qui se montent pour la sûreté du dedans du Camp, sont les Gardes des Généraux, celles du Trésor, de l'Intendant, du Parc des Vivres, de celui de l'Artillerie, du Prévôt, du Capitaine des Guides, & celles qu'on appelle les Gardes du Camp. Toutes en général se doivent monter le matin de bonne heure, & s'assembler en lieu commode pour leur distribution. Toutes celles dont nous venons de parler, sont tirées du Corps de l'Infanterie seule.

Il y a encore une autre espéce de Garde, qui est celle que la Cavalerie & les Dragons fournissent aux Officiers Généraux nés de leurs Corps, lesquelles Gardes se four-

niſſent par ces Corps, indépendemment de la Garde d'Infanterie qui eſt fournie à ces Officiers Généraux nés, lorſque d'ailleurs ils ſont Officiers Généraux de l'Armée.

La ſeconde eſpéce de Garde ſe tire de l'Infanterie & de la Cavalerie. Elle eſt deſtinée pour garder les approches du Camp, & pour le tenir averti. Celles de Cavalerie ſe placent ſur les grands chemins, autant qu'il ſe peut, en lieux ouverts & élevés, afin qu'elles découvrent de plus loin.

Elles doivent être diſpoſées de maniére qu'elles ſe voïent entre-elles, & s'il ſe peut, qu'elles ſoient vûës de l'Armée; qu'elles couvrent le front, les flancs, & même les derriéres de l'Armée, ſelon les occaſions. Leur diſtance de l'Armée doit être plus ou moins grande, ſelon le païs où l'on eſt.

Celles d'Infanterie ſont deſtinées à pluſieurs uſages, & par conſéquent ſe placent de différentes maniéres. Leurs uſages ſont de recevoir les Partis de Cavalerie, s'ils étoient pouſſés, même les Gardes de la Ca-

valerie, que ces différentes ſituations peuvent quelquefois avoir fait placer loin du Camp, ce qu'il faut éviter avec ſoin. Elles doivent encore protéger les gens qui vont au bois, à la paille & à l'eau, couvrir les pâturages, & empêcher les petits Partis ennemis d'approcher l'Armée.

Pour cet effet, on en met dans les Egliſes & clochers des Villages voiſins; dans les Châteaux & maiſons fortes, s'il y en a; dans les avenues & paſſages, qui ſe trouvent dans les bois. On en place auſſi ſur les bords des ruiſſeaux; enfin dans les endroits où elles ſont jugées néceſſaires pour la ſûreté, & la tranquillité du Camp.

Tous ces poſtes qui ſont dans les Egliſes, Clochers, Châteaux, ou maiſons, doivent autant qu'il ſe peut être vûs de l'Armée, ou du moins de quelques Gardes; & les Officiers qui les commandent, ſeront chargés de faire les ſignaux dont on eſt convenu, pour avertir qu'ils ſont attaqués par l'Ennemi, ou qu'ils le voïent.

Ceux que l'on place pour garder les avenuës du Camp, ou les bords des ruiſſeaux, à couvert deſquels les chevaux ſont à la pâture, doivent avoir des ſentinelles placées à vûë les unes des autres, pour que rien ne paſſe entre-elles.

Ceux qu'on place dans les bois, où on craint que l'Ennemi puiſſe embuſquer la nuit des Partis pour enlever quelque choſe de l'Armée, doivent faire quelques abbatis pour y être en ſûreté contre les Partis ennemis, qui ſans cette précaution pourroient tenter de les inſulter; avoir de jour des ſentinelles ſur des arbres, d'où ils puiſſent découvrir de loin ce qui pourroit venir à eux, & la nuit être fort alertes, avoir autour d'eux des ſentinelles aux écoutes, & de petites patrouilles qui viſitent ſouvent ces ſentinelles.

Toutes ces Gardes d'Infanterie ſont fixes, & ne changent point la nuit de poſtes, pour ſe rapprocher de l'Armée; * Hors celles que l'on peut avoir jugé à propos d'avancer, pour protéger une Garde de Cavalerie, leſquelles ſe retirent à

un poste de nuit, pour le lendemain matin reprendre leur poste de jour, & fouiller les environs de ce poste. Celles qui sont destinées à couvrir les Pâtureurs, se retirent aussi dès que la nuit vient. *

Celles de Cavalerie, à l'entrée de la nuit, quittent leurs postes de jour, & se rapprochent du front & des flancs, aussi-bien que des derrieres du Camp, & se rendent aux postes qui leur ont été marqués pour la nuit ; pendant lequel tems elles sont fort alertes, ont au moins un rang à cheval, & des vedettes en tête & sur leurs flancs, pour que rien ne puisse approcher du Camp entre deux Gardes, sans être reconnu & arrêté.

A la pointe du jour, ces Gardes marchent à leurs postes de jour, d'où elles envoïent à la découverte tout le plus loin qu'elles peuvent avec sûreté ; & ce soin doit avoit été pris, avant que les nouvelles Gardes soient venuës les relever. Alors l'Officier descendant la Garde, après avoir reçû la nouvelle, communique à l'Officier montant tout ce qui

lui a été consigné par son supérieur pour la sûreté du Camp. Cette régle se pratique pour toutes les Gardes, de quelque nature qu'elles soient.

CHAPITRE LVIII.

Des Fourages.

LE Général se campera toujours de maniére, que l'Ennemi ne puisse ni lui ôter les fourages, ni les lui rendre trop difficiles.

Il n'en laissera point manquer à ses Troupes. Cependant il n'en laissera point faire de dégat, principalement lorsqu'il prévoira qu'il doit faire un séjour considérable dans son Camp. La consommation des fourages en verd est beaucoup plus grande que celle du sec, mais aussi la quantité en est plus abondante sur la terre, ne pouvant être diminué par l'Ennemi, au lieu que le sec peut être écarté, emporté, & mis dans les Places, ou même brûlé.

Les fourages s'ordonnent, & se font de différentes maniéres, tant en verd qu'en sec. Lorsque nous a-

vons parlé des Campemens, nous avons déja dit que l'Officier Général de jour qui fait le Camp, doit toujours autant qu'il lui eſt poſſible, diſpoſer ſes Gardes de maniére, que l'Armée, au moins pour le premier jour, trouve du fourage, du bois, de la paille, & de l'eau entre les Gardes & le Camp. Ainſi je ne parle ici que des fourages, qui ſe font les jours ſuivans.

Les fourages ſe font ou en avant, ou derriere l'Armée, ou ſur les aîles. Ils ſe font en verd, ou en ſec ; ou généraux, ou particuliers. De quelque nature qu'ils ſoient, ils doivent avoir été précédemment reconnus, tant pour la diſpoſition des eſcortes générales, pour l'étenduë du païs qu'on croit devoir embraſſer, que pour avoir aſſez de fourages dans l'enceinte, & pour la ſûreté de la marche des fourageurs.

Après que le païs que l'on veut faire fourager à l'Armée, aura été reconnu par les ſoins du Général, ou par l'Officier Général, qui doit faire le fourage, on formera l'eſcorte dudit fourage pour la qualité des

Troupes, ſuivant qu'il ſera convenable, tant par rapport au païs que l'on veut fourager, qu'aux inconvéniens à éviter dans ledit fourage.

Ces eſcortes ſeront aſſemblées en lieux convenables, & reçûës par les Officiers deſtinés à faire ledit fourage, qui les feront marcher en Corps, ou en détail, ſelon qu'ils jugeront le pouvoir faire avec ſûreté, juſqu'au lieu où elles doivent être poſtées, pour la ſûreté du fourage.

Il eſt bon de faire partir avant ces eſcortes des Partis, ſoit de Cavalerie, ſoit d'Infanterie, ſuivant le païs. Ces Partis s'avanceront loin au-delà des lieux où les eſcortes doivent être placées, pour découvrir ſi l'Ennemi qui pourroit être averti du fourage, ne viendroit pas s'embuſquer à portée d'enlever les fourageurs, ou battre leur eſcorte. Les Officiers ſeuls commandans leſdits Partis, doivent être inſtruits des raiſons pour leſquelles on les fait ſortir des lieux, où ils pourront ſe retirer ſous la protection des eſcortes, en cas qu'ils ſoient pouſſés, & de l'endroit où ils pourront donner de

leurs nouvelles à l'Officier Général commandant le fourage.

Les fourageurs doivent être assemblés à la tête de leurs Brigades; avoir des escortes particuliéres de leurs Corps, & au moins un Officier par Compagnie commandé. Ils ne partiront du Camp que lorsque l'Officier Général envoïera dire * qu'il est posté, & qu'on peut faire avancer les fourageurs; * ils ne viendront qu'au pas, en bon ordre, & conduits sur le lieu où ils doivent fourager, par celui qui aura été commandé pour les amener; lequel empêchera, autant qu'il le pourra, que les fourageurs ne se débandent, & les fera asseoir sur le lieu du fourage; sans quoi la rage du fourageur qui n'est jamais content du fourage qu'il voit devant lui, en gâte plus qu'il n'en enléve, * force souvent l'enceinte, & s'expose à être pris par des Partis ennemis embusqués au-dehors, & au-delà du païs que l'on aura fait visiter & fouiller pour la sûreté du fourage. *

Les fourages en avant sont ceux qui se font entre l'Armée & celle de

l'Ennemi, ou ſes groſſes Places. Si le païs eſt ouvert, il faut que l'eſcorte ſoit forte en Cavalerie ; que l'enceinte du fourage ſoit bien fermée par les eſcortes particuliéres, & par une chaîne de vedettes, afin que l'enceinte ne ſoit pas forcée par les fourageurs libertins, qui veulent toujours courir au-delà du lieu qu'ils fouragent; que la plus groſſe partie de l'eſcorte ſoit enſemble ; qu'elle ait pluſieurs Partis loin devant elle, pour être informée de ce qui viendroit du côté des Ennemis, aſſez tôt pour avoir le tems d'aſſembler toutes les eſcortes, afin de s'oppoſer aux Ennemis, & faire retirer les fourageurs.

Si le païs eſt couvert, ou par des bois, ou par un ruiſſeau, il faut que l'eſcorte ſoit plus forte en Infanterie, & que les Partis de Cavalerie, ſoûtenus de ceux de l'Infanterie, s'avancent, s'il ſe peut, au-delà du païs couvert de bois, ou bordé du ruiſſeau; que les Partis d'Infanterie aïent, la nuit qui précédera ce fourage, bien battu le païs; & que toute l'eſcorte borde le bois, ou le

ruiſſeau, non ſeulement par des Corps ſéparés, mais par une chaîne de ſentinelles, afin que les fourageurs ne les paſſent pas.

Il y a encore une autre maniére de fourager en avant. C'eſt lorſque les deux Armées ſont ſi proches l'une de l'autre, qu'elles reſpectent les fourages qui ſont entr'elles. En ce cas, pour les dérober à l'Ennemi, on s'avance avec toute la Cavalerie, dont il n'y en aura que la moitié de ſellée, & l'autre ne ſera qu'armée de ſes mouſquetons; & lorſque la Cavalerie armée ſera en bataille en avant, celle qui ne l'eſt pas fouragera diligemment derriere, & ſe retirera à meſure qu'elle aura fait ſon fourage. Quelquefois ces fourages ſont * ſi * hazardeux, & pourtant ſi néceſſaires, qu'on ne les fait qu'avec des faucilles au lieu de faulx, que toute la Cavalerie eſt armée & ſellée, & que tous les Cavaliers n'emportent que des balots au lieu de trouſſes.

Quelquefois auſſi toute cette Cavalerie a un gros Corps d'Infanterie avec du canon poſté derriere

elle pour la recevoir, en cas qu'elle fût pouſſée par un trop gros Corps des Ennemis, & lui donner le tems de ſe former pour combattre, ſi la néceſſité l'y obligeoit. Quelquefois encore ces fourages-là ne ſe font que par aîles, ou d'un, ou de deux Cavaliers par chambrée, tout le reſte étant en bataille.

Tout ceci ne ſe dit que pour les fourages en avant pris en verd: ceux qui ſont en ſec ſe font d'une autre maniére. On fait précédemment reconnoître les Villages que l'on veut faire fourager; on examine la nature du fourage qui y eſt, ſi ce ſont des foins, ou des grains, ou s'ils ſont remplis de l'un & de l'autre, & de la quantité qu'il peut y en avoir; on en fait la diſtribution par aîle, par Brigade, & par Corps. Les eſcortes étant poſtées en-delà de ces Villages, les fourageurs y viennent en ordre, chacun au canton qui lui eſt deſtiné, avec des cordes pour les trouſſes, des fleaux pour battre, & des ſacs pour emporter les grains.

Souvent, & principalement lorſque les fourages en grains ſont trop

éloignés de l'Armée, on les tire des lieux où ils ſont, par des répartitions qui ſe font ſur des Communautés, qu'on oblige de voiturer ces grains au Camp, ou même ſeulement de les tenir prêts dans les lieux deſtinés pour les aller enlever. Mais cette derniere maniere ne ſe doit pratiquer, qu'en cas qu'elle ſe puiſſe bien ſûrement faire; parce que l'Ennemi qui aura ſans doute connoiſſance de cette répartition faite ſur les lieux qui lui appartiennent, & de la maniere dont on doit enlever ces grains, y pourroit aiſément mettre obſtacle, ou en les enlevant lui-même, ou en enlevant les fourageurs.

Les fourages derriere l'Armée doivent être fort ménagés, parce qu'ils doivent ſervir, ou pour derniere reſſource, en cas que l'on doive faire un long ſéjour au Camp où l'on eſt, ou pour être donnés au quartier général, aux Vivres, & à l'Artillerie; parce qu'à ces fourages derriere l'Armée, il faut des eſcortes bien moins conſidérables, & par conſéquent ils fatiguent bien moins l'Armée.

Les fourages ſur les aîles ſont encore d'une autre nature. Il faut veiller à ce que l'Ennemi ne les dérobe pas, ou que les habitans des lieux ne les détournent point. Il en faut faire une reſſource pour les aîles, leſquelles ſe chargeront chacune en particulier de faire ledit fourage, lorſqu'elles en auront beſoin, & & après l'avoir demandé au Général; car nul dans l'Armée ne doit fourager ſans la permiſſion du Chef.

On n'a juſqu'à préſent rien dit du fourage de l'Infanterie. On ne compte tout au plus un Bataillon que pour un Eſcadron. Cela ne va pas même à cette ſupputation. Tant que dure le fourage en verd, on ne l'épargne pas plus à ce Corps qu'à la Cavalerie; & lorſque j'ai parlé des fourages par aîle, j'ai ſuppoſé qu'on l'entendroit par moitié de l'Armée. Lorſque les fourages ſont ſecs, on en donne moins à l'Infanterie, parce qu'on ne veut pas qu'elle enleve les grains, dont la Cavalerie a un beſoin abſolu.

Lorſque l'on fait des diſtributions de grains, il eſt fort rare que l'on en

donne à l'Infanterie, n'aïant pas besoin de chevaux pour combattre. On ne se soucie pas tant, que les chevaux de l'Infanterie, qui ne sont que ceux des équipages & montures des Officiers, soient si bien nourris. Cependant comme il faut qu'ils subsistent, dans les fourages généraux, ils y vont comme le reste de l'Armée : mais dans les particuliers, principalement en sec, & qui se font dans les villages, on commence toujours à faire emporter les grains par la Cavalerie; & quand l'abondance du païs fait qu'on en donne à l'Infanterie, c'est toujours en petite quantité, comme il vient d'être dit.

Après avoir parlé de toutes les maniere de fourager, il ne reste qu'à ajoûter, que plus les fourages sont bien ménagés dans un païs, plus l'Armée y subsiste long-tems, moins aussi fait-elle de mouvemens inutiles, qui ruinent la Cavalerie & les équipages, & par conséquent elle est plus en état d'exécuter ce qui a été projetté.

Ce que j'ai dit jusqu'à présent des fourages, ne regarde que ceux qui

doivent être consommés par l'Armée. Il me paroît nécessaire de dire ici un mot de l'attention que le Général doit avoir, pour ôter à son Ennemi ceux qu'il peut consommer avec facilité.

C'est un principe certain qu'il faut ôter à son Ennemi tout le plus de fourages qu'il est possible. Ces fourages sont en verd, ou en sec. Les fourages en verd ne se peuvent ôter à l'Ennemi en total. On peut seulement se placer de maniere, qu'il n'ose sans de fort grandes précautions, faire ses fourages en avant; car ceux qu'il a derriere lui, on ne les lui peut ôter. La constitution du païs peut quelquefois faciliter les moïens aux petits Partis, de se couler dans les derrieres d'une Armée, & d'enlever en détail quelques Fourageurs, qui sortent sans escortes, parce qu'ils se croïent en sûreté

Les fourages en sec ne se peuvent ôter que par leur enlevement, si on en a le tems, & qu'ils se trouvent à portée d'être mis dans les Places; ou par leur incendie.

CHAPITRE LIX.
de la Paille.

QUoique la paille ſoit compriſe dans le général des fourages, puiſqu'elle ſert à la nourriture des chevaux, & que j'en aïe déjà parlé, lorſque j'ai traité des différentes natures de ſubſiſtances ; je ne laiſſerai pas de dire ici un mot, ſur la maniere dont elle doit être enlevée par les Troupes, lorſque ſon uſage ne regarde que le coucher des hommes, ou la conſtruction des baraques & écuries, dans le tems que les nuits commencent à être froides.

Après que l'Infanterie eſt arrivée au Camp, & qu'elle a poſé les armes, il faut que le Soldat ſonge à ſe pourvoir de paille pour les choſes auſquelles il en a beſoin ; mais pour cela, il ne le doit jamais faire en déſordre. Il faut qu'il y ait par bataillon des Officiers & des Sergens commandés, pour conduire les Soldats à la paille, & les ramener enſemble au Camp. Ces Officiers ne doivent jamais ſouffrir, ſans une

néceſſité abſoluë, que le Soldat, toujours porté au déſordre & à la deſtruction, découvre les maiſons; parce que les maiſons découvertes & renduës inhabitables, reſtent abandonnées, même après que l'Armée s'eſt éloignée; d'où ſuit par conſéquent le manque de culture, qui ruine le païs dans la ſuite de la guerre, & cauſe la diſette des fourages pour les années ſuivantes. Ce ſoin mérite une attention ſérieuſe de la part du Général.

CHAPITRE LX.

Du Bois.

JE voudrois prendre le même ſoin pour la conſervation des bois de charpente, & obliger le Soldat & le Cavalier, à s'abſtenir de la deſtruction des édifices, en les faiſant conduire pour aller faire du bois, de la même maniere que je viens de dire pour aller à la paille, & en les obligeant de ſe contenter du bois ſec de chauffage, qui ſe peut trouver dans un païs, pour aider à

faire brûler le bois qu'ils couperoient

Je sçai bien qu'on me dira, que l'observation de cette discipline est d'une grande application ; j'en conviens : mais aussi produit-elle de grands avantages pour une Armée dans les suites d'une Guerre, puisqu'elle empêche l'abandon du païs & de la culture des terres.

L'habitant de la campagne ne croit pas être malheureux tous les ans, & revoir l'Armée dans son champ & dans sa maison l'année suivante. Quand il la trouve encore habitable, il cultive & croit récueillir ; ce qu'il ne sçauroit certainement plus faire, quand il trouve sa maison détruite.

REMARQUES

Sur ces trois Chapitres.

Mes Réflexions ne s'étendront que sur ce qui regarde les Fourages, parce qu'il est aisé d'entendre, que le Général qui se procure leur facilité pour les enlever, ou leur œconomie dans leur consommation,

ſe donne auſſi la facilité d'avoir les autres choſes, qui peuvent regarder autant la ſubſiſtance des hommes, que celle des chevaux.

Je dirai donc en général, que quoique nos Armées aïent à leur ſuite beaucoup moins d'équipages que celles des Allemands, elles ne laiſſent pas de conſommer infiniment plus de fourages & d'aiſances.

Il y a pluſieurs raiſons de cette conſommation inutile de nos Armées, & de la bonne œconomie de celles des Allemands. Ils font preſque toujours leurs fourages en arriere, & ſuivant même les beſoins que chaque particulier en a. Ainſi la marche des Eſcortes & des Fourageurs ne gâte pas un grand païs, comme cela arrive parmi nous.

Les Allemands ont encore une autre maniere de prendre les fourages en avant en détail, & je l'eſtime fort, à cauſe de tous les bons effets qu'elle produit.

Ils avancent ſouvent un gros Corps de Cavalerie aſſez loin de leur Armée, ſuivant la conſtitution du païs dans lequel ils font la Guer-

re. Ce Corps pouſſe de petits Partis devant lui pour ſa ſûreté, leſquels ne peuvent être pouſſés bien loin par les notres, parce qu'ils ſe retirent à leur gros Corps.

Ce Corps avancé facilite, & aſſûre même l'enlevement en détail, & ſans dégât, des fourages qui ſont entre l'Armée, & ce Corps de Cavalerie, qui ſubſiſte même pendant qu'il eſt dehors, des fourages trop éloignés de l'Armée pour être enlevés, & en rapporte en balots lorſqu'il revient au Camp.

L'uſage que les Allemands font de la paille hachée, lorſque les Armées fouragent en ſec, eſt encore d'une grande œconomie pour la conſommation. Pour peu que le Cavalier y mêle de grain, ſon cheval eſt bien nourri, & le païs dure bien plus long-tems, parce que tout ce qu'il a produit eſt tourné à profit pour l'Armée, qui fait moins de mouvemens pour ſe donner des ſubſiſtances, & par conſéquent ruine moins les chevaux de ſa Cavalerie & de ſes Equipages.

Le premier uſage de prendre les

fourages en détail, & de consommer ceux qui sont en arriere, avant ceux de la tête ou des aîles, les fait durer plus long-tems en verd, parce qu'il n'y en a point de gâtés par la marche des Escortes & des Fourageurs, comme je l'ai dit ci-dessus.

Le second de se servir de la paille hachée, les fait durer plus long-tems en sec. Aussi avons nous toujours vû par expérience, que nos Ennemis subsistent plus long-tems que nous dans un païs, & qu'ils y subsistent même sans incommodité quand ils y entrent après nous, & que nous le quittons, après avoir crû l'avoir entiérement épuisé.

CHAPITRE LXI.

Des Convois.

LES Armées ne pouvant subsister long-tems par elles-mêmes, & devant être continuellement pourvûës de tout ce qui se consomme journellement, il est de la prudence du Général, de faire assembler les Convois dans la Place la

plus voisine de l'Armée, afin de pouvoir aisément les rendre fréquens.

Il doit ordonner au Gouverneur de veiller continuellement à rendre les chemis sûrs contre les pètits Partis ennemis, qui à la faveur des bois, se peuvent tenir cachés, & enlever en détail les Marchands qui viennent à l'Armée. Ces sortes de petits Partis doivent plûtôt être regardés comme des voleurs qui se rassemblent, que comme des Partis de Guerre; aussi doivent-ils être traités avec toute sorte de rigueur lorsqu'on les charge, & avant qu'ils aïent pû faire voir, qu'ils sont munis de passeports.

Lorsque le convoi est prêt, il est du soin du Général de le faire arriver dans son Camp avec sûreté. La situation du païs, ou son éloignement de la Ville, d'où part le Convoi, & même la portée de l'Armée ennemie, font les différences de la qualité, & de la force des Escortes, qui peuvent être en certain cas assez considérables, pour mériter d'être commandées par un Officier Gé-

néral, comme ſont ceux d'argent.

Des autres Convois, il y en a de pluſieurs eſpéces. Ceux des Vivres ſont preſque continuels pour l'allée & le retour, parce que le pain ſe fournit aux Troupes tous les quatre jours; & à ceux-ci ſe joint tout ce qui vient à l'Armée pour ſon beſoin particulier.

Les autres ſont des Convois de munitions de Guerre pour les beſoins journaliers de l'Armée, & ceux qui ſe font pour conduire devant une Place aſſiégée la groſſe Artillerie.

En général, de quelque eſpéce que ce ſoit un Convoi, il faut toujours pourvoir à ce qu'il arrive ſûrement à l'Armée, afin de ne point rebuter les gens que le gain attire à la ſuite de l'Armée, & qu'elle ne manque jamais de rien.

REMARQUES.

Je n'ai qu'une réflexion à faire ſur les Convois qui ſe font pour les Vivres, qui eſt que les Armées Allemandes ſçavent mieux ſe paſſer de la régularité dans la fourniture du

pain que les nôtres, qui tombent dans un grand besoin, dès que la fourniture, même en avance, n'est pas réguliere.

Le Soldat Allemand qu'on a accoûtumé à cette irrégularité dans la fourniture du pain, le ménage continuellement; au lieu que fort souvent le François, qui est accoûtumé à cette régularité, en vend une partie, ou par libertinage, ou par la paresse de le porter dans les marches.

Ainsi je ne croi pas qu'il y eût un grand inconvénient de se relâcher un peu petit à petit sur cette régularité, pour accoûtumer insensiblement le Soldat François à être plus prévoïant. Mais comme la solde des Campagnes en argent est trop excessivement petite en France, je voudrois que quand on a manqué à fournir le pain en nature, on le païât en argent aux Soldats, sur le même pied que le Roi le retient au Soldat sur sa solde.

Cette attention produiroit à mon sens un bon effet, qui seroit celui de ne pas tant gêner le Général pour

des mouvemens, quelquesfois absolument néceſſaires, & qu'il n'oſeroit faire par la crainte où il eſt du manque de régularité dans la diſtribution du pain de l'Armée.

Les Allemands ont de petits moulins par Compagnie, & lorſque les grains ſont mûrs, ils font de la farine & cuiſent du pain. Le François au contraire amaſſe bien du grain, mais il en fait un mauvais uſage. Le Cavalier en donne trop à ſon cheval, & tous le vendent aux Vivandiers, ou même aux Munitionnaires qui en chargent les caiſſons, lorſqu'ils s'en retournent à vuide de l'Armée au lieu où ſe fait la cuiſſon du pain.

Ainſi je ſuis perſuadé, que ſi le Roi faiſoit païer en argent le prix entier du pain, qu'il ne conſommeroit pas en nature, preſque toute la Cavalerie au moins ſubſiſteroit du pain qu'elle feroit; & ne ſeroit-ce pas toûjours un grand avantage, d'épargner les Eſcortes de convois qui ne ſeroient, ni ſi grands, ni ſi fréquens dans des ſaiſons, que les chemins deviennent mauvais?

L'on ne peut oppoſer à cet uſage qu'une raiſon, qui devroit le faire établir. C'eſt le gain que le Munitionnaire fait ſur le non complet des fournitures qu'il eſt obligé de faire, & ſur le paiement en argent qu'il fait du pain, qu'il devroit fournir en nature, dont il ne donne tout au plus aux Généraux, lorſqu'ils font le décompte de leur pain, que les deux tiers du prix qu'il en reçoit du Roi, & aux Troupes que la moitié. Abus qui eſt d'autant plus grand, que ce profit eſt entier pour le Munitionnaire, qui gagne aſſez d'ailleurs ſur ſon traité général.

La néceſſité des Convois de munitions de Guerre pour les Armées qui font des Siéges, eſt indiſpenſable. Les meſures pour les faire avec ſûreté, ont été ſi bien priſes par les Miniſtres de la Guerre, & par les Généraux que le Roi a emploïés pour l'exécution de ſes projets, que juſqu'en l'année 1706. je ne trouve aucune occaſion de réflechir ſur cette matiere.

Mais la conduite qu'on a tenuë pendant le Siége de Lille, me don-

ne une funeſte occaſion de réflechir ſur le peu d'attention qu'on a eûë à former des obſtacles, qui auroient facilement interrompu les convois des Ennemis, & leur auroient rendus impoſſible la réuſſite de cette témeraire entrepriſe. Pour le mieux comprendre il faut commencer par dire quel étoit l'état & la diſpoſition des Armées, lorſque les Ennemis ont entrepris le Siége de cette Place.

Après le combat d'Oudenarde, l'Armée de M. le Duc de Bourgogne s'étoit retirée derriere le canal de Bruges à Gand, pour la protection de ces deux grandes Villes, & M. le Comte de la Motthe commandoit un Corps détaché du côté de la mer, pour favoriſer les convois, qui ne pouvoient plus venir à notre Armée que par le canal de Nieuport à Bruges.

M. le Maréchal de Berwick, qui comme je l'ai dit ailleurs, n'avoit pû arriver en Flandres qu'après M. le Prince Eugéne, avoit fait entrer toute ſon Infanterie dans les Places du Hainault, de l'Eſcaut, & de l'Artois;

tois;

tois; & il étoit avec sa Cavalerie derriere la Scarpe. L'Armée principale des Ennemis commandée par M. de Malbooroughs'étoit avancée jusqu'auprès de Menin. Celle de M. le Prince Eugéne étoit vers la Dendre, pour couvrir les Places du Brabant. Voilà quelle étoit la position des deux Armées, depuis le tems du Combat d'Oudenarde, jusqu'au jour de l'investiture de Lille.

L'on pouvoit bien penser, que l'Ennemi ne pouvoit former & exécuter une aussi grande entreprise, avec les seules munitions de Guerre & d'Artillerie qu'il avoit dans Menin; & l'on a vû pendant un tems considérable, qu'il faisoit venir de Hollande par le grand Escault jusqu'à Bruxelles, une prodigieuse quantité de munitions de Guerre & d'Artillerie.

De Bruxelles cet amas ne pouvoit être conduit devant Lille, que par terre. La distance de ces deux Villes est de vingt-deux à vingt-trois lieuës; & l'on voïoit que nos Ennemis assembloient sept à huit mille chariots pour le transport de leurs

munitions, ſans qu'il ſoit entré dans l'eſprit d'interrompre cette aſſemblée de voitures. Ce qui a été une premiere faute. Ces voitures aſſemblées & chargées ſe ſont miſes en marche, & devoient au moins faire une file de cinq lieuës, qui n'étoit protégée depuis Bruxelles juſqu'à la Dendre, que d'un Corps de quatorze à quinze mille hommes.

Comment peut-on comprendre, que l'Ennemi dans une ſi grande étenduë ait pû ſi bien couvrir cette longue file, que ni l'Armée de M. de Berwick, ni celle de M. le Duc de Bourgogne, n'aïent rien entrepris ſur ce convoi? c'eſt ce que perſonne de bon ſens ne comprendra jamais. De la Dendre à l'Eſcault l'eſcorte du convoi fut fortifiée d'un Corps de Cavalerie détaché de l'Armée de M. de Malboorough; ainſi ce convoi arriva ſur l'Eſcault ſans aucun inconvénient, & donna le moïen à l'Ennemi de commencer le Siége de Lille.

Le convoi quelque grand qu'il fût, ne pouvoit pas avoir porté à l'Ennemi, ni aſſez de quoi vivre,

ni aſſez de quoi finir un Siége de cette conſéquence ; & il auroit été forcé d'abandonner ſon entrepriſe, ſi nous n'avions encore trouvé le moïen de faire aſſez d'autres fautes, pour lui rendre l'exécution de ſon projet poſſible. Voici ce qui a été fait de notre part.

Notre Armée principale quitta le Camp de Lovendeghein, ne laiſſant qu'un Corps d'Infanterie dans Gand, & marcha à la Dendre, où elle joignit l'Armée de M. de Berwick. De-là ces deux Armées marcherent à Tournai, où elles paſſerent l'Eſcault, à deſſein de faire lever le Siége de Lille par un combat.

Pendant ce tems-là, on ne veilla point ſur les convois qui pouvoient ſortir de Bruxelles ; de ſorte qu'il en paſſa encore pluſieurs petits, qui arriverent tous au Camp devant Lille, ſans qu'il y ait jamais eu un ſeul chariot enlevé ; ce qui a été un manque d'attention bien conſidérable de notre part.

Enfin lorſque l'Armée du Roi ſe fût retirée de la Margne, ſans avoir combattu les Ennemis, & qu'on

eut pris la résolution de les forcer à abandonner le Siége de Lille, faute de munitions pour l'achever, on forma ce grand ceintre, dont j'ai parlé ailleurs.

M. le Duc de Bourgogne & M. de Vendôme occupoient avec l'Armée principale l'Artois, la Scarpe, & le païs depuis Tournai jusqu'à Gand; M. le Comte de la Motthe eut le soin du ceintre depuis Nieuport jusqu'à Gand; & au centre de ce ceintre étoient toutes les forces de nos Ennemis, bien occupées des moïens de se procurer des vivres & des munitions de Guerre.

Par cette nouvelle position des Armées, on voit que les Ennemis ne pouvoient plus rien tirer de Bruxelles; aussi n'y pensoient-ils plus. Ils ne songeoient qu'à vivre de l'Artois & de nos Châtellenies, en quoi on ne leur fit jamais trouver aucune difficulté. Ils imaginerent de faire venir par Ostende ce qui leur manquoit de munitions de Guerre, pour achever le Siége de Lille, où plusieurs fois ils ont été un nombre de jours considérable, sans tirer un seul

coup de canon faute de poudre.

Il ne ſuffiſoit pas à nos Ennemis de faire entrer dans Oſtende leurs munitions de Guerre. Ils étoient les maîtres de la mer; & les armateurs de Dunkerque n'interrompoient en rien leurs tranſports de Hollande & d'Angleterre. La difficulté qui paroiſſoit devoir être inſurmontable, étoit de tirer ces munitions d'Oſtende, pour les conduire par des charois juſqu'à Leffinghen, que M. le Comte de la Motthe leur avoit laiſſé occuper, ou juſqu'au bord de l'inondation formée des eaux du canal de Nieuport; de paſſer l'inondation & le canal ſans bateaux, & d'avoir ſur le bord de l'inondation des voitures, pour charger les munitions, & enſuite les conduire à Lille.

M. le Comte de la Motthe, qui depuis quinze ou ſeize ans avoit toujours été emploïé à Ypres & à Bruges, & qui par conſéquent devoit connoître le païs, ne s'eſt jamais oppoſé à tout ce que les Ennemis ont imaginé, pour tirer leurs convois d'Oſtende. Il lui auroit pourtant été

bien aiſé, de ſe ſervir plus utilement, qu'il n'a fait, des Forts de Plaſſendaël & de Nieuvendan, & même de Nieuport, pour empêcher que les Ennemis ne tiraſſent continuellement des convois d'Oſtende, avec toutes les difficultés naturelles qu'ils avoient. Il ne ſe feroit pas fait battre à Winendali par un Corps infiniment inférieur à celui qu'il avoit, & il auroit détruit, & le convoi, & l'eſcorte, s'il avoit été un peu plus attentif qu'il ne l'a été.

Il ſçavoit que les Ennemis étoient dans la néceſſité abſoluë de tirer leurs munitions de guerre d'Oſtende, pour achever le Siége de Lille; pourquoi à l'aide de Plaſſendaël, ne s'eſt-il pas placé avec un Corps conſidérable plus près d'Oſtende; & pourquoi n'a-t-il pas été continuellement en attention depuis Plaſſendaël juſqu'à Neuport? pourquoi a-t-il ſouffert que les Ennemis s'établiſſent à Leffinghen? pourquoi n'en a-t-il pas détruit le pont d'avance; & puiſqu'il avoit des barques armées à Nieuport, pourquoi a-t-il ſouffert ſur le canal, & ſur l'inon-

dation, un ſeul bateau de quelque conſtruction qu'il pût être?

La ſuite de tout ce manque d'attention a été précédée de celle du combat de Winendall, qui en aïant été une des principales cauſes, m'engage à en rapporter ici quelques ſingularités.

Les Ennemis à la faveur de toutes ces négligences, avant la ſortie du grand convoi d'Oſtende, qu'on auroit pû détruire entre Oſtende & le canal, parvinrent à Winendall malgré bien des difficultés. M. de la Motthe étoit parti de Bruges avec trente-ſix Bataillons & ſoixante-deux Eſcadrons, dans le deſſein d'attaquer leur convoi.

On a peine à comprendre, pourquoi il a préferé de prendre ſa marche par Oudembourg & le long du canal juſques près de Ghiſtel, qui eſt un païs fort ſerré & coupé, plûtôt que par le grand chemin de Bruges à Winendall, qui eſt un païs plus ouvert; pourquoi quand il eſt enfin arrivé à la vûë des Ennemis, placés dans les bois de Winendall; aïant de groſſes haïes en avant ſur

leurs flancs garnies d'Infanterie, il les a attaqués.

Comme ſon principal objet étoit celui de détruire le convoi, il n'avoit qu'à tourner le bois qui étoit fort petit. Il ſeroit tombé ſur ce convoi, & l'auroit facilement détruit; après quoi il ſeroit revenu ſur l'eſcorte, en cas qu'il l'eût encore retrouvée, & ſi elle lui étoit échapée, ce n'auroit pas été un grand inconvénient, puiſqu'il auroit réuſſi dans ſon principal objet, dont les conſéquences auroient été la levée du Siége de Lille, manque de munitions pour le continuer.

CHAPITRE LXII.

Des Partis de Guerre.

ON fait ſortir de l'Armée preſque toutes les nuits des Partis d'Infanterie & de Cavalerie. Leur objet général eſt d'être informé par eux de ce qui ſe paſſe dans le païs, & d'empêcher que ceux des Ennemis n'en approchent.

Ceux qui ſortent pour aller aux nouvelles,

nouvelles, font, fuivant le païs où l'on eft, ou d'un Corps particulier, ou mêlés de Cavalerie, de Dragons, & même d'Infanterie, & s'éloignent de l'Armée, plus ou moins, fuivant les vûës du Général.

Ceux qui font deftinés à éloigner les Partis de l'Armée, s'embufquent & fe cachent foigneufement pour furprendre ceux des Ennemis, & les battre. Outre ces Partis d'Infanterie, ou de Cavalerie, fuivant le païs pour lequel on les deftine, il fort auffi d'autres Partis des Armées, deftinés pour couvrir les flancs des convois, pour empêcher que l'Ennemi n'interrompe les fourages qu'on veut faire le lendemain, & pour faciliter au Général la connoiffance qu'il veut prendre, ou d'un Camp avantageux, ou d'une marche, ou même de la fituation du Camp ennemi. Ces Partis doivent être beaucoup plus forts que les autres, & pofés fuivant la nature du païs.

Ce font là toutes les efpéces différentes de Partis que l'on fait fortir d'une Armée, qui ont la guerre pour objet, & que l'on dit en général

être des Partis qui vont à la guerre. Tous ceux-ci ſont commandés à l'ordre par le Général ; & ceux qui les conduiſent, reçoivent leur inſtruction ſur ce que l'on veut qu'ils exécutent, & qu'ils tâchent d'apprendre dans le païs où on les envoïe.

Souvent ils ſont commandés à tour de rôle, tant pour les Oficiers, que pour les Soldats & Cavaliers. Souvent auſſi le Général choiſit, pour commander ces Partis, des Officiers de bonne volonté, qui connoiſſent le païs dans lequel on les envoïe, & qui aïent aſſez de capacité, pour bien voir & connoître ce dont le Général veut être inſtruit.

Il y a d'autres Partis qui ſortent de l'Armée, que l'on nomme volontaires. Comme ils n'ont preſque toujours pour objet, que le gain particulier, ſoit ſur les Convois, ſoit ſur les Fourageurs & Pâtureurs de l'Armée ennemie, ceux qui les commandent & les compoſent, ſe choiſiſſent entr'eux, ſe propoſant au Major Général de l'Infanterie, quand ils ſont de ce Corps, (ce qui eſt

presque toujours) lequel après s'être informé, premierement de la capacité du Commandant de ce Parti, & ensuite de la nature de son dessein, lui donne un passeport, afin qu'en cas qu'il soit pris, il se trouve avoüé Parti de guerre, & puisse être, ou racheté, ou échangé, s'il y a un Cartel de guerre entre les Princes.

Quand ces sortes de Partisans sont hardis & capables, & que le païs est un peu mêlé de bois, ils désolent une Armée, qui ne prend pas toutes les précautions pour s'en garantir; qui sont celles dont j'ai parlé dans le Chapitre des convois, des Fourages, & des Pâtures.

Il y a encore une autre espéce de Partis, tant de guerre, que volontaires. Ce sont ceux qui sortent des Places. Leurs objets sont en grand nombre. Voici les principaux.

Un Gouverneur craint d'être assiégé, & veut sçavoir précisément les mouvemens des Ennemis, pour en donner avis au Prince & à son Général. L'Armée ennemie marche près de sa place? il veut, pour sçavoir où & comment elle campera,

faire des prisonniers, pour en apprendre quelque chose de particulier, & le faire sçavoir.

Il a ordre de faire sortir un convoi de sa place, pour joindre l'Armée ? Comme l'assemblée de ce convoi ne peut être inconnuë à l'Ennemi, il faut qu'il en assûre le chemin jusqu'à portée de l'Armée ; & pour cela, il fait sortir plusieurs Partis, qui fouillent le païs par lequel le convoi doit passer, qui s'informent des habitans du païs, & qui après avoir donné avis de tout ce qu'ils ont appris, s'embusquent en quelque lieu marqué pour protéger le convoi.

Si le Gouverneur a ordre d'établir des contributions, il faut pour cela qu'il fasse craindre sa garnison, & fasse pénétrer tout le païs par de gros Partis, pour l'établissement de la contribution. Ensuite, suivant qu'il se trouve craint, il fait sortir de petits Partis seulement, pour l'exactitude des païemens, & pour sçavoir ce qui se passe dans le païs ennemi. Les Partis volontaires qui sortent des Places, étant de même

nature que ceux des Armées, & aïant le même objet, il eſt inutile d'en parler.

La hardieſſe du Partiſan qui attaque, décide preſque toujours du ſuccès entre Partis à peu près égaux, en pleine campagne; & ſa conduite pour être bien embuſqué, & pour ſurprendre l'Ennemi, qui s'engage dans l'embuſcade ſans précaution, en aſſure la réuſſite, dans un païs couvert & rempli de défilés.

Un jeune homme, de quelque qualité qu'il ſoit, qui veut ſçavoir à fond le métier de la Guerre, ne doit point tenir au-deſſous de lui d'aller en Parti, ſoit à pied, ſoit à cheval, avec les bons Partiſans de l'Armée, & de s'en faire aimer, afin d'apprendre d'eux cette eſpéce de Guerre, pour ſe rendre dans la ſuite capable de l'ordonner à propos lorſqu'il ſera parvenu au commandement.

REMARQUES.

La ſeule réflexion que j'ai à faire ſur ce Chapitre, eſt qu'une Armée ne peut être avertie des mouve-

mens de celle des Ennemis de trop de maniéres différentes, & qu'ainsi quelque quantité d'Espions qu'elle ait dehors, comme les uns pourroient avoir été découverts, & les autres empêchés de revenir donner des avis, à cause que l'Ennemi auroit avancé un Corps pour couvrir son mouvement, il est toujours très-utile d'avoir continuellement des Partis dehors, composés suivant la nature du païs qu'il faut qu'ils pénétrent, & par lesquels Partis le Général soit averti de ce qui se passe, à une distance raisonnable de son Camp.

La méthode des Allemands, pour la sûreté de leurs Partis, me paroît plus judicieuse que la nôtre. Ils font sortir de gros Corps de Cavalerie, lorsque l'Armée se trouve dans un païs ouvert. Ces Corps par leur force peuvent s'avancer sans risque. Ils poussent ensuite de petits Partis devant eux, que les nôtres ne peuvent gueres pousser, parce qu'ils se trouvent soûtenus.

Je trouve cette maniere beaucoup meilleure que celle que nous

pratiquons, en n'envoïant à la Guerre que de trop petits Partis.

CHAPITRE LXIII.

Des Combats particuliers.

LE hazard, & une infinité de vûës différentes, engagent des affaires particulieres. Ainsi on ne peut donner de régles précises sur ce sujet.

En général on peut dire, que le dessein de combattre doit toujours être pris librement. On ne s'y doit jamais laisser forcer par sa faute, & un Général prudent dans la conduite de sa Campagne, toujours attentif aux démarches de l'Ennemi, doit régler les siennes de sorte qu'il ne prenne jamais la leçon de lui, & que ses démarches & ses campemens le conduisent toujours à l'exécution de son dessein de combattre avec avantage, ou de subsister avec commodité : de maniere, que dans les fautes que pourra faire l'Ennemi, il en trouve enfin l'occasion favorable, du moins autant que la prudence & les précautions la peuvent

préſumer telle, ou qu'il faſſe commodément, & aiſément ſubſiſter ſon Armée pendant la Campagne, en cas qu'il n'ait pas d'autres vûës.

C'eſt en cette occaſion qu'un génie ſupérieur l'emporte à la longue ſur l'inférieur; ſur lequel, dans le cours d'une Campagne, il prend pluſieurs tems avantageux, qui multipliés valent bien le fruit d'une bataille, dont après tout, l'événement eſt toujours incertain. La pénétration du Général à démêler quels peuvent être les mouvemens que l'Ennemi peut faire, & quels ſont les petits avantages qu'il en peut tirer, & ſon activité dans l'exécution, ſont les fondemens, qui aſſurent l'événement de cette eſpece d'opération de Guerre, dans le cas où elle eſt prémeditée par le Général, qui aura crû néceſſaire au bien du Service, d'engager un combat particulier. Ce qu'il ne doit jamais faire, ſans ſçavoir bien préciſément quelle eſt, ou peut être la force du Corps ennemi qu'il veut combattre, afin de le faire attaquer par un Corps ſi ſupérieur, que l'é-

vénement n'en puiſſe point être balancé. Car je ne trouverois pas prudent à un Général, d'engager une affaire particuliere ſans cette attention, que je crois indiſpenſable à avoir, & ſans laquelle il ne peut s'aſſurer d'un événement heureux; parce que ſa réputation & la confiance des Troupes en ſa conduite, dépend toujours de la maniere dont il les engage dans des affaires particulieres, qui coûtent ſouvent beaucoup, quand elles ne ſont pas entrepriſes avec prudence & connoiſſance.

Je ne juge pas devoir rien dire ici des actions particulieres qui ſe paſſent entre les Partis; j'en ai parlé plus haut.

REMARQUES.

J'ai dit qu'un Général pouvoit avoir différentes vûës, pour engager ces ſortes de combats; mais que ſa grande attention devoit être, à ne le jamais faire malgré lui, à cauſe des ſuites fâcheuſes qui en peuvent arriver.

Cette maxime eſt toujours cer-

taine. Pour la prouver, je rapporte ici quatre exemples de combats particuliers donnés par des Armées entieres, à dessein d'engager des affaires générales.

En l'année 1674. ce fut l'imprudence de M. le Prince d'Orange dans la disposition de sa marche en décampant de Seneff, qui d'un simple combat particulier contre une arriere-Garde séparée du Corps de l'Armée par deux défilés, en fit une action générale.

Comme j'ai déja parlé ailleurs de cette mauvaise disposition de l'Ennemi, & que j'aurai même encore occasion d'en parler, ce que j'en dis ici, n'est que pour servir d'exemple sur la matiere de ce Chapitre, & pour prouver ma maxime.

Je dirai que M. le Prince vouloit engager une affaire particuliere, sans aucune vûë ni avantage pour lui; puisqu'il n'avoit pris aucune mesure, pour être le maître de faire cesser ce combat, qu'il n'avoit point intention de donner, dès qu'il jugeroit à propos de le faire cesser.

Ainsi donc ce Prince, par son im-

prudence, tomba dans l'inconvenient, que je dis qu'un Général doit éviter avec ſoin, qui eſt celui de combattre malgré lui, & de ſe trouver engagé dans une affaire générale par une particuliere.

L'année 1676. dans le commencement de la Campagne en Allemagne, me fournit un exemple d'un combat particulier, qui ne put devenir général par la ſage attention d'un Général, qui vouloit l'éviter.

M. de Luxembourg marchoit pour occuper le poſte de S. Jean-des-Choux proche de Saverne, afin d'y recevoir un Corps de troupes qui lui venoit de Flandres. M. de Lorraine vouloit le combattre avant la jonction de ce Corps, & pour cela marchoit avec ſon armée, pour occuper lui-même le poſte de S. Jean-des-Choux avant M. de Luxembourg, ou pour le combattre, lorſque ſon armée paſſeroit un petit ruiſſeau, qu'elle avoit à traverſer pour entrer dans ce Camp.

L'avant-Garde de M. de Lorraine joignit l'arriere-Garde de M. de Luxembourg, comme elle paſſoit

le ruiſſeau. L'Ennemi, qui, comme je l'ai dit, vouloit engager une affaire générale, chargea notre arriere-Garde avec beaucoup de vivacité; mais la diligence avec laquelle M. de Luxembourg plaça de l'Infanterie à ce ruiſſeau, retint la Cavalerie ennemie, qui n'étoit point ſoûtenuë de ſon Infanterie. De ſorte que M. de Lorraine ne put faire paſſer le ruiſſeau à ſa Cavalerie, devant de l'Infanterie poſtée.

Ainſi dans cette occaſion, M. de Luxembourg, à qui il ne convenoit pas de ſe laiſſer engager dans une affaire générale par un commencement de combat particulier, réuſſit dans ſon deſſein, en faiſant ceſſer le combat dès qu'il fût commencé.

Du récit du combat de S. Jean-des-Choux, je tirerai cette réflexion, que les armées qui marchent proche les unes des autres, pouvant dans un moment ſe trouver engagées à combattre, ne doivent ſe négliger ſur aucune des attentions, pour faire ſûrement la marche, qu'elles ſe ſont propoſé de faire,

aire, & pour en cas de neceſſité, combattre avec avantage l'Ennemi, qui auroit manqué à rendre ſa marche ſûre.

M. de Luxembourg ne vouloit point combattre, & ſon objet étoit de prendre le camp de S. Jean-des-Choux avant M. de Lorraine. Il y réüſſit par la diligence, & la bonne diſpoſition de ſa marche. Il prévoïoit que ſon arriere-Garde de Cavalerie pourroit ſouffrir au paſſage du ruiſſeau, en cas que M. de Lorraine eût fait de ſon côté la diligence qu'il pouvoit faire avec ſa Cavalerie entiére, avec laquelle il auroit pû accabler l'arriere-Garde de l'Armée du Roi, ou engager une affaire générale, ſi l'on eût voulu la ſoûtenir en dehors du ruiſſeau. M. de Luxembourg pour éviter tout engagement, avoit placé des deux côtés du paſſage du ruiſſeau de l'Infanterie, dont le feu retint la colonne de Cavalerie des Ennemis, lorſqu'elle s'y préſenta pour le paſſer, à la ſuite de notre arriere-Garde de Cavalerie.

M. de Lorraine au contraire, qui

vouloit combattre, devoit avoir pensé, ou qu'il joindroit l'arriere-Garde de l'Armée du Roi, avant que l'avant-Garde fût entrée dans le ruisseau, ou qu'il joindroit cette arriere-Garde, dans le tems qu'une partie de l'Armée auroit passé le ruisseau.

S'il avoit pû joindre l'arriere-Garde, avant que l'avant-Garde eût commencé à passer, il étoit sûr d'engager une affaire générale; & par conséquent il falloit que son Infanterie eût marché avec assez de diligence, & fût assez près de la Cavalerie, pour pouvoir être promtement mise en disposition de combattre.

Que s'il ne pouvoit joindre l'Armée du Roi, que dans le tems qu'il y en auroit une partie qui auroit passé le ruisseau, ce Prince devoit encore juger, qu'il lui seroit impossible de parvenir à son dessein d'engager une affaire générale par une particuliere, s'il n'avoit avec lui un Corps assez considérable d'Infanterie pour qu'il pût chasser du ruisseau celle de l'Armée du

Roi, qu'il y trouveroit vraisemblablement placée.

Dans cette même année 1676. M. de Luxembourg à son tour ne put engager M. de Lorraine à sortir de ses lignes de Philisbourg. Elles étoient inattaquables par leur front. Lorsque M. de Luxembourg s'en approcha, il trouva devant l'Armée Ennemie un Corps de deux mille chevaux, apparemment avancé pour sçavoir des nouvelles de l'Armée du Roi.

Il crut qu'en faisant pousser avec vivacité ce Corps de Cavalerie jusque sur le Camp des Ennemis, il pourroit les engager à sortir pour recevoir ce Corps, & qu'ainsi il parviendroit à engager une affaire générale. Mais M. de Lorraine, qui ne vouloit que prendre Philisbourg, ne fit faire aucun mouvement aux Troupes, qui étoient restées dans le Camp, & laissa battre ces deux mille Chevaux, qui s'étoient trop témérairement exposés à l'être, pour avoir voulu attendre de près la tête des colonnes de l'Armée.

Ma réflexion sur ce combat est

qu'un Corps peu confidérable, quoi qu'il fe croie à portée de l'Armée de laquelle il a été détache, ne doit jamais s'opiniâtrer à fe tenir trop près de l'Ennemi, qui eft en plaine, & qui marche avec toute fon Armée, à moins que ce Corps n'ait un bon défilé devant lui, fans quoi cette préfomption le fait toûjours battre.

En l'année 1677. l'Armée du Roi commandée par M. le Maréchal de Créqui, fut fur le point d'entrer en engagement avec celle de l'Empereur, commandée par M. le Duc de Lorraine.

L'Armée de l'Empereur étoit venuë camper fort près de celle du Roi, dont la grande Garde de Cavalerie étoit fur la montagne de Kokersberg. L'Officier Général Allemand, qui plaçoit les Gardes de Cavalerie de l'Armée Ennemie, voulut auffi établir les fiennes fur cette montagne. Elle y vit celle de l'Armée du Roi, & voulut la charger.

Cette Garde en fe reploïant fagement, avertit le Camp, dont

quelques Piquets monterent à cheval pour soûtenir la Garde. Les Impériaux furent aussi fortifiés. Enfin insensiblement les Corps marchérent de part & d'autre, de sorte qu'il y eut durant deux heures plusieurs charges de Cavalerie ; & toutes les deux Armées, qui avoient pris les armes, seroient entrées en action sur cette montagne, qui pourtant ne pouvoit les contenir de front, si la nuit n'avoit séparé les combattans, dans le tems que les deux pentes de la montagne se garnissoient d'Infanterie, qui venoit des deux Camps.

Cet exemple est tout différent des autres combats particuliers, dont j'ai parlé, qui dans leur commencement avoient en vûë d'engager une affaire générale. Non seulement celui-ci n'avoit eu d'objet que de déplacer une Garde de Cavalerie, ce qui dans la circonstance présente n'étoit d'aucune utilité ; mais le terrain même, où se passa ce combat, ne pouvoit contenir un front capable d'une affaire générale.

BIBLIOTHECA Ottaviensis

Si cependant cette action avoit commencé le matin, au lieu qu'elle ne commença qu'aſſez tard, il eſt preſque certain ; que les deux Armées auroient combattu ſur un terrain qui ne pouvoit les contenir.

Fin du ſecond Volume.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The L
University
Date